ARDOUIN-DUMAZET




RÉGION PARISIENNE

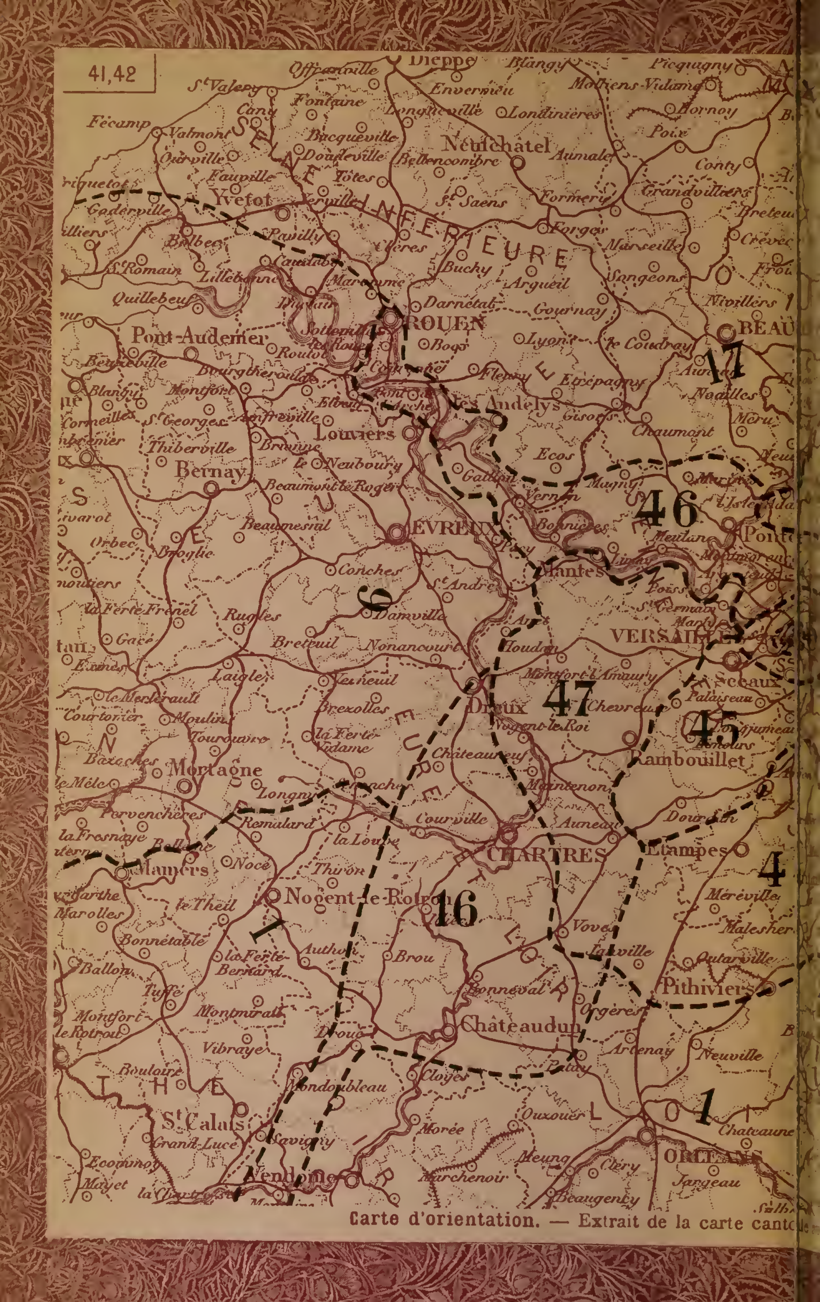
# LA SEINE DE PARIS A LA MER

Parisis
Basse Seine
Seine Maritime
Chevrie
Madrie
Hauthie
Arthies
Vexin français



PARIS

BERGER-LEVRAULT ET Cie




Carte d'orientation. — Extrait de la carte canto




…e au 1 : 1.600.000ᵉ du Service geographique de l'armee

ARDOUIN-DUMAZET

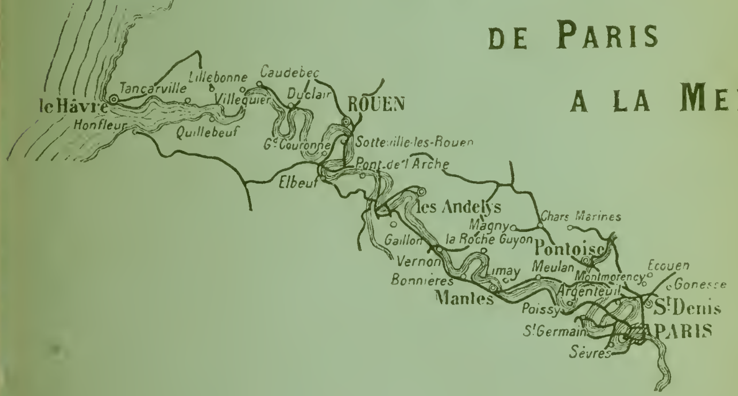
# VOYAGE EN FRANCE

RÉGION PARISIENNE

46ème Série

V. — Nord-Ouest

## LA SEINE DE PARIS A LA MER




PARIS
BERGER-LEVRAULT & Cie, ÉDITEURS

# Voyage en France

## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

**L'Europe centrale et ses réseaux d'État.** — Un volume in-12. 3 fr. 50 (Berger-Levrault et C^ie.)

**L'Armée et la Flotte en 1895.** — Grandes manœuvres des Vosges. — L'expédition de Madagascar. — Manœuvres navales. — Un volume in-12, avec nombreuses cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et C^ie.)

**L'Armée et la Flotte en 1894.** — Manœuvres navales. — Manœuvres de Beauce. — Manœuvres de forteresse. — Un volume in-12, illustrations de Paul Léonnec, nombreux croquis et cartes. 5 fr. (Berger-Levrault et C^ie.)

**L'Armée navale en 1893.** — *L'Escadre russe en Provence.* — **La Défense de la Corse.** — Un volume in-12, avec 27 croquis ou vues et une carte de la Corse. 5 fr. (Berger-Levrault et C^ie.)

**Au Régiment — En Escadre.** — Préface de M. Mézières, de l'Académie française. 1894. Un volume grand in-8, avec 350 photographies instantanées de M. Paul Gers. 16 fr. (Berger-Levrault et C^ie.)

**Le Colonel Bourras.** Suivi du **Rapport sur les Opérations du corps franc des Vosges** du colonel Bourras. 1892. Brochure in-12, avec un portrait et couverture illustrée. 60 c. (Berger-Levrault et C^ie.)

**Le Nord de la France en 1789.** — Flandre. — Artois. — Hainaut. — Un volume in-12. (Maurice Dreyfous.)

**La Frontière du Nord** et les défenses belges de la Meuse. — Un volume in-8. (Baudoin.)

**Une Armée dans les neiges,** journal d'un volontaire du corps franc des Vosges. — Un volume in-8 illustré. (Rouam.)

**Études algériennes.** — Un volume in-8. (Guillaumin et C^ie.)

**Les Grandes Manœuvres de 1882 à 1892.** — Un volume in-12 par année. (Baudoin et Rouam.)

---

**Voyage en France.** Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon et prix Narcisse Michaut en 1901, décerné à l'auteur du meilleur ouvrage de littérature française), par la Société des gens de lettres, par la Société de géographie de Paris et par la Société de géographie commerciale, le Touring-Club de France et la Société nationale d'agriculture de France. Série d'élégants volumes in-12, avec cartes et croquis dans le texte, brochés à 3 fr. 50 et reliés en percaline à 4 fr.

1^re Série : Le Morvan, le Val de Loire et le Perche.
2^e Série : Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3^e Série : Les Iles de l'Atlantique : I. D'Arcachon (île aux Oiseaux) à Belle-Isle.
4^e Série : Les Iles de l'Atlantique : II. D'Hoëdic à Ouessant.
5^e Série : Les Iles françaises de la Manche ; Bretagne péninsulaire.
6^e Série : Normandie (sauf le pays de Bray et Dieppe).
7^e Série : Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez.
8^e Série : Le Rhône, du Léman à la mer, Dombes, Valromey et Bugey, Bas-Dauphiné, Savoie rhodanienne, La Camargue.
9^e Série : Bas-Dauphiné : Viennois, Graisivaudan, Oisans, Diois et Valentinois.
10^e Série : Les Alpes, du Léman à la Durance. Nos chasseurs alpins.
11^e Série : Forez, Haut-Vivarais, Tricastin et Comtat-Venaissin.
12^e Série : Alpes de Provence et Alpes Maritimes.
13^e Série : La Provence maritime.
14^e Série : La Corse.
15^e Série : Les Charentes et la Plaine poitevine.
16^e Série : De Vendée en Beauce.
17^e Série : Littoral du pays de Caux, Vexin, Basse-Picardie.
18^e Série : Région du Nord : I. Flandre et littoral du Nord.
19^e Série : Région du Nord : II. Artois, Cambrésis et Hainaut.
20^e Série : Haute-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21^e Série : Haute-Champagne, Basse-Lorraine.
22^e Série : Plateau lorrain et Vosges.
23^e Série : Plaine comtoise et Jura.
24^e Série : Haute-Bourgogne.
25^e Série : Basse-Bourgogne et Sénonais.
26^e Série : Berry et Poitou oriental.
27^e Série : Bourbonnais, Haute-Marche.
28^e Série : Limousin.
29^e Série : Bordelais et Périgord.
30^e Série : Gascogne.
31^e Série : Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32^e Série : Haut-Quercy, Haute-Auvergne.
33^e Série : Basse-Auvergne.
34^e Série : Velay, Vivarais méridional, Gévaudan.
35^e Série : Rouergue et Albigeois.
36^e Série : Cévennes méridionales.
37^e Série : Le golfe du Lion.
38^e Série : Haut-Languedoc.
39^e Série : Pyrénées, partie orientale.
40^e Série : Pyrénées centrales.
41^e Série : Pyrénées, partie occidentale.
*Région parisienne :*
42^e Série : I. Nord-Est : Le Valois.
43^e Série : II. Est : La Brie.
44^e Série : III. Sud : Gâtinais français et Haute-Beauce.
45^e Série : IV. Sud-Ouest : Versailles et le Hurepoix.
46^e Série : V. Nord-Ouest : La Seine, de Paris à la mer. Parisis et Vexin français.
47^e Série : VI. Ouest : L'Yveline et le Mantois.

**En préparation :** 48^e, 49^e et 50^e Séries : **Paris.** — 51^e Série : **Banlieue de Paris.**

*Le prospectus détaillé de la collection est envoyé sur demande.*

HF. A6778

ARDOUIN-DUMAZET

# Voyage en France

## 46^e SÉRIE

### RÉGION PARISIENNE : V. NORD-OUEST

# La Seine de Paris à la Mer

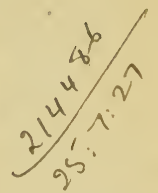
### PARISIS ET VEXIN FRANÇAIS

PARISIS — BASSE SEINE
SEINE MARITIME — CHEVRIE — MADRIE — HAUTIE
ARTHIES — VEXIN FRANÇAIS

Partie des départements de la *Seine*, de *Seine-et-Oise*, de l'*Eure*, de la *Seine-Inférieure* et du *Calvados*

*Avec 17 cartes ou croquis*




BERGER-LEVRAULT & C^ie, ÉDITEURS

PARIS
5, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
18, RUE DES GLACIS

1907

*Tous droits réservés*

# CARTE D'ENSEMBLE DE LA 46e SÉRIE




*Tous les croquis sans indications spéciales compris dans ce volume sont extraits de la carte d'Etat-major au 1/80 000e.*

A LA MÉMOIRE

DE

MON FILS PIERRE

SERGENT AU 5e RÉGIMENT DU GÉNIE

ENLEVÉ DANS SA VINGT-DEUXIÈME ANNÉE

*Qui m'accompagna*

*depuis l'âge de neuf ans dans mes voyages*

*et revit avec moi les épreuves de ce livre*

ARDOUIN-DUMAZET

Hyères, le 5 février 1907

# VOYAGE EN FRANCE

## I

### LA VALLÉE DE MONTMORENCY

Monsoult et Maffliers. — Un coin de Normandie dans l'Ile-de-France. — Baillet. — Chauvry. — En forêt de Montmorency. — Les arbres-écriteaux. — Saint-Leu-Taverny. — Souvenirs des Napoléons et des Condés. — Taverny et son église. — Bessancourt. — Dans la vallée. — Méry-sur-Oise. — Un projet de nécropole. — Pierrelaye et les eaux d'égout. — Les sables de Beauchamp. — De Franconville à Ermont.

Montmorency, avril.

Monsoult, d'où se détache le chemin de fer de Luzarches, occupe, à l'extrémité de la forêt de l'Isle-Adam, une des plus heureuses situations des environs de Paris[1]. On y parvient par une avenue de platanes taillés en murs de verdure et

1. Sur Luzarches et l'Isle-Adam, voyez la 42e série du *Voyage en France.*

traversant des champs remarquablement cultivés. A son extrémité, cette voie pénètre au milieu de grands vergers de poiriers et de pommiers qui m'émerveilleraient fort si je ne connaissais les plantations entre Deuil, Sarcelles et Saint-Brice [1]. Il y a là, notamment, une surface de plus d'un hectare d'un seul tenant, remplie de pommiers en contre-espaliers, objet de soins extrêmes.

Très simples et rustiques, le village de Monsoult et celui de Maffliers qui le continue au nord possèdent quelques belles demeures. Devant l'église de Monsoult est érigée une croix portée sur un piédestal en fer forgé, œuvre de la Renaissance ; la pierre de base est creusée de quatre élégantes niches qui durent abriter des statuettes. A Maffliers, l'église date également de la Renaissance, du moins par le chœur, œuvre de Philibert Delorme. La nef est de notre époque. Dans une chapelle sont une statue de la Vierge, réputée miraculeuse, attirant chaque année de nombreux pèlerins, et le tombeau d'un seigneur du lieu, surmonté de la statue du défunt.

Au sommet de la colline, entre les arbres, se montrent les toits aigus surmontés de paraton-

1. Voyez le chapitre II.

nerres d'un château qui appartint aux Montmorency, puis à la famille de Périgord. L'édifice commande de grands horizons : les forêts de l'Isle-Adam, de Carnelle et de Montmorency, la plaine et la butte d'Écouen, paysage d'une majesté placide.

La campagne est très fraîche. Autour des villages, des pâturages-vergers sont animés par un bétail superbe. Le goût des parcs s'est heureusement associé ici à l'exploitation rurale ; un domaine possède de grandes prairies égayées par des bosquets alternant avec des groupes de pommiers. Là encore paissent des vaches ; d'autres herbages prolongent cette zone jusqu'aux cultures : on croirait voir un coin de Normandie ou du Charollais. Baillet occupe cette extrémité de la forêt de l'Isle-Adam. Comme ses voisins, il a son château, élégant et simple, construit au seizième siècle par un marquis d'O ; un admirable parc entoure la vieille demeure, trois cèdres de belle venue se dressent à l'entrée. Le village est humble à souhait : petites maisons crépies, pauvre église, mais les environs sont d'une exquise fraîcheur. A l'angle des chemins de Bouffémont et de Chauvry, sous l'élégant abri d'un toit de tuiles moussues que l'on n'entretient malheureusement pas, un banc offre le

repos sous l'ombrage de grands arbres, en face d'un paysage intime et doux limité par les collines de Montmorency.

Baillet se prolonge par le hameau de Fayelle que termine une vaste ferme d'archaïque aspect, flanquée d'un cadran solaire daté de 1772. Entre les deux forêts s'étendent de riches cultures, traversées par un ru bordé de saules étêtés, descendu des hauteurs de Chauvry.

Dans une sorte de défilé entre les grands massifs de bois, Chauvry étage ses rues jusqu'aux premiers arbres de la forêt de Montmorency. Le site est admirable : la forêt de l'Isle-Adam ferme en partie l'horizon, elle couvre une grande croupe descendant mollement à la plaine et rayée par le ruban blanc d'une route ; à l'une des lisières apparaît Villiers-Adam, berceau de la famille illustre des Villiers de l'Isle-Adam. Une trouée permet de découvrir les collines riveraines de l'Oise, les plaines du Vexin et les collines vaporeuses de l'Arthies (1).

Un parc enveloppe la partie basse de Chauvry ; il prend accès sur la route, bordée de poiriers et de pommiers, par un rond-point entouré de platanes et de pins d'où part une avenue. Ce

---

1. Chapitres XVI et XVII.


Béthemont
Frépillon
Chauvry
Moisselles
Bouffemont
Bessancourt
FORET DE MONTMORENCY
Taverny
Vaucelles
Les Pareux
Beauchamp Châu
St Leu
St Prix
Domont
Ezanville
Montcelles
Ft de Domont
Blémur
le Luat Châu
Baillet
Fie de Montlignon
Montlignon
Rubelle
Piscop
Boissy Châu
B. de Boissy
le Gros Noyer
Mougarny Châu
Andilly
St Brice
Fie de Montmorency
Margency
le Plessis Bouchard
Eaubonne
les Tuileries
Ermont
MONTMORENCY

parc dépend d'un château, débris de demeure plus vaste, que tapisse le lierre. Les bâtiments bordent la rue du village, en face d'un hémicycle aux pentes gazonnées, entouré de marronniers géants.

L'église est une pauvre bâtisse semblable à une grange; encore les granges sont-elles plus monumentales dans cette contrée agricole opulente, où le bétail nombreux fournit des engrais en telle quantité qu'on doit les entasser dans les champs. On fait de grands amas à deux pentes sur lesquels montent les lourds tombereaux chargés.

Un chemin bien entretenu, reliant Chauvry aux villages situés sur l'autre versant de la forêt, s'élève rapidement, offrant de larges vues sur la plaine de France[1], parsemée de coteaux boisés. Bientôt les arbres masquent ce panorama : quelques hêtres de belle venue, des bouleaux recouvrant un sous-bois tapissé d'airelles. Certaines cépées sont superbes; l'une d'elles, composée d'arbres à cinq brins, borde le chemin. Plus loin la route semble enfermée entre deux murs de verdure, tant on a coupé régu-

1. Sur l'ancien petit pays de France, voyez la 42e série du *Voyage en France*.

lièrement les branches. Le bois est de médiocre beauté ; cependant, de grands chênes ont été respectés, notamment aux abords d'une combe profonde, parcourue par le ruisseau de la fontaine du Four et dans laquelle descend la route. Cette partie est assez fraîche : le muguet remplace l'airelle sous les arbres.

Du sommet de la côte opposée, au bord d'une sorte de cirque aux pentes abruptes, on découvre en entier le beau val boisé ouvrant sur les amples cultures de Frépillon et de Villiers-Adam, la vallée de l'Oise vers Méry et Auvers et de lointaines collines.

Maintenant, toute droite s'en va la route vers Saint-Leu, entre sa double bordure de grands châtaigniers et de bouleaux. Ce canton de la forêt est beau, mais, morcelé en propriétés particulières, il est interdit au public. D'un côté, un écriteau dit : *Défense d'entrer sous bois*. De l'autre, un avis plus net et brutal : *Défense de passer dans les sentiers, dans les taillis, sous peine d'amende.* On retrouve ces défenses contre un grand chêne marquant le centre d'un rond-point, arbre de port admirable, voisin d'un autre chêne géant, également orné d'un écriteau menaçant, ainsi que l'ormeau lui faisant face ! Pourtant, le poteau d'une des voies barrées in-

dique la route de Montlignon et une plaque fait connaître la route de *Napoléon*-Saint-Leu. Le mot « Napoléon » a été noirci, mais reste très lisible : la commune se nomme Saint-Leu-Taverny depuis la chute de l'Empire.

Dans ces parages, les taillis font place à la haute futaie, les chênes ont des dimensions parfois considérables. Cela rend plus énervant le luxe de défenses ; combien on regrette de ne pouvoir errer sous ces ramures épaisses, de ne pas descendre ces pentes qui semblent révéler de silencieux vallons !

Pourtant, voici une plaque plus hospitalière : *Allée du Périmètre, promenade de la forêt.* On est aux abords de Saint-Leu ; la petite ville, pour attirer les touristes, a facilité un peu les courses dans les parties non interdites. Étroite zone ; bientôt rit la pleine lumière : une plaine verdoyante, la « vallée de Montmorency », couverte de jardins et de vergers, s'étale jusqu'aux hauteurs de Cormeilles. Par une dépression entre les hauteurs de Sannois et d'Orgemont, apparaît le magique panorama de Paris, défiguré par l'obsédante tour Eiffel.

La route descend à Saint-Leu-Taverny, en lacets. Saint-Leu est une façon de petite ville, régulière et propre, ayant une jolie mairie. La

révolution de 1789 est commémorée par une fontaine de fonte surmontée de la statue d'un faucheur buvant à la régalade, allégorie assez nébuleuse ! L'église, extérieurement sans intérêt, renferme la chapelle tombale d'une des branches de la famille Bonaparte : Charles, père de Napoléon, Louis, roi de Hollande, et deux des fils de ce dernier y reposent. La statue du roi Louis est sur un piédestal aux côtés duquel se dressent de belles figures de pierre, la *Foi* et la *Charité*. M^me^ de Broc, amie de la reine Hortense, et la maréchale Ney sont également inhumées dans la chapelle.

Saint-Leu possédait un beau château, tristement célèbre par la mort mystérieuse du prince de Condé, que l'on trouva pendu à l'espagnolette d'une fenêtre. Il ne reste rien de cet édifice. Le parc fut morcelé. Une colonne, gardée par deux anges, a été élevée à la mémoire du dernier représentant de cette noble race.

Saint-Leu est une des communes de la banlieue parisienne où, l'industrie ne s'étant pas implantée, se sont constitués des centres de villégiature et même de résidence continue pour des fonctionnaires et des employés appelés chaque jour dans la capitale. Le reste de la population se compose de commerçants et d'entrepreneurs

de travaux se rattachant à la construction et à l'entretien des villas et des jardins. Une seule industrie curieuse : celle de la mise en bouteilles d'une eau de source, vendue à Paris, où la portent des charrettes conduites par des bœufs ; attelage peu banal, une des gaîtés de la rue.

En réalité, Saint-Leu forme une seule ville avec son voisin Taverny, bourg auquel le relie le sentier de Vauxcelles. Plus rustique, bien qu'il renferme de nombreuses maisons de plaisance, Taverny, comme beaucoup des centres entourant la forêt, se livre à la fabrication du mobilier de jardinage : serres, châssis, claies, paillassons et treillage. Le point de départ a été le taillis de châtaignier, qui se prête si bien à la fente et reste à peu près imputrescible. La culture maraîchère est assez considérable. Une avenue nouvelle, dirigée vers la gare, donne désormais un cachet citadin à ce bourg jadis fort rural.

Taverny mérite une visite pour son église, un des joyaux de l'architecture dans l'Ile-de-France. Bâtie à mi-côte, entre des parcs aux superbes ombrages, elle est supérieure à bien des cathédrales par l'étendue, la hardiesse de ses voûtes et la pureté de style. Née à la grande

floraison de l'art ogival, à l'époque de saint Louis — la reine Blanche de Castille en posa la première pierre, — elle a toute la majesté et la splendeur de cette belle époque. Le transept, le triforium, la rose, sont d'une incomparable élégance. La lumière y pénètre, légèrement tamisée, par les verrières de deux rangées de hautes fenêtres. Un splendide retable, œuvre de la Renaissance, une belle page de sculpture sur bois représentant le martyre de saint Barthélemy, des orgues dont le buffet est taillé dans le chêne, enfin le remarquable tombeau d'un Mathieu de Montmorency mort en 1360, sont des œuvres d'un haut intérêt. On atteint la tribune de l'orgue par des escaliers tournants dissimulés dans des tourelles de bois ajourées.

Restauré par les soins de la commission des monuments historiques, ce monument, qu'avaient, du reste, très peu éprouvé les injures du temps et que les révolutions ont respecté, semblerait d'hier sans la patine chaudement dorée de la pierre. Un autre édifice religieux, très modeste, la chapelle de l'*Ecce Homo,* occupe une belle situation, près du château de la Tuyolle, en vue de la vallée.

La forêt finit un peu après Taverny, au sommet de pentes sous lesquelles s'étale le village

de Bessancourt, peuplé de maraîchers. Si les maisons de campagne sont nombreuses encore, Bessancourt n'en est pas moins un des plus actifs pourvoyeurs des halles de Paris. Jusqu'à la forêt, le coteau est un opulent verger; à l'abri des arbres s'alignent les groseilliers et les cassis; ces cultures d'arbrisseaux se prolongent dans la plaine; au printemps, les pêchers mettent leur floraison rose dans ces plantations. Bessancourt possède une église moins grandiose que celle de Taverny et intéressante pourtant; la Renaissance a déployé dans plus d'une partie toute sa grâce et son ingéniosité, alliée encore à la naïveté délicieuse des époques de foi.

Ce versant du massif de Montmorency n'est qu'un verger abritant des cultures maraîchères; des carrières de plâtre souillent parfois le rustique décor. Le village de Frépillon est enveloppé dans ces arbres, en ce moment fleuris. Ils étendent leur blancheur éblouissante jusqu'à la nappe verte des céréales.

Ici commence la région des carrières de Méry-sur-Oise : le hameau de Sognoles possède d'importantes exploitations et une gare dont le quai est rempli de blocs énormes. Les maisons, construites de ce calcaire à grain fin, lui doivent leur aspect de coquetterie et de bien-être. Des car-

rières s'ouvrent près de la gare même, au flanc de ravins où l'on voit, béantes, les ouvertures des souterrains d'extraction.

Le centre de l'exploitation est à Méry, villette à demi enfouie dans la verdure, composée d'une longue rue plantée d'arbres allant aboutir à l'Oise en longeant le parc d'un des plus somptueux châteaux de la vallée, ancienne possession du fastueux banquier Samuel Bernard, à qui ne craignit pas de se mésallier l'héritière de l'illustre famille de Saint-Chamans. La fille de Samuel Bernard épousa un Molé et celui-ci donna sa fille à un Lamoignon. C'est à un descendant de ce dernier, un Ségur-Lamoignon, que le château appartient aujourd'hui. Masquée par les arbres, la seigneuriale demeure se devine à peine entre les grilles fermant une avenue. Le parc renferme, dans une garenne, le tombeau d'un vicomte de Lamoignon, mort en 1827.

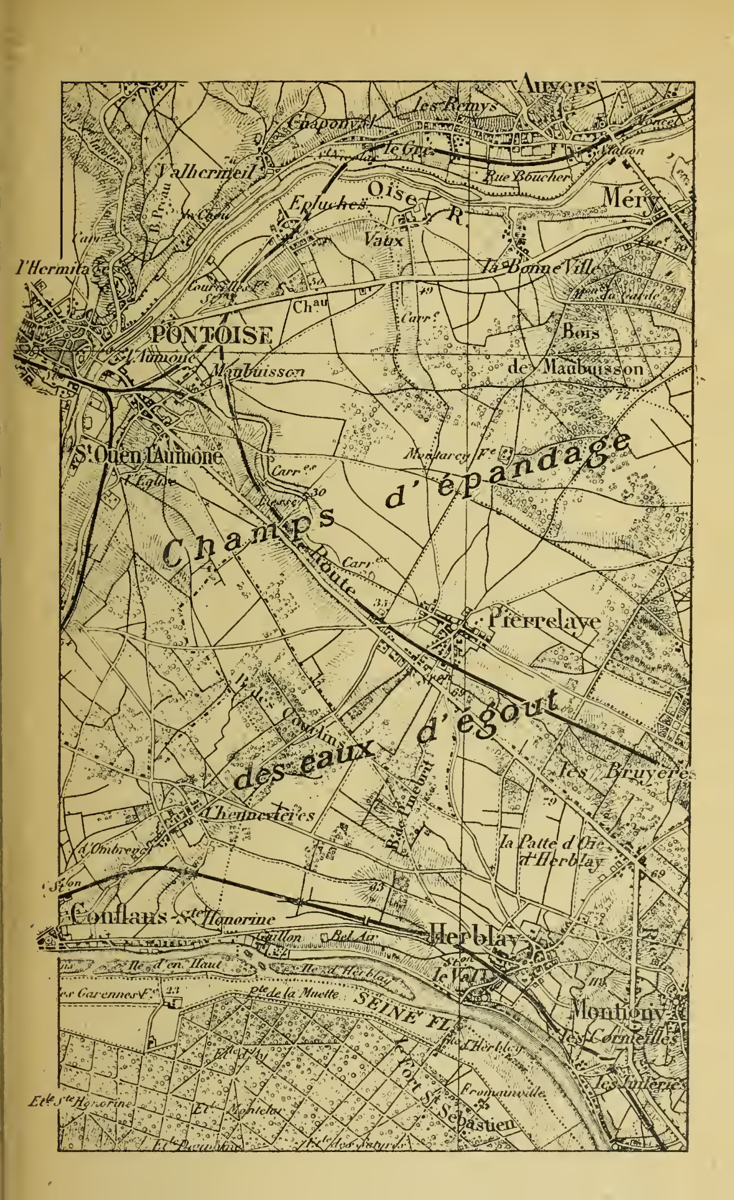
La bourgade vit uniquement par le travail des carrières, mais elle a failli devenir une cité sépulcrale qui eût été chose unique sans doute. Quand le Père-Lachaise et les autres cimetières parisiens apparurent manifestement insuffisants, un projet fut établi, tendant à transformer en nécropole les terres du plateau de Méry, dont le sol maigre se prêtait mal à la culture intensive

en ce temps ignorant des engrais chimiques. La conception était vaste, le pays, de Méry à Pierrelaye étant considéré comme zone d'expansion future. Un chemin de fer spécial devait amener les convois mortuaires et les cortèges. Les événements de 1870 ont fait abandonner ce plan, qui aurait causé une transformation de la calme bourgade de Méry, où des milliers de familles se seraient rendues aux jours d'anniversaire.

Au sud de Méry, sur le terrain que devait recouvrir le cimetière général parisien, une petite forêt portant le nom de bois de Maubuisson dépendait jadis de l'abbaye célèbre dont les restes avoisinent Saint-Ouen-l'Aumône (1). Sol de gravier et de sable, jadis impropre à la culture, mais devenu assez productif par les besoins croissants de Paris. Les sables donnent des asperges, certains arbres fruitiers y viennent bien, enfin la plaine inférieure a été choisie pour un des champs d'épandage des eaux d'égout de Paris. La capitale, qui envoie déjà des trains complets de gadoue sur ce vaste et maigre terrain, lui donnera la fertilité et la fraîcheur par les eaux-vannes. Une usine, située

---

1. Sur Saint-Ouen-l'Aumône, Maubuisson et la plaine jusqu'à Fin-d'Oise, voyez le chapitre XVIII.



Auvers
les Remys
Chaponval
le Gué
Station
Valhermeil
Rue Boucher
Oise R.
Méry
Epluches
Vaux
l'Hermitage
La Bonne Ville
Ch.au
PONTOISE
Bois
l'Aumone
Maubuisson
de Maubuisson
St Ouen l'Aumone
Montarcy Fe
Champs d'épandage
des eaux d'égout
Pierrelaye
les Bruyères
l'Hennerières
la Patte d'Oie d'Herblay
d'Ombreval
Conflans-Ste Honorine
Herblay
Ile d'en Haut
Ile d'Herblay
Le Val
Montigny
Garennes Fe
Pte de la Muette
SEINE FL.
les Cormeilles
Fort St Sebastien
Les Tuileries
Fromainville
Etle Ste Honorine

près de Pierrelaye, prélève les liquides apportés par le canal et les distribue dans le réseau de canalisation, dont l'étendue totale est de 83 412 mètres. L'usine comprenait au début quatre machines de 200 chevaux, débitant 300 litres à la seconde ; trois autres machines de 300 chevaux, débitant 540 litres, ont été installées en 1903. Au 31 décembre 1903, on déversait dans la région de Méry-Pierrelaye une quantité de 71 370 000 mètres cubes et les drains rejetaient 31 226 000 mètres cubes d'eau purifiée. 1 085 bouches de distribution amènent les eaux d'irrigation sur les champs d'épandage.

Ce sol auquel Paris apporte la fécondité est constitué par la formation géologique à laquelle le hameau de Beauchamp a donné son nom ; les sables de Beauchamp, essentiellement perméables, prennent tout leur développement autour de Pierrelaye. La transformation ne va pas sans laideur : pour donner au sable les éléments organiques nécessaires aux pois et aux asperges, il faut des gadoues en quantités énormes : le transport de ces ordures souille les rues de Pierrelaye ; les champs, couverts de débris de toute sorte, de papiers et de tessons, offrent un triste aspect. Même quand la charrue a enfoui ces détritus, il reste assez de morceaux de poterie

et de verre cassé pour donner à la surface des champs un miroitement singulier. Les eaux-vannes ont une plus heureuse influence, elles permettent de grasses cultures ; on obtient notamment de superbes artichauts et des poireaux. Du reste, tous les légumes viennent à merveille dans les sables de Beauchamp, quand ceux-ci ont été amendés par des matières organiques.

Aucun arbre autour de Beauchamp ; le village étend ses maisons grises dans un pli ; sans la richesse maraîchère, on pourrait se croire en Beauce. Un clocher et une flèche grêles, un campanile de mairie, dominent le site.

La zone irriguée est limitée vers l'est par des bois maigres, pauvres restes du parc de Beauchamp, et des bruyères. Cet ancien domaine des Conti a été alloti, des rues et des avenues régulières le découpent. Les constructions sont rares encore dans cette ville au plan américain. Le château qui lui donna son nom est isolé dans la plaine, au milieu des cultures.

La population s'est davantage portée sur le versant de la colline de Cormeilles où des sources apportent de la fraîcheur. Le grand bourg de Franconville, lieu de villégiature très anciennement fréquenté, se reliera bientôt au Plessis-Bouchard par des avenues bordées de gentilles mai-

sonnettes. Il reste encore une assez grande surface de cultures maraîchères, mais on peut prévoir que la conquête sera rapide. Ici, les pruniers dominent dans les vergers, Franconville en est enveloppé. Le bourg possède des habitations dignes du nom de château, mais il a perdu le beau château de Maison-Rouge qu'habita le comte d'Albon, roi d'Yvetot, mort en 1789. C'était le type du grand seigneur philosophe, comme le dix-huitième siècle en produisit tant. Dans un parc fameux, semblable à celui d'Ermenonville, il planta le premier arbre de la Liberté, dédié non seulement à cette déesse, mais aussi à Guillaume Tell, libérateur de l'Helvétie. Ce domaine avait été habité par Cassini.

Le Plessis-Bouchard possède, lui aussi, de belles demeures; leurs parcs l'enveloppent, mais le village ne conserve aucun vestige du château de plaisance des Montmorency, auxquels il dut son nom. Bouchard ou Burchard était, on le sait, le nom patronymique de l'illustre famille des premiers barons chrétiens.

En ce moment, la plaine et les hauteurs de Cormeilles sont merveilleuses de blancheur. Les pruniers qui, jusqu'à Ermont et Sannois, s'étendent en vergers presque continus, sont en pleine floraison. Sous ces arbres, auxquels se mêlent

quelques cerisiers, cassis et groseilliers croissent en rangées innombrables. Ces cultures sont fort étendues surtout autour d'Ermont et d'Eaubonne ; la région semble la terre classique du prunier, mais les plantations seront refoulées peu à peu : le croisement du chemin de fer entre Sannois et Ermont détermine un si grand mouvement de trains que les facultés d'accès attirent de plus en plus un élément parisien. On peut prévoir le moment où Sannois, Franconville, Ermont, Eaubonne, Saint-Gratien ne feront qu'une grande ville, soudée à l'agglomération existante déjà d'Enghien, Deuil, Montmorency et Soisy.

---

# II

## LE PAYS DES POIRIERS

La floraison des poiriers. — A travers Enghien, Montmorency et Deuil. — L'église de Deuil. — Un terroir jardiné. — Les petits pois des talus. — La lutte contre les gelées. — Rudes travailleurs. — Dans les poiriers. — Groslay. — Sarcelles ; fraises et ananas. — Mœurs agricoles. — La culture fruitière. — Les plantations de Saint-Brice. — Artichauts et choux-fleurs. — L'arbre d'or. — Piscop. — Les bûcherons de Domont.

Piscop. Avril.

En ce moment, l'aspect de la colline de Montmorency est adorable. Vues des environs d'Épinay, les pentes, jusqu'à la forêt, semblent couvertes de neige. Tous les vergers de poiriers qui s'étendent vers Deuil, Montmagny, Groslay et Saint-Brice sont en fleurs ; entre ces nappes merveilleuses les villages sont enchâssés.

C'est la région de France où la culture des arbres fruitiers ou plutôt d'une variété prend davantage le caractère d'une industrie scientifique. Le poirier est en effet planté et conduit avec toute la précision de la science agrono-

mique; aucun autre terrain ne présente un tel spectacle.

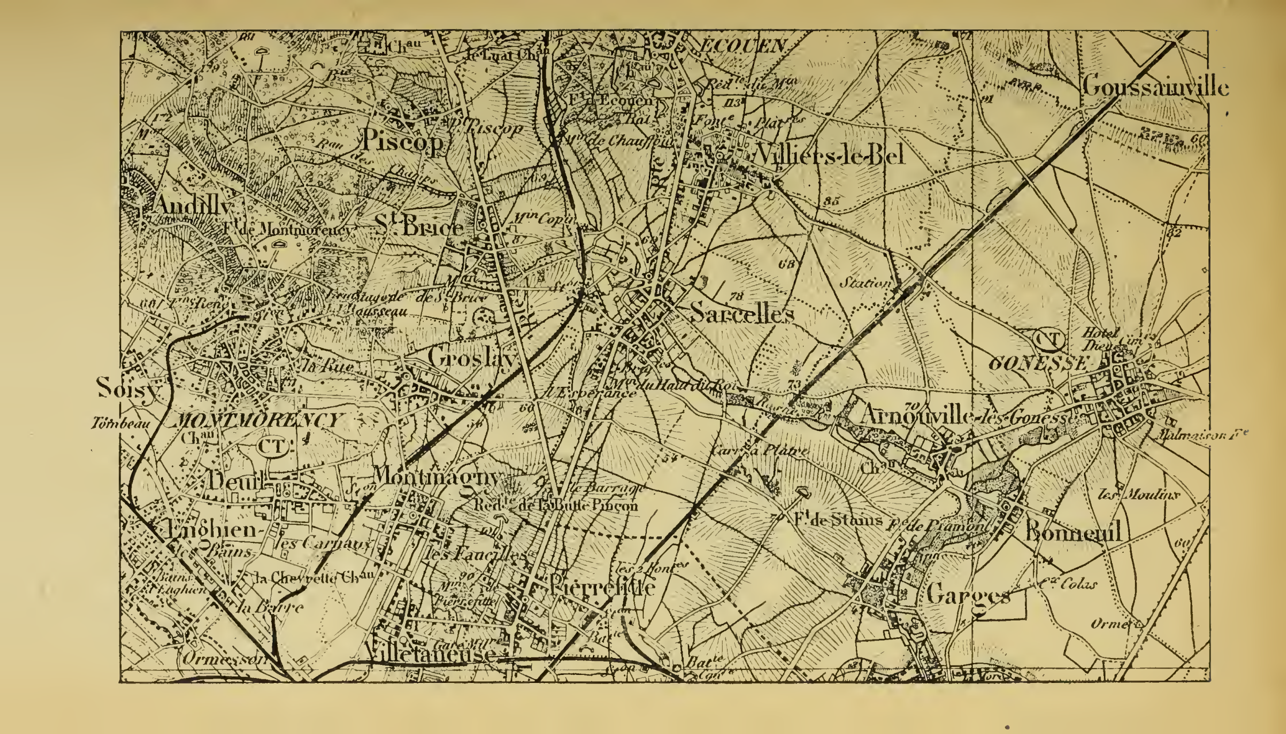
Pour jouir de cette exubérante floraison, j'ai entrepris à pied l'excursion autour et au cœur du massif de Montmorency, en gagnant Deuil par Enghien. La coquette petite ville, née au pied de la féodale mais aimable Montmorency, est délicieuse en cette saison, les jeunes frondaisons de ses avenues, les jardins fleuris font un tel contraste avec les bourgs et les villes de fabriques traversés depuis Paris! La route de Deuil est une voie charmante, bordée de parcs séparés de la chaussée par des grilles et des massifs d'arbustes et de villas coquettes. Sans les plaques indicatrices, on ne dirait pas que l'on quitte Enghien pour Montmorency: les deux cités n'en font qu'une.

Peu à peu, l'avenue devient moins élégante; les habitations, très simples, ont des jardinets au lieu de parcs. Derrière cette façade s'étendent d'immenses vergers, des pentes toutes blanches par la floraison des poiriers, ponctuée de rose par les pêchers. Et cela devient village, les maisons, rapprochées, ne laissent plus d'intervalles permettant de voir les plantations en fleurs. Parfois quelques jolies villas précédées de parterres tranchent sur la vulgarité des bâtisses. Mais la

commune de Deuil est foncièrement rurale, les préoccupations vont surtout aux choses de la terre. Une affiche électorale émanant de la municipalité sortante invoque, comme titre à la confiance, l'appui donné à un syndicat organisé pour la lutte contre les gelées printanières par les nuages artificiels. Je verrai tout à l'heure les préparatifs de la résistance.

L'église de Groslay, d'origine romane, a été transformée à l'époque gothique ; on ne s'en douterait guère en la voyant au dehors ; elle ressemblerait à une grange sans la belle tour moderne où l'on est revenu au style primitif. Mais le vaisseau est charmant, le chœur surtout, avec son déambulatoire dessiné par des arcs ogivaux, porté sur de fines colonnettes jumelées aux sobres chapiteaux, et ses voûtes à nervures. Dans la nef et les bas-côtés, des nervures, très saillantes, s'élancent de colonnes engagées. La voûte du chœur est ornée de fresques modernes représentant le martyre de saint Eugène, patron de la paroisse, supplicié à Deuil et dont le corps fut jeté dans le *lac* Marchais, simple mare située entre le village et celui de Groslay.

Quelques monuments funéraires ont été conservés, notamment celui de Marguerite de la Croix, veuve de Charles Hofman, écuyer et se-


ECOUEN
Goussainville
Piscop
Villiers-le-Bel
Andilly
F^t. de Montmorency
S^t. Brice
M^{in} Copin
Station
Sarcelles
Groslay
GONESSE
Soisy
Tombeau
MONTMORENCY
L'Espérance
M^{in} du Haut du Roi
Arnouville-lès-Gonesse
Malmaison F^e
Carré à Plâtre
Deuil
Montmagny
le Barrage
Red^{te} de la Butte Pinçon
F^t. de Stains
les Moulins
Enghien-les-Bains
les Carnaux
Bonneuil
les Fauciles
la Chevrette Ch^{au}
Pierrefitte
Garges
C^x Colas
la Barre
Ormes
Villetaneuse
Ormesson

crétaire de la reine Élisabeth d'Autriche, morte en 1621. L'épitaphe, après avoir dit les vertus de la dame, ajoute :

> ONCQUES NE REFUSA, MAIS ELLE EST PLUS LOUÉE
> D'AVOIR VOULU LA MORT DE SON FILS PARDONNER.

Quel drame se cache sous cet éloge ?

Dès la sortie de Deuil, on pénètre dans un des plus riches terroirs agricoles de la France entière. Il ne faut pas chercher ici de grandes exploitations rurales. Rien ne rappelle les vastes champs de betteraves qui s'étendent, à une lieue à peine, dans les plaines de Gonesse. Tout est voué à la petite culture intensive, au maraîchage et, surtout, depuis quelques années, à la production des poires. Ce ne sont que vergers de poiriers dominés par la ramure plus haute des cerisiers, dont le feuillage peu fourni ne donne pas une ombre trop épaisse. Sous les poiriers, pas un pouce de terre de perdu, on y cultive groseilles et cassis ; le pêcher mêle ses touffes roses aux blancheurs des prairies ; d'étroits champs d'asperges ou de petits pois disent le morcellement du sol. Dans une des minutieuses enquêtes faites par la Société d'économie sociale, M. Urbain Guérin, étudiant les maraîchers de

Deuil, prenait pour type une famille dont la propriété couvrait 4 hectares divisés en 31 parcelles ; une parcelle de 17 ares était considérée comme avantageuse, la moyenne ne dépassait pas 3 ou 4 ares. Cela rappelle les étroits domaines de l'île de Ré que j'ai décrits jadis [1].

Ce morcellement explique la variété extrême des cultures, chaque parcelle se révèle par une végétation particulière ; voici encore des fraisiers, des carrés ou des rectangles de poireaux, d'épinard ou d'oseille, jusqu'à de lilliputiens vignobles ; les buttes d'asperges ont leurs flancs utilisés par des touffes de petits pois. Même les talus de la route, quand ils ne sont pas trop à pic, reçoivent aussi des pois, les plants viennent jusqu'au fond du fossé.

Cela témoigne d'un labeur prodigieux. Il n'est pas de métier plus pénible que celui de ces maraîchers obligés de bêcher, planter et récolter sans trêve, tâche rendue plus rude par l'éparpillement des champs minuscules où l'on ne peut souvent parvenir avec des charrettes qu'à l'époque des gelées, sinon on dévasterait les terres des voisins. Aussi la famille entière s'em-

1. 17e série du *Voyage en France,* chapitre IX de la deuxième édition.

ploie-t-elle avec une opiniâtre constance à la mise en valeur du bien commun. Les groupes familiaux sont peu nombreux d'ailleurs, la crainte d'avoir à morceler le domaine arrête le développement de la population. La mère surtout fait preuve d'une activité et d'une endurance extrêmes : non seulement elle a sa part du travail de la terre, mais elle doit aller porter à Paris, à Saint-Denis ou les autres villes de la banlieue le produit de la récolte. Elle part au milieu de la nuit, rentre dans la matinée, se remet à l'œuvre et le soir, harassée, ne peut prendre qu'un très court repas.

Malgré ces fatigues qui sembleraient surhumaines à bien des ouvriers des villes, à bien des laboureurs des lointaines campagnes, cette population reste attachée à son village et à ses champs étroits, elle échappe à la tentation, que l'on pourrait croire irrésistible, d'aller se fondre dans la population de ce Paris dont elle voit chaque jour se profiler à l'horizon les monuments sans nombre. Et ce n'est pas un groupe inintelligent, hostile au progrès ! Nulle part les idées agricoles nouvelles ne se répandent plus rapidement. Sur le chemin que je suis pour aller à Groslay, voici, régulièrement disposées à de courts intervalles — de 10 en 10 mètres — des

bottes de paille déliées et imprégnées de goudron. Des veilleurs de nuit étudient la baisse du thermomètre et, au premier signal de danger, appellent la population ; alors les feux s'allument, un épais nuage plane sur les vergers. Le soleil peut venir, il ne brûlera pas les boutons, les bourgeons et les fleurs sur lesquels s'est formée la dangereuse pellicule de glace, celle-ci disparaîtra sans avoir causé l'irréparable désastre. Le procédé a fait ses preuves ; préconisé par les journaux agricoles et par les conférences du professeur départemental, il s'est généralisé.

La route s'est élevée au flanc des coteaux, le paysage devient un éblouissement : pentes, fonds de vallon, jusqu'au raide versant de la Butte-Pinçon couverte par sa redoute, tout est blanc avec des taches roses ; le clocher de Montmagny surgit au fond de cette adorable corbeille fleurie. Les plus grands arbres, dépassant de beaucoup les autres, sont les pruniers, nombreux aussi. Cette splendeur printanière est accrue par le contraste que forme le rideau noir de fumée et de brume s'élevant des innombrables usines de Saint-Denis et d'Aubervilliers, sombre écran à travers lequel on distingue confusément Paris.

Groslay, village plus rustique, tranquille et

simple que ses voisins, est au milieu de cette forêt parfumée. Comme à Deuil, l'église a extérieurement peu d'aspect, mais l'intérieur est très orné ; le bas-côté gauche a été reconstruit à la Renaissance avec un abus de nervures, de caissons, de clefs de voûte sculptées et ajourées révélant la période de décadence. Le bas-côté droit, dans le même style, n'a pas été achevé. Des verrières d'un beau travail ornent les fenêtres. Cette église renferme la plaque tumulaire d'un sieur du Vandier, « conseiller du conseil souverain de Dombes et *sindic* de la compagnie des Indes ».

Au delà de Groslay, le verger, plus luxuriant encore, monte jusqu'à la lisière de la forêt de Montmorency, qui couvre le sommet de la colline. Mais le tableau est souillé et embrumé par des carrières de plâtre et l'usine où le gypse est cuit et traité. Un funiculaire va chercher la roche et l'amène aux fours, situés au bord de la route nationale formant la rue principale de Saint-Brice.

Un chemin aux horribles ornières conduit entre les vergers, les vignes et les cultures de petits pois jusqu'à Sarcelles. Les plantations d'arbres fruitiers sont moins continues dans cette dépression molle au fond de laquelle coule

le ruisseau du Rosne, ou Petit Rhône; de grands espaces sont occupés pas les légumes; pas de hauts arbres, les poiriers sont tenus bas; entre ces arbustes, voici des cultures florales, de longues rangées de pivoines destinées à alimenter le marché de Paris, puis d'interminables bandes parallèles d'oseille.

Sarcelles est le plus populeux des bourgs qui se pressent sur les deux rives de ce Rhône du Parisis. Il occupe les deux côtés de la grande route de Calais, si fréquentée jadis, et dut à cette situation d'être de bonne heure un centre très actif. Aujourd'hui, les briques et autres produits céramiques sont la principale branche d'industrie; un atelier fabrique les objets de pansement. Comme dans les villages voisins, la culture maraîchère et fruitière est la source capitale de richesse. Des horticulteurs y possèdent de belles serres. Sarcelles est réputé pour la production des cyclamens et surtout pour ses ananas de serre; l'ananas de Sarcelles, une des gloires de l'horticulture parisienne, alimente les tables somptueuses des hôtels et des grands restaurants; on force également les fraises. L'église est un très intéressant édifice, digne d'une visite, où l'on peut suivre toutes les phases de notre architecture religieuse, depuis le onzième

jusqu'au dix-huitième siècle. Certaines parties sont fort belles.

Le maire de Sarcelles, M. Malherbe, n'est pas un professionnel de la culture fruitière que je suis venu voir ici, mais il possède un jardin planté de pommiers et de poiriers dressés en espaliers et contre-espaliers avec une science parfaite; toutes les leçons des maîtres du Luxembourg et de l'école d'horticulture de Versailles se trouvent condensées sur un espace assez étroit. Ce que je vois là se retrouve plus en grand, mais moins frappant, dans tout le terrain environnant. Ce pays se développe, à ce point de vue, d'une façon merveilleuse. La population suit assidûment les conférences et en tire parti. Cet état d'esprit est dû au professeur départemental d'agriculture, M. Rivière. L'éminent praticien a découvert une maladie qui menaçait l'existence des poiriers. En enseignant comment on détruisait la néfaste mouche de l'asperge, appelée criocère, il arrêtait le fléau qui menaçait cette importante culture.

Le poirier particulièrement m'intéresse. M. Malherbe a bien voulu me sacrifier une matinée pour me conduire à travers les champs de Sarcelles et de Saint-Brice, commune limitrophe, et a poussé la complaisance jusqu'à convoquer un

des principaux cultivateurs de poiriers, M. Graux, de Saint-Brice.

Nous voici partis à travers ces campagnes maraîchères qui vont en pentes douces au Rosne. L'hectare vaut ici 6 000 fr. en moyenne : les terres de cette valeur ne dépassent pas Écouen et Villiers-le-Bel ; au delà, dans la plaine de France, le prix tombe à 2 000 et 2 500 fr. et la location est de 80 à 100 fr., tandis qu'elle s'élève à 230 et 240 fr. autour de Sarcelles. Je donne les prix à l'hectare, mais la base est l'arpent de 34 ares 19.

Jadis, le terrain que nous parcourons n'était planté qu'en légumes ; depuis trente-cinq ans, le poirier prend une place considérable. On le plante à 3 mètres en tous sens ; pendant les cinq ou six premières années, on cultive l'asperge entre les rangées, en hautes buttes et non en rayons : le soleil chauffe mieux toute la surface de ces tas isolés. Plus tard les pommes de terre et les fraises remplaceront les asperges. Jadis le pays produisait de préférence l'artichaut ; M. Graux, mon guide, occupait 10 hectares à cette culture ; il vendit jusqu'à 350 000 œilletons par année. Mais l'artichaut, bien que très répandu encore, perd de sa faveur, il ne résiste que quatre à cinq ans dans les terres du

vallon du Rosne, alors que les plants peuvent revenir pendant cent ans sur le même sol, dans les marais assainis de la région de Senlis. Les têtes d'artichaut sont livrées surtout aux fabricants de conserves. C'est un commerce dont on ne supposerait pas l'importance : sur 500 000 têtes apportées chaque jour au carreau de la pointe Saint-Eustache à Paris, 400 000 sont achetées par les fabriques.

Les choux-fleurs occupent aussi de grandes superficies, on évalue à 500 000 le nombre de pieds récoltés chaque année à Saint-Brice ; plus considérable encore est la culture du poireau : la seule gare de Sarcelles-Saint-Brice expédie depuis deux mois cent quarante wagons de poireaux dans les centres du Nord, Lille, Roubaix, Tourcoing, Cambrai et Lillers.

Le cassis vient ensuite, c'est une production importante donnant lieu à un commerce pittoresque : au moment de la maturité de ces fruits, les acquéreurs font battre le tambour dans les rues des villages pour annoncer leur passage et le prix auquel ils achèteront la récolte.

La culture du poirier, par les bénéfices qu'elle assure, modifie rapidement le mode d'exploitation du sol. Groslay avait commencé vers 1870 ; devant le succès de leurs voisins, les proprié-

taires de Sarcelles ont suivi l'exemple, imités bientôt par Saint-Brice; ce dernier village a même pris la prépondérance : il ne consacre pas moins de 20 hectares au poirier, surtout à la variété dite *Doyenné du Comice*. On fait poires d'été et poires d'hiver; ces dernières proviennent des arbres les premiers fleuris; leurs fruits se nouent alors que les autres poiriers sont en pleine floraison.

A Saint-Brice, un planteur qui possède de 3 à 4 hectares a récolté certaines années pour 25 000 et même 30 000 fr. de fruits. M. Graux, qui a 5 hectares de poiriers, possède une pièce de 1 hectare et demi pouvant donner 15 000 fr.

Nous voici arrivés dans les plantations de l'intelligent horticulteur; elles sont encloses de grillages, précaution utile dans cette région où les maraudeurs pullulent à cause de la proximité de Paris et de la valeur des récoltes. Les rangées sont superbes, ces arbres bien taillés ont leur branche centrale à hauteur d'homme. La longueur des contre-espaliers dans les divers enclos de M. Graux atteint 1 kilomètre. Cela a coûté moins cher qu'on ne l'imagine, le propriétaire préparant lui-même les arbres, les tuteurs et les rangées de fil de fer. Un hectare contient de 1 100 à 1 200 poiriers; quand il est

en plein rapport, sa valeur atteint de 12000 à 15000 fr.

Pour être fixé sur la valeur de chaque variété, M. Graux a établi une pépinière où deux cents espèces sont plantées ; il a pu aussi déterminer exactement le sol et l'exposition qui conviennent à chacune d'elles. Contre les murs qui semblent le plus impropres à la culture des fruits, il obtient de beaux rendements par la poire *Williams*. Partout des poiriers : M. Graux a acheté des maisons pour en faire des logements et établi des espaliers jusque dans les courettes.

La cueillette et le commerce des fruits ne sont pas la partie la moins intéressante de l'activité dans ce riche pays. Ils nécessitent d'ailleurs moins de main-d'œuvre qu'on ne le supposerait. Trois femmes et deux hommes suffisent chez M. Graux. L'emballage est fait avec beaucoup de soin, car la plupart des fruits sont destinés à l'exportation ; on les dispose dans des paniers en osier pouvant en contenir 25 à 30 kilogrammes. Ces paniers sont capitonnés de fibre de bois et de toile à sac ; entre chaque rangée on dispose une couche de papier et de fibre. Pour l'Angleterre, où vont les plus beaux fruits, on emballe dans des *cagets* de bois enfermant deux ou trois rangées.

Les affaires ont lieu principalement par l'intermédiaire des commissionnaires ; une maison de Paris possède à Deuil un vaste magasin où les cultivateurs de la région apportent leurs fruits ; on y prépare un wagon par jour. Cette maison achète plus de la moitié des produits de la région, comme elle acquiert la plus grande partie des tomates cultivées en plein air à Montlhéry et Longjumeau[1]. Cinq ou six autres commerçants se partagent le reste des affaires.

La moyenne des prix de vente pour les poires est de 30 à 40 francs les 100 kilogrammes. Mais ce n'est qu'une vague moyenne ! Des fruits de choix atteignent des prix très élevés, même sur place ; telles pommes de Calville sont vendues 75 centimes pièce ; les commissionnaires les revendent 3 francs.

Saint-Brice doit à cette production un aspect de bien-être. Ce n'est qu'un village, mais propre et riant. L'église possède un beau clocher de l'époque romane.

La zone fruitière s'étend jusqu'à Domont, aux flancs du massif qui porte la forêt de Montmorency. Dans toute cette zone heureuse on rencontre des plantations, mais moins denses, le culti-

---

1. 45e série du *Voyage en France*, chapitres III, XII et XIII.

vateur faisant une plus large place aux arbres à haute tige. D'abord nombreux à la sortie de Saint-Brice, les poiriers se font plus rares en montant vers Piscop. La route descend dans un joli pli, en vue des bois d'Écouen et des vergers tout blancs de fleurs de Villiers-le-Bel, fermant l'horizon. Dans un champ de poiriers, la culture intercalaire est inattendue : ce sont des tulipes, destinées sans doute à la production de l'oignon. Puis, voici des champs d'artichauts et des lignes de poiriers à grande ramure, centenaires peut-être. Une briqueterie aux hangars bas, aux fumées sombres, trouble l'harmonie de ces belles campagnes ; si le limon est favorable aux poiriers, il est excellent pour les ouvrages céramiques, aussi de grandes fabriques de briques sont-elles nées ici, notamment à Villiers-le-Bel.

Les poiriers à haute tige sont appelés à disparaître, au grand détriment du pittoresque. Piscop s'entoure d'une ceinture d'arbres nains d'un rapport pécuniaire plus grand. C'est un humble village, calme à souhait, enveloppé par la verdure de ses parcs, une des plus tranquilles et ombreuses retraites que l'on puisse trouver aux environs de Paris.

Son voisin, Domont, est, en comparaison, une petite ville ; centre riant et coquet, groupé

autour d'une église des premières années de l'époque ogivale, refaite plutôt que restaurée de nos jours. La population n'est pas uniquement agricole, elle se livre à l'exploitation des bois, même ses bûcherons se sont groupés en « Société coopérative des bûcherons de la forêt de Montmorency » ; le massif est très abrupt de ce côté, aussi le génie militaire en a-t-il fait choix pour installer un des forts les plus puissants du camp retranché de Paris, commandant la plaine de France et les chemins de fer de Pontoise et de Luzarches.

De Piscop un beau chemin s'élève à travers les taillis de châtaigniers qui sont le peuplement principal de la forêt. Du sommet de la côte on domine toute la belle combe des Champs ; par l'ouverture de celle-ci apparaît la vaste plaine du Parisis, jusqu'aux collines de la Goële et du Valois, panorama d'une beauté sereine.

Ce canton de la forêt se hérisse de hautes cheminées ; il n'y en a pas moins de six, appartenant à de grandes tuileries qui exploitent des couches d'argile laissant à nu un sol maigre que reconquiert la végétation ; on a planté en ligne des châtaigniers destinés à devenir des taillis pour fournir les échalas, les treillages et les cercles, principale production de ce vaste massif.

## III

### LES COLLINES DU PARISIS

Les forts de Domont et de Montlignon. — Andilly. — Les cultures de Morgency. — Les pépinières de Montlignon. — En forêt de Montmorency. — Saint-Prix. — De Pierrelaye à Herblay. — La côte aux lilas. — Montigny-les-Cormeilles. — Le fort de Cormeilles-en-Parisis. — Une route stratégique. — De la pointe de Sannois.

Sannois. Avril.

Des abords du fort de Domont, la vue est immense ; belle surtout vers le nord où les lignes sombres des forêts de Carnelle et de l'Isle-Adam enchâssent de façon si heureuse une clairière remplie de villages. Plus à l'est apparaissent Montsoult, Saint-Martin-du-Tertre, la façade blanche du château de Franconville [1]. Mais les abords immédiats du fort sont enlaidis par les fouilles des briqueteries, clairière que prolongent des cultures obtenues sur l'emplacement des portions de bois essartées pour dégager les

1. Il ne faut pas confondre ce Franconville, dont il est question dans la 42e série, avec celui de la vallée de Montmorency.

abords des forts. La garnison de ces ouvrages donne un peu de vie à ce morne plateau; aux approches du fort de Montlignon, des soldats vêtus de blanc font l'exercice ou sautent sur des haies mobiles. Les talus commandent le versant oriental de la forêt, la jolie vallée de Montlignon, la vallée de Montmorency tout entière. Les canons croiseraient leur feux avec ceux de la chaîne d'ouvrages des hauteurs de Cormeilles.

Le chemin stratégique amène sur la terrasse que recouvre le fort, au-dessus des pentes abruptes où la forêt montre quelques beaux arbres, des châtaigniers surtout. Le panorama est admirable : les hauteurs de Montmorency s'abaissent jusqu'à Eaubonne, toutes blanches d'arbres fruitiers, tapissées de tendres verdures; des jardins fleuris encadrent la nappe éclatante du lac d'Enghien et semblent monter à l'assaut des buttes étalées dans la plaine; la Seine déroule ses amples replis, semblables à un ruban d'acier mat. Paris dessine vers le ciel ses édifices sans nombre, dominés par Montmartre et la tour Eiffel.

Je quitte ce belvédère pour descendre dans la vallée. Le chemin traverse Andilly, village tranquille et simple, bien qu'entouré d'opulentes demeures de plaisance, châteaux ou villas. Un

de ces logis fut peut-être la résidence des seigneurs dont le plus connu fut Arnaud d'Andilly, célèbre par la part qu'il prit au jansénisme sous l'inspiration de son frère, le grand Arnaud, chef de la petite église de Port-Royal. Le père de ces doux et entêtés philosophes n'avait pas eu moins de vingt-deux enfants. Le souvenir de Port-Royal a donné quelque lustre à l'humble village.

Andilly se relie à Morgency par des villas chaque année plus nombreuses ; s'il y a deux communes, on peut considérer l'agglomération comme unique. Andilly et Morgency sont encore des centres horticoles. Même dans cette zone fortunée, il est peu de parages plus opulents que ceux-ci. Les champs de poiriers s'entremêlent avec les aspergières ; les côtières sont plantées de laitues, de petits pois, d'artichauts ; tous les légumes dont Paris fait une consommation formidable sont cultivés avec un soin extrême. Cette richesse ressort d'autant mieux que les chemins de desserte sont d'abominables pistes boueuses, rendues inabordables à la moindre pluie.

Les pentes sont mieux partagées ; entre les parcs aux fraîches frondaisons, de belles chaussées relient les villages comme le cordon d'un

collier ; voies doucement montueuses, offrant sans cesse de riants tableaux. Au pied des pentes coule un ru infime, né dans la forêt et descendu par le plus charmant vallon du massif. Sur ses bords s'étale Montlignon dont le terroir est couvert de pépinières d'arbustes fruitiers et d'ornement, joli bourg prospère, grâce au commerce de ces plants ; il a peuplé la vallée de Montmorency d'une partie des innombrables arbres fruitiers qui font en ce moment le plus éblouissant des paysages. On ne compte pas moins de trente maisons importantes. Ces pépinières sont la vie de Montlignon ; elles en constituent à peu près toute l'industrie, avec des ateliers de céramique. Les cultures principales sont au débouché de la vallée ; plus haut, elles font place aux petits parcs du hameau Larive, groupe de villas dont le créateur, Mauduit-Larive, acteur et auteur dramatique ailleurs oublié, a laissé un excellent souvenir. Mauduit-Larive fut maire de Montlignon pendant la Restauration.

Le val se rétrécit de plus en plus ; les ourlets de jardins qui bordaient le ru font place aux arbres forestiers. Le petit cours d'eau descend entre les arbres après avoir alimenté le minuscule étang où se mirent les débris de ce qui fut

le château de la Chaise. Ces constructions laissent encore deviner leur ancien rôle militaire par les tours qui les flanquent et qui ont été décapitées pour recevoir des toits en pente. Les arbres, assez puissants dans cette partie des bois, font comprendre ce que ceux-ci devaient être avant leur aménagement en taillis de châtaigniers.

Le ru de Montlignon reçoit un autre bras, venu d'une partie de forêt plus solitaire encore. Du château de la Chaise, le chemin monte sur une croupe, descend dans ce ravin secondaire et gravit de nouvelles pentes pour atteindre Saint-Prix, un des plus gracieux villages de la forêt, assis sur la pente de la colline que couronne en belvédère la haute tour aperçue de tous les points de la vallée. La place publique, au sommet du village, domine de riants horizons. L'église de Saint-Prix a été malheureusement empâtée par le badigeon, les archéologues seuls peuvent en reconnaître les styles primitifs et les transformations successives.

Les parties des coteaux que les amateurs de villégiature n'ont pas couvertes de pelouses et d'ombrages ont encore de la vigne, restes des vignobles dont les ducs de Montmorency estimaient fort les produits, à l'égal des vins d'Ar-

genteuil et de Suresnes, ces « grands crus » du Parisis. Plus loin, toute la plaine n'est qu'un jardin. Jusqu'à la gare d'Ermont-Eaubonne, on est sans cesse dans les cultures maraîchères ombragées d'arbres fruitiers, sauf à la traversée d'Eaubonne, village resté longtemps très rural et, actuellement, en voie de transformation : ses domaines sont allotis, percés de rues et se bordent d'habitations. Il y eut un fort beau parc autour d'un château ; ce dernier résiste encore, mais le parc est complètement morcelé. Le ru de Montlignon traverse le village et alimente les pièces d'eau d'un autre domaine, celui-ci respecté. Plus au sud, l'importante gare d'Ermont-Eaubonne, où les lignes de Pontoise et de Valmondois se détachent de celles conduisant à Paris-Saint-Lazare et à Paris-Nord, a fait naître de vastes quartiers régulièrement tracés, aux petites maisons entourées de jardins.

Le ru s'accroît de sources, assez tièdes l'hiver pour que la dépression soit devenue une des plus grandes cressonnières de la région de Paris ; les fosses où croît, savoureusement verte, la « santé du corps » annoncée dans les rues de Paris, sont entourées de grandes cultures maraîchères. Le champ de courses d'Enghien étend ses vastes pelouses entre les champs travaillés avec un soin extrême. Là-bas miroite la nappe du « lac »

d'Enghien, qu'encadrent complètement aujourd'hui les villas des cités aristocratiques et bourgeoises à la fois de Saint-Gratien et d'Enghien[1].

Partout des fleurs; les vergers tout blancs, les jardinets roses de lilas incitent à courir les campagnes réelles et non ce décor d'opéra-comique, formé par les cités nouvelles que la mode des villégiatures a fait naître autour du lac et sur les pentes de la colline de Montmorency. J'ai vu les lilas des jardinets et des parcs, je voudrais voir maintenant ceux que l'on cultive comme des poireaux ou des choux, pour fournir Paris de ces grappes coupées, joie des petites voitures en cette fin d'avril. Les champs de lilas sont par là-bas à l'ouest, sur les dernières pentes de la belle colline de Cormeilles, étroite arête projetée entre la Seine et l'Oise.

Grâce aux multiples trains de cette partie de la banlieue, je puis, en quelques minutes, atteindre Pierrelaye, d'où j'ai gagné à pied le village d'Herblay. Campagne variée où l'irrigation par les eaux d'égout gagne chaque jour à une culture fructueuse des sables jadis presque infertiles. Sur les parcelles que la charrue et la houe

1. Sur Enghien, Montmorency et la région jusqu'à Paris, voyez le volume consacré à la *banlieue de Paris* (en préparation).



Herblay
B. Barrais
les Tuileries
Ermont
Halte
Montigny
B. de Montigny
St Marc
les Cormeilles
F. de Cormeilles
Cernay Chau
Franconville
168
Seine Fl.
les Tuileries
Martroy
Cormeilles
en Parisis
Ermitage
la Frette
Mon du Garde
132
Sannois
143
76
.64
18

n'atteignent point encore, il y a de petites chênaies ; les gadoues ont permis aussi de tenter les plantations d'arbres fruitiers ; de beaux vergers de pruniers et de cerisiers abritent des plantations de cassis et d'asperges. Ces champs sont très riches aux abords d'Herblay, gros village dominant la Seine en face des champs d'épandage d'Achères et des vastes futaies de la forêt de Saint-Germain ; dans le talus formant terrasse se creuse un pli étroit où s'est inséré le hameau du Val, aboutissant à la Seine.

Herblay, par ce quartier fluvial, est une des escales de la navigation de plaisance sur le fleuve. Malgré sa population considérable, ce bourg n'a pas d'industrie, sinon un atelier pour la fabrication des perles fausses ; la culture maraîchère développée par l'épandage est la source principale d'activité. Longtemps isolé, Herblay est devenu station du nouveau chemin de fer de Paris à Mantes par Argenteuil ; depuis lors, de nombreuses villas s'y sont créées. La construction est facilitée par les belles carrières de pierre mises à contribution pour quelques édifices de Versailles, notamment la cathédrale Saint-Louis. L'église d'Herblay, édifiée avec les mêmes matériaux, est digne d'intérêt par la pureté de son style du douzième siècle.

Le bourg s'étend en partie sur les pentes du massif de Cormeilles, terminé par la belle hauteur de Montigny, tapissée d'un verger en cette saison éblouissant de fleurs. Les coteaux s'adoucissent en descendant vers la Seine et finissent brusquement par un talus très haut et raide qui borde le fleuve. Sur cette sorte d'escarpement, bien exposé au soleil, sont les champs de lilas, alternant avec les vergers, les figuiers et les cerisiers [1]. Les plantations ont gagné ainsi bien des terrains impropres à la culture par leur sécheresse et leur déclivité, elles couvrent jusqu'aux déblais des carrières. Une combe entaillée dans l'escarpement est remplie de ces massifs de lilas dont les grappes rouges commencent à peine à s'entr'ouvrir et tranchent vigoureusement sur le blanc des pruneraies à demi défleuries. Deux beaux viaducs franchissent ce ravin; l'un porte la voie ferrée, l'autre, la conduite des eaux d'égout.

Les lilas, plantés par rangées séparées de 3 mètres, poussent en cépées ; les intervalles ne sont pas cultivés, ils forment d'adorables allées basses dont le sol est couvert d'une belle mousse bronzée. Des tiges de merisiers se mêlent à ces

---

1. Sur la culture du figuier, voyez page 58.

arbustes.. Au moment de l'entière floraison, l'arc de cercle dessiné par la terrasse fleurie du Val-d'Herblay, au delà de la Frette, sur plus de 3 kilomètres, et couvert de cette somptueuse parure de lilas, offre un spectacle incomparable. La beauté en serait plus grande encore si les nécessités commerciales n'obligeaient à couper, chaque jour, les branches fleuries pour en faire les bottes que charrettes et wagons transportent à Paris pendant la nuit.

La Frette est le principal centre de cette originale culture ; Herblay et Montigny viennent ensuite. A mesure que l'on s'élève, les lilas sont moins nombreux, des vergers leur succèdent. Pruniers, pommiers, poiriers, enveloppent les carrières de plâtre ouvertes dans le flanc de la colline et les fours qui les avoisinent. Ces établissements souillent le riant paysage, mais ils donnent aux rivages de la Seine une activité considérable ; grâce à eux, le port de la Frette est un des plus importants du fleuve [1].

Il y a encore beaucoup de vignes dans cette zone : les efforts du professeur d'agriculture ne sont pas vains, ils incitent les habitants à conserver l'ancien vignoble et même à l'accroître.

---

1. Mouvement du port de la Frette en 1903 : 35 397 tonnes.

Il est probable que l'accroissement constant des cultures fruitières amènera un abaissement des prix de vente et fera revenir bien des cultivateurs à la production du vin ; si les bonnes années sont rares, elles payent amplement les peines du vigneron.

Entre ces vergers, ces champs de cassis et de groseilliers, un aimable sentier conduit à Montigny, village d'un calme monacal que n'a pas encore troublé le chemin de fer établi au pied de la colline : les villas y sont rares ; cependant, la position est superbe. Des abords du bourg, on domine l'immense plaine étendue entre la Seine et l'Oise ; un cercle de collines mollement ondulées limite l'horizon. La Seine développe au regard une de ses boucles les plus harmonieuses ; sur la rive gauche, dans une bande de terrain plat, limitée par la forêt de Saint-Germain, miroitent de grandes flaques d'eau : c'est l'excès de l'épandage.

Montigny n'offre aucun édifice remarquable ; l'église a les formes géométriques et la sévérité extérieure des temples protestants. Les habitants, pour la plupart maraîchers, cultivent surtout l'asperge, en ce moment menacée par un insecte, le *Platyparea pœciloptera ;* des affiches préfectorales, contresignées par le maire, ordon-

nent la destruction par le feu des tiges desséchées.

Au-dessus du village, le point culminant du massif est occupé par un des grands forts du camp retranché de Paris, le fort de Cormeilles, réduit capital de la position formée par la longue colline recouverte de batteries et de redoutes. Cet ouvrage considérable, à 170 mètres au-dessus de la mer, 152 au-dessus de la Seine, est d'un commandement superbe, car le promontoire se dresse abrupt. De profonds fossés muraillés, avec de hargneuses caponnières, l'isolent de l'étroit plateau, des batteries le flanquent, festonnant le rebord de la terrasse. Des abords, vue splendide sur la vallée de l'Oise et la forêt de Montmorency, ourlée de villages. L'église de Taverny se détache à merveille dans son cadre de grands arbres. Voici Beauchamp, naissant dans ses arbres, et Saint-Leu-Taverny, longue rangée de maisons blanches aux toits rouges.

Près du fort, quelques maisons ou guinguettes formant hameau confinent à une lande qui semble avoir été une carrière et qu'un homme entreprenant s'efforce de gagner en la transformant en pommeraie longue de plus de 1 kilomètre. Les jeunes arbres croissent sur des talus, dans des trous à ballast, vont jusqu'aux abords

des batteries qui se succèdent au-dessus de la vallée de Montmorency. Sur l'autre versant, des murs de parc masquent le village de Cormeilles-en-Parisis, si gracieusement assis au flanc des hauteurs auxquelles il donna son nom. Cormeilles est un des deux centres ayant conservé le nom du petit pays dont Paris était le chef-lieu; l'autre, Villeparisis, est au bord du canal de l'Ourcq. Cormeilles, qui vit naître Daguerre, a honoré par un buste ce collaborateur de Niepce dans la découverte de la photographie. L'église, sans avoir la beauté de tant d'autres édifices de la région, possède quelques parties remarquables. Comme ses voisins, le bourg est peuplé de maraîchers, son territoire renferme de superbes vergers. Le chemin de fer développe beaucoup ce joli centre, jadis très solitaire.

Cormeilles se relie par plusieurs chemins à la route stratégique établie sur la crête pour desservir les batteries. Cette voie est une des plus belles des environs de Paris, par les vues qu'elle offre sur chaque côté de la crête étroite qu'elle parcourt.

A la jonction d'un chemin descendant à Franconville, sont deux batteries; la plus importante, nommée les *Cotillons,* bat la vallée de Montmorency; elle a vue sur la ville de ce nom, dont

l'amphithéâtre de maisons va se confondre avec Enghien et les autres cités de villégiature. L'autre ouvrage voit la Seine, sa belle plaine irriguée, les deux ponts de Conflans jetant leurs arches sur le flot éclatant. La forêt de Saint-Germain et le mont Valérien barrent l'horizon au sud.

De la route, on n'a ces vues que par éclipses. Les bois taillis les masquent, mais lorsqu'une clairière troue ce réseau, l'horizon est d'une grande beauté.

La redoute de Franconville, au delà des Cotillons, est occupée par une petite garnison. Mélancolique, sur un tertre au-dessus de la porte, se tient une sentinelle; des artilleurs se livrent avec nonchalance à une vague corvée. Les pentes de la colline sont ici recouvertes de taillis de châtaignier, terrain de chasse enclos de grillage.

L'arête s'abaisse par une sorte de col dont l'autre versant porte les moulins et le château d'eau de Sannois. De cette dépression, on voit l'horizon s'entr'ouvrir prodigieusement vers Paris, dont on distingue de nombreux monuments, depuis Montmartre jusqu'au Trocadéro. Au premier plan, voici Argenteuil, sa vaste gare, le grand vignoble encore gris, car la feuille

débourre à peine et le jalonnement fantastique des échalas forme un inextricable réseau ; des arbres fleuris parsèment ce riche terroir. Plus loin, après la Seine et la large zone verte des prairies riveraines, se montrent les champs de cerisiers de la Garenne-de-Colombes, ce vaste village, puis Colombes, Gennevilliers, Bois-Colombes, Asnières, Courbevoie, couvrant de leurs toits rouges et de leurs murs un espace tel que l'on croirait une métropole. Cette nappe immense de maisons va mourir au pied du môle que forme le coteau du mont Valérien.

Le chemin descend dans la sorte de défilé ouvert entre le massif de Cormeilles et la butte d'Orgemont, au flanc creusé de plâtrières ; là, grandit Sannois, grâce aux voies ferrées venues de deux gares de Paris.

---

## IV

### LA BOUCLE D'ARGENTEUIL

Les campagnes d'Argenteuil. — Vignes, asperges et figuiers. — Le morcellement du sol. — Champs-atomes. — Le vin d'Argenteuil. — La ville. — Ses industries. — La navigation de plaisance. — Les chantiers de construction. — Dans la boucle d'Argenteuil. — Carrières Saint-Denis. — Montesson.

Chatou. Mai.

La descente des hauteurs de Sannois vers la plaine d'Argenteuil offre un des plus singuliers et plus riches tableaux horticoles de France. Jusqu'à la Seine, enveloppant complètement Argenteuil, sauf du côté du fleuve, s'étend une campagne dont on ne trouverait nulle part l'équivalent. Est-ce un verger, un jardin maraîcher ou un vignoble? C'est tout cela à la fois.

Pour le public parisien, Argenteuil est un vignoble; le vin du cru a une réputation que rien n'a pu ternir. Mais quel étrange vignoble! A peine a-t-on quitté les bois des hauteurs de Cormeilles et l'on y pénètre. Regardez cette butte

semblable à une de ces énormes fourmilières édifiées dans les bois, vous y verrez poindre les turions violets de grosses asperges ; autour de ce monticule sont régulièrement disposés des ceps de vigne ayant chacun leur échalas : le plus souvent il y en a quatre, mais j'en ai compté jusqu'à dix formant couronne. Pour échalas, de grosses tiges de châtaigniers, souvent épointées, fournies par les forêts voisines, celle de Marly surtout. Long de 5 pieds, ce tuteur coûte de 9 à 10 francs le cent. Bien que ce bois résiste plus de vingt-cinq ans à l'humidité du sol, cela n'en représente pas moins une dépense considérable, car c'est par millions peut-être que l'on compte ces bâtons donnant au terroir d'Argenteuil un aspect si curieux de hérissement, lorsque les arbres, étant dépouillés, ne le cachent pas en partie.

Ce vignoble-aspergière n'est pas continu, il s'entremêle d'arbres et de cultures. On y voit des cerisiers nains, merveilleux par la quantité des fleurs ou des fruits, des poiriers, des champs de groseilliers et de cassis, beaucoup de petits pois, des asperges cultivées en billons dont les flancs sont également couverts de pois, et même des champs de figuiers dont je dirai tout à l'heure la culture. Au milieu de cette campagne

apparaissent de petits réduits, cabanes ou maisonnettes analogues aux *masets* de Nîmes [1], servant d'abris aux cultivateurs et de resserres pour les outils. L'activité est grande : on plante, on taille, on sarcle, on transporte dans des mannes d'osier les gadoues de Paris, qui sont l'amendement et l'engrais préférés. Beaucoup de travailleurs ont gardé le bonnet de coton à gland, rayé de bleu, qui, si longtemps, fut la coiffure de nos paysans ; il disparaît devant la casquette de confection.

L'outil dont on se sert pour des travaux fort variés, et que je vois même aux mains des cantonniers sur les chemins, est une sorte de houe à manche très court ; les cultivateurs la manient avec une dextérité extrême. Tout le travail se fait à l'aide de cet instrument, car la charrue est d'un emploi impossible dans ces champs complantés d'arbres et de vignes et d'ailleurs d'une invraisemblable exiguïté.

Cependant, il y a des bêtes d'attelage ; partout on aperçoit, arrêtés sur les chemins, des chars à bancs attelés de chevaux vigoureux ; ils ont amené les ouvriers des champs et rapporteront à la ville les produits du sol.

---

1. 37e série du *Voyage en France*, chapitre II.

A la *ville,* car la commune d'Argenteuil présente encore ce phénomène d'être la plus grande résidence rurale de France. Sauf les commerçants et les artisans indispensables, on peut dire qu'avant l'invasion de l'industrie moderne tout le monde vivait de la terre et, pour cette vaste ruche, il n'y a guère d'écarts ni de hameaux. La population agricole réside dans la ville. Sur les 17 000 habitants, plus de 15 000 sont réunis dans le centre. Le cultivateur doit donc se rendre parfois assez loin pour soigner sa vigne ou son champ.

Vignes et champs sont d'étendue que l'on pourrait dire infinitésimale. La commune a 1 714 hectares, dont 1 550 de sol arable ; or, on évalue à 43 000 le nombre des parcelles, réparties entre 800 à 850 propriétaires. Les champs les plus étendus ont de 10 à 15 ares, beaucoup descendent à 1 ou 2 ; la moyenne est de 4 ou 5 environ. On cite comme des marquis de Carabas les propriétaires réunissant assez de parcelles pour posséder de 2 à 3 hectares, mais la moyenne atteint difficilement 15 ares. Vers 1840, l'économiste Léon Faucher, signalant ces champs-atomes, disait qu'il y avait des parcelles de 21 centimes, 9 et même 6 centimes de revenu net, moins que l'impôt. Aujourd'hui, il n'en est plus de

même, car la culture est devenue plus intensive, en même temps que, le débouché étant autrement considérable et assuré, le prix des denrées produites s'élevait en grande proportion.

Cette exiguïté des champs a nécessité la création d'un nombre incroyable de chemins de desserte ; le plan de la commune est un véritable damier, tant les voies de communication découpent à l'infini la zone des cultures. Je ne crois pas qu'il existe rien de semblable ailleurs. Ces chemins sont d'ailleurs, pour la plupart, des pistes boueuses après la moindre pluie ; le sol est un conglomérat de fange, de débris de poterie et de verre cassé rejetés des tas de gadoue.

D'après les auteurs qui ont parlé d'Argenteuil, la vigne y couvre 1 200 hectares, le reste étant livré aux autres cultures ; il me semble malaisé de préciser ainsi, car le même terrain produit vin, légumes et fruits sur des espaces exigus. Cette multiplicité de produits est d'ailleurs récente : autrefois, la vigne et le figuier croissaient en toute liberté, sans cultures intercalaires.

Le figuier a perdu le plus à ces méthodes nouvelles, il a cédé le terrain à l'asperge ; jadis, il couvrait de grands espaces que M. Baltet éva-

lue à 50 hectares, tant à Argenteuil qu'à la Frette, où il est encore assez répandu. Cet arbre méditerranéen avait trouvé là un habitat qu'il acceptait : les collines de Cormeilles l'abritent des vents du nord, le massif de la forêt de Saint-Germain atténue pour lui les rafales de l'ouest. Mais quelle différence de port avec l'arbre biblique et ces beaux figuiers du Sud-Ouest ou de Provence, qui ombragent si patriarcalement le porche des maisons ! Ceux d'Argenteuil sont de pauvres arbustes rabougris et tenus obliquement, pour pouvoir les coucher pendant l'hiver dans des sortes de fosses ou rigoles où ils sont recouverts de 20 à 30 centimètres de terre. Cette mise en jauge a lieu dans la première quinzaine de novembre ; les arbustes sont dégagés en avril. Après leur exhumation, ils se couvrent vite de feuilles et de fruits, mais, n'était leur longueur, on les comparerait à ces arbres des hautes altitudes qui rampent sur le sol pour échapper aux bourrasques.

Malgré leur piteuse physionomie, les figuiers d'Argenteuil et de la Frette produisaient jadis 400 000 fruits valant en chiffres ronds 500 000 fr. On les pinçait de façon à n'obtenir qu'un petit nombre de belles figues atteignant un prix élevé à Paris. Ce procédé est ancien, car Le Nôtre

l'appliqua au potager du roi, à Versailles, où l'on peut voir encore, dans un des *carrés*, une rangée de figuiers à la façon d'Argenteuil [1].

J'ai cherché en vain ces champs de figuiers ; enfin, un cultivateur, d'abord stupéfait de voir quelqu'un s'intéresser à cela, me dit que je trouverais les derniers figuiers sur le chemin de Cormeilles. Ayant achevé son explication, il ajoute :

— Dépêchez-vous, si vous voulez en voir encore, cela ne donne plus, alors on arrache les arbres !

En réalité, le figuier « donne » encore, mais il ne saurait lutter avec les fruits du Midi amenés par les chemins de fer et ne peut assurer un revenu comparable à celui de l'asperge et des légumes de première saison. Ce qui le prouve, c'est l'accroissement considérable de la valeur du sol : l'hectare, qui pouvait coûter en vigne 1 500 francs vers 1840, était monté à 6 000 francs il y a vingt ans ; la valeur est plus grande encore aujourd'hui, souvent 12 000 francs !

Si le figuier n'existe plus qu'à l'état d'échantillon et disparaîtra bientôt, la vigne elle-même

1. De Versailles (école nationale d'horticulture), voir la 45e série du *Voyage en France*, chapitre VII.

bat en retraite ; peut-être ne peut-on pas évaluer à plus de 500 hectares l'espace qu'elle occupe ; mais on retrouve rarement les vignobles réguliers d'autrefois, où les petits pois et les pommes de terre ne se mêlaient aux ceps que pendant les premières années. La gadoue était déjà utilisée, on a même retrouvé trace de son emploi quelques années avant la Révolution et gardé le nom de l'initiateur, un plâtrier du nom de Nollet ; cet engrais, après six mois de fermentation, est considéré comme supérieur au fumier de cheval, pour la vigne.

En dépit des cultures qui ont remplacé tant de pampres, la vigne reste une source de bien-être pour Argenteuil : son petit vin est très apprécié d'un certain public. La récolte donne lieu à une fête des vendanges encore très populaire. Les années d'abondance, le produit dépasse celui des vignobles les plus fameux par le rendement. A l'époque où les ceps couvraient le terroir, on a produit jusqu'à 50 000 pièces, cela donnait 100 hectolitres par hectare. La moyenne est de 60 à 68 hectolitres, mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit de très petites surfaces, travaillées amoureusement par le propriétaire lui-même.

L'asperge a la place prépondérante aujourd'hui. Argenteuil a même donné naissance à une

variété spéciale, l'asperge violette d'Argenteuil, obtenue par sélection. Non seulement la commune fournit les turions à consommer, mais elle est devenue un grand producteur de griffes, répandues aujourd'hui dans toute la France et à l'étranger. C'est le principal produit de ce riche terroir, qui assure bien, bon an mal an, de 6 à 8 millions à la population purement rurale, que l'on peut évaluer à près de 4 000 âmes, c'est-à-dire au quart des habitants de la ville.

La vigne et les jardins touchent aux premières maisons d'Argenteuil, où je lis des affiches du maire invitant les cultivateurs à se rendre à la « Grande Tour » les nuits où la température s'abaisse, afin d'allumer les foyers préparés. Cette grande tour n'a guère de caractère, c'est le dernier vestige des fortifications qui enveloppaient la cité, bien moins étendue jadis, car elle comptait à peine 4 500 habitants dans les premières années du dix-neuvième siècle. Le chemin de fer, en attirant les Parisiens et en favorisant l'industrie, a causé l'accroissement considérable que l'on constate, mais sans faire d'Argenteuil un séjour de plaisance comparable à Enghien ou Asnières. L'aspect général est celui d'un centre commerçant et travailleur.

Au long de la Seine s'étend la vaste promenade

du Champ-de-Mars, théâtre de fêtes locales où les Parisiens se rendent en foule; moins cependant qu'à l'église, pendant le pèlerinage à la *Sainte Tunique,* vêtement sans couture donné par Charlemagne à l'abbaye d'Argenteuil et dans lequel une légende voit la tunique du Christ. Un demi-million de croyants ou de curieux y viennent chaque année pendant les fêtes de Pentecôte. Cette église, reconstruite il y a quarante ans par Ballu, est un des rares monuments modernes donnant l'impression d'une vieille basilique. Quant à l'abbaye illustre dont Héloïse fut abbesse, il en reste un escalier, signalé par une plaque commémorative.

L'industrie, qui est venue juxtaposer à la population de vignerons un élément moins stable, est plus considérable que variée. La plus intéressante est la fabrication des levures de grain, dans une usine modèle dont les produits alimentent en partie l'Angleterre ; comme succédané de cette production est celle de l'alcool, devenue considérable. Les textiles sont représentés par une fabrique de linge de table, îlot isolé de cette industrie dans le milieu parisien; les produits chimiques ont une usine pour la préparation du sulfate de quinine ; une fabrique de parfumerie s'est également implantée à Argenteuil. Les ate-

liers de constructions mécaniques sont très considérables ; une grande manufacture de caoutchouc, une fonderie avec laminoirs complètent ce noyau industriel.

La main-d'œuvre féminine a trouvé à s'exercer par la broderie ; de nombreuses maisons font exécuter des travaux dans la ville, et c'est un appoint important que ce modeste revenu de l'aiguille pour les ménages ouvriers.

Argenteuil constitue un des centres de la production du plâtre dans ce bassin de Paris si riche en gypse. La pittoresque butte d'Orgemont, qui se dresse dans la partie orientale de la commune et commande si fièrement le cours de la Seine, est un noyau de gypse dans lequel des carrières sont creusées. Le produit des fours entre pour une très large part dans le mouvement du port, un des plus importants de la Seine [1] et qui occupe un des plus beaux biefs du fleuve. Ce *bassin d'Argenteuil* — dont les eaux sont soutenues par le barrage de Bezons — très fréquenté par la navigation de plaisance, est le point d'attache de toute une flottille ; ses chantiers de construction sont célèbres ; on y fait non seulement des embarcations de régates et de courses,

1. Mouvement du port d'Argenteuil : 67 853 tonnes en 1903.

mais encore tous les types de bateaux en usage sur la Seine : paquebots, remorqueurs, toueurs, chalands, etc.

Ces chantiers s'étendent jusque sur le territoire de la commune de Bezons, dont Argenteuil n'est séparé que par le parc entourant le château du Marais qui fut le domaine de Mirabeau, puis appartint au duc Decrès, ministre de la marine sous Napoléon. Le Marais confine aux bois du Val-Notre-Dame, où se crée une ville nouvelle depuis que le chemin de fer de Grande-Ceinture dessert le lieu par une station. Bezons, gros bourg rural, s'est moins développé, car les chemins de fer passent à distance ; il doit un peu d'accroissement à son importante manufacture de câbles électriques. Le paysage est d'une caractère assez banal, bien que la bifurcation de plusieurs routes donne de l'animation à ce centre conservant, autour du château du maréchal de Bezons, un parc dessiné par Le Nôtre.

La campagne est un immense champ d'asperges et, sur les hauteurs, un vignoble allant envelopper Carrières-Saint-Denis et Montesson. Cette plaine onduleuse à demi entourée par la Seine et que l'on nomme la boucle d'Argenteuil, zone sèche, creusée de carrières, semblait jusqu'ici rebelle à l'établissement de quartiers de plai-

sance, mais son village central, Houilles, s'accroît par de nombreuses villas élevées au long d'avenues bien tracées. Ces constructions élégantes encastrent le vieux village aux rues irrégulières, groupées autour d'un élégant clocher du dix-septième siècle.

De même, Sartrouville voit construire quelques logis riants et devient un faubourg de l'élégant Maisons-Laffitte qui lui fait face sur l'autre rive de la Seine, entre ses coteaux verts et fleuris, — mais combien plus rustique que son opulente voisine. L'église de Sartrouville et le château de Maisons sont les détails saillants d'un des beaux décors du fleuve. Cette église, assise au sommet du village, dresse une élégante flèche de pierre au-dessus d'un clocher octogonal d'un beau style. L'édifice entier, restauré de nos jours et auquel on parvient en gravissant une suite de degrés, mérite une visite.

La presqu'île est à la fois un vignoble, un champ d'asperges et un vaste jardin maraîcher. Un village, Montesson, possède de vastes exploitations de pierre blanche, comme son voisin Carrières-Saint-Denis, mais la population, très groupée dans le bourg, s'occupe surtout de maraîchage ; elle a des débouchés dans les nombreuses villas qui constituent les villes de Cha-

tou et du Vésinet[1]. Trop éloigné des stations de chemin de fer, Montesson n'a pas pris l'accroissement que semblait lui promettre le voisinage de Paris; la population, cependant, est considérable, même en ne tenant pas compte des adolescents détenus ou hospitalisés dans la colonie dite Le Peletier-Saint-Fargeau, où sont recueillis les enfants envoyés en correction par les tribunaux et ceux qui sont admis sur la demande des parents. Cet établissement est dans une belle situation au bord de la Seine, où ses toits rouges se détachent nettement sur le vert des cultures et des prés.

Montesson, qui se glorifie d'avoir possédé Louis XIV, alors dauphin à la mamelle, — sa nourrice habitant le village — possède une église d'origine romane surmontée d'une belle flèche. Un christ sculpté conservé dans le temple est une œuvre remarquable.

Entre le bourg et celui de Carrières-Saint-Denis, le sol est creusé de carrières; leurs parties abandonnées sont utilisées par la culture des champignons. Les exploitations de pierre sont plus nombreuses encore dans ce der-

1. Sur les maraîchers de Montesson, voyez la 47e série du *Voyage en France,* chapitre XIX.

nier village qui leur dut son nom. Sur ce sol perméable, de faible profondeur, bien exposé au soleil, la vigne prospère ; le vin de Carrières a ses amateurs comme celui d'Argenteuil. Les vignerons, en même temps carriers, constituent une population très fidèle à son clocher, voyant avec déplaisir des éléments étrangers se mêler à elle. Cependant sa position est heureuse : de la terrassse dominée par le village, le regard s'étend fort loin. Au premier plan, la plaine de Nanterre, de plus en plus conquise par les constructions ; plus loin, le mont Valérien et les hauteurs de Buzenval, puis, au delà de Courbevoie et des agglomérations voisines, une grande partie de Paris.

Carrières-Saint-Denis n'a pas d'église comparable à celles de ses voisines pour l'architecture et la conservation, mais elle renferme un précieux retable en pierre sculptée, œuvre du douzième siècle, la plus ancienne de ce genre que possède notre pays, cependant si riche. Au centre, sous un dais très orné porté sur des colonnes à chapiteaux, trône la Vierge ayant l'Enfant divin sur ses genoux ; à gauche, deux statuettes représentent l'Annonciation ; deux autres, à droite, figurent le baptême du Christ.

Ce retable, fait de trois pierres juxtaposées,

est une sorte de palladium pour les habitants. Jadis un desservant, le jugeant encombrant et incapable sans doute de supporter la comparaison avec les images sorties des ateliers de Saint-Sulpice, avait vendu ces bas-reliefs ; le maire revendiqua ardemment les précieuses sculptures et finit par obtenir leur restitution ; aussi, lorsque le musée de Cluny voulut les acheter en offrant d'en donner, outre le prix, une reproduction en plâtre, se heurta-t-il à un refus absolu. On ne saurait trop en louer les habitants ; si toutes les communes avaient su conserver ainsi leurs richesses artistiques, la visite des moindres villages aurait autrement d'intérêt.

Carrières et Montesson, demeurés si ruraux, confinent à des bourgades qui sont des expansions de Paris. Le Vésinet et Chatou contrastent avec eux par le luxe des constructions, les parcs, les avenues. Il semble que cent lieues séparent les deux groupes, pourtant l'on va pédestrement de l'un à l'autre en moins d'une demi-heure[1].

---

1. Pour plus de détails sur Montesson, Le Vésinet et Maisons-Laffitte, voyez la 47e série du *Voyage en France,* chapitres XVIII et XIX.

# V

## LA PLAINE DU PARISIS

Au nord de Saint-Denis. — Le petit Rhône. — Le ru de Morée. — Le vallon du Crould. — Bonneuil-en-France. — Gonesse. — La grande querelle du pain de Gonesse et du pain mollet. — Le cresson. — Aux sources du Crould. — Une vallée sans eau. — Louvres. — Villiers-le-Bel. — Écouen, son château et ses bois.

Le Mesnil-Aubry. Mai.

Si quelque paysan du haut Dauphiné ou du Limousin était amené à Paris et piloté ensuite dans la banlieue, je gage que ce qui l'étonnerait davantage ce ne serait pas le mouvement et le luxe des grandes voies métropolitaines, mais l'étendue de certaines cultures. Tel champ de poireaux des environs de Gonesse lui semblerait de la fantasmagorie par ses dimensions, le nombre de ses rayons, la façon dont les plants sont serrés. Je n'ai jamais fait le trajet par voie ferrée entre Saint-Denis et Villiers-le-Bel sans songer à la stupéfaction de nombre de braves ruraux

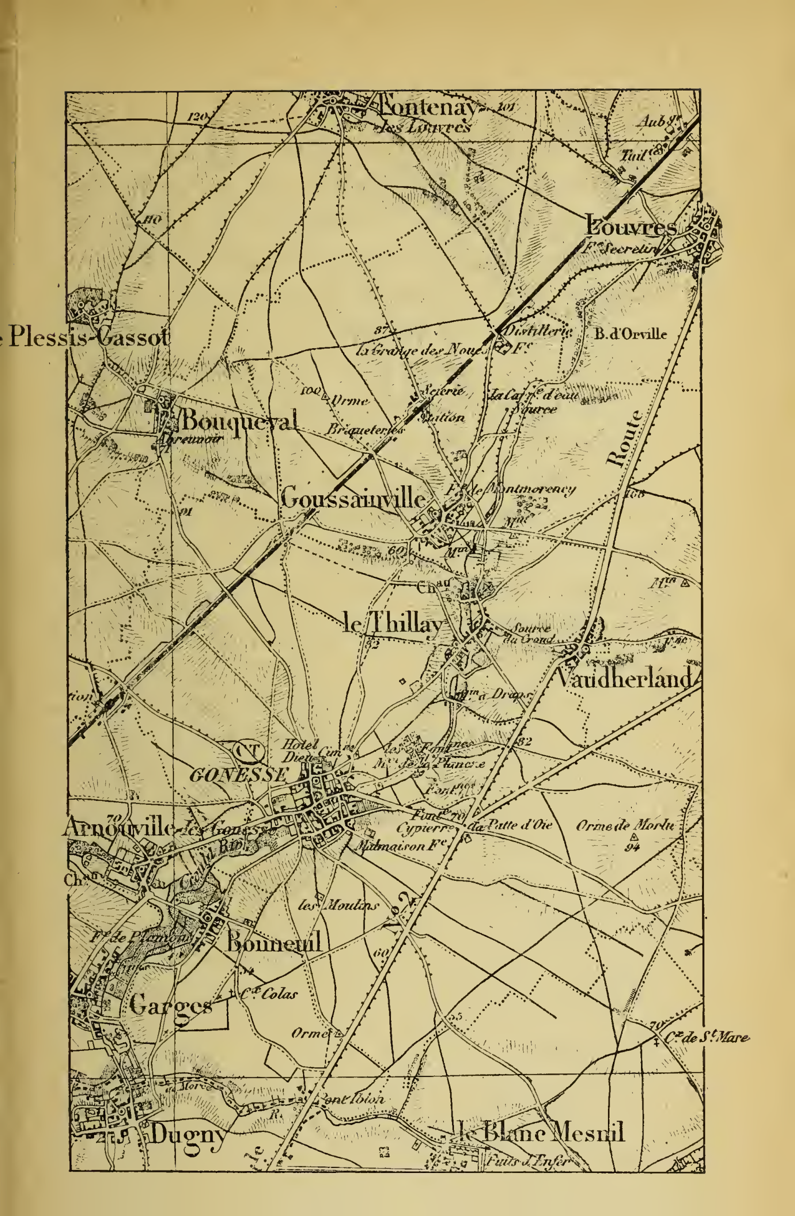
dont je me suis fait l'ami en de lointaines provinces, s'il m'était donné de les conduire ici.

La région, au nord de Saint-Denis, dans les dépressions où coulent, étroits et pauvres, les rus du Crould, du Rouillon et du Rosne, paraîtrait surtout tenir de la féerie. Le fermier qui croit être cossu en possédant quelque cent choux autour de son logis n'en croirait pas ses yeux en apercevant des champs de poireaux plus vastes que bien des domaines, et d'autres champs de carottes, de panais, de navets, d'artichauts non moins étendus. Pas un buisson, à peine, à grande distance, une ligne de peupliers au long de rus secs ou indigents ; dans les basfonds se montrent çà et là des bouquets de ces arbres. A travers les terrains légumiers brillent comme des myriades de pâles étoiles tombées du ciel : ce sont les débris de verre mélangés aux gadoues de Paris, l'engrais principal, sinon exclusif.

Au delà du fort de Stains se traîne le Rosne — prononcé Rhône comme le grand fleuve des Alpes. Des peupliers croissent au bord ; sur les pentes un terrain alloti se remplit de constructions légères, germes d'une ville ; une autre cité semble se préparer vers la gare de Villiers-le-Bel-Gonesse.

Le même spectacle se présente à l'est de Saint-Denis, où la plaine plus rase encore, opulente mais monotone, est à peine déprimée par le sillon que trace le pauvre ru de Morée venu en changeant de nom — Raide Eau ou Sausset — des vastes campagnes étalées jusqu'aux collines de la Goële. La plaine n'a de village et même de fermes qu'au long de ce pauvre cours d'eau, encore sont-ils fort espacés.

Par contre, les centres de population, qui seraient de gros bourgs et même de petites villes s'ils n'étaient aussi près de Paris, se pressent au long de deux autres rus, le Crould et le Rosne. C'est une sinueuse rue de village. Au confluent de la Morée et du Crould, le dernier bourg de la Seine, Dugny, confine à Garges. J'ai cherché, en vain, les traces d'un vignoble que l'on me signala, issu de cépages bourguignons et dont les produits, dits le Clos-Dugny, eurent de la célébrité. Le village a vu un des précurseurs de l'agriculture moderne, M. Cretté de Palluel, qu'Arthur Young vint visiter en 1789 ; le voyageur anglais a dit que c'était le seul cultivateur pratique de la Société d'agriculture royale. Et cependant l'illustre agronome ne trouva là, à sa grande surprise, aucune idée de la rotation : on faisait blé sur blé.



Fontenay
les Louvres
Louvres
Plessis-Gassot
Bouqueval
Goussainville
le Thillay
Vaudherland
GONESSE
Arnouville-les-Gonesse
Bonneuil
Garges
Dugny
le Blanc Mesnil
B.d'Orville
Distillerie
la Grange des Noues
Route
Hotel Dieu
Malmaison Fe
Patte d'Oie
Orme de Morlu
Cr de St Marc
Cr Colas
Pont Iblon
Puits d'Enfer
les Moulins
Briqueteries

La vallée du Crould est assez bien dessinée; sur la rive droite la hauteur couronnée par le fort de Stains donne l'illusion d'une colline, bien qu'elle domine de quarante mètres seulement le fond de jardins maraîchers arrosés par le ru. Garges et son voisin Bonneuil doivent un aspect assez morose à leurs constructions enduites d'une couche de plâtre noircie et écaillée. Si le fond du pli est frais, grâce au ruisseau, le plateau consacré à la grande culture, sans un arbre, sans un buisson, couvert de grands amas de gadoue d'où s'élève une odeur écœurante, manque essentiellement de beauté, sauf pendant la courte période où ondulent les moissons, vertes ou blondissantes.

Bonneuil-en-France [1], comme on l'appelle souvent pour le distinguer d'autres villages de ce nom, possède un « château » non moins mélancolique, d'aspect aussi abandonné que les maisons voisines; il a été occupé par des religieuses espagnoles installées par la reine Isabelle, après la révolution qui lui enleva son trône. Les logis les moins décrépits ont été reconstruits à la suite de la guerre de 1870 par

---

1. Sur l'ancien pays de France, voyez la 42e série du *Voyage en France*.

l'œuvre du sou des chaumières, car Bonneuil éprouva durement les effets de la lutte.

En face de Bonneuil, le Rosne débouche de son vallon en traversant le village d'Arnouville, dont le château est entouré d'un parc. Le Rosne, resté vif, alimente d'importantes cressonnières, culture que l'on retrouve dans toute la vallée du Crould. Les environs de Gonesse ont près de trois cents fosses très productives; les sources qui forment le Crould sont les principaux éléments de cette exploitation, les cultivateurs ont su profiter de la teinture scientifique que revêt aujourd'hui l'agriculture, ils annoncent leurs cressonnières comme alimentées par des sources ferro-iodées.

Gonesse, grand centre pour le cresson, est une ville ayant conservé son caractère du vieux temps. Le chemin de fer passe à près de trois kilomètres; l'écart a empêché ce chef-lieu de canton de devenir un faubourg de villégiature pour Paris. On se croirait bien loin dans cette bourgade étendue mais somnolente, composée de grosses fermes entourant un noyau de boutiques. A certains indices on devine que le lieu fut plus vivant jadis; l'église est une belle œuvre de l'époque ogivale, commencée par les soins de Philippe-Auguste, mais les matériaux en sont

mauvais, la roche s'est effritée, est partie en poussière, il n'y a plus à l'extérieur que des linéaments d'une ornementation abondante.

Au Moyen Age, Gonesse possédait une florissante industrie, elle produisait du drap en telle quantité, que ses fabricants possédaient à Paris une halle spéciale. Cette fabrication disparut et fut remplacée par le commerce des grains amenant la création de boulangeries qui durent aux eaux des fontaines une grande supériorité dans les produits. De tous temps Gonesse avait été fameuse par ses blés, elle renfermait un grenier royal alimenté par les cultures du voisinage. Les boulangeries produisaient un pain sans doute analogue à nos pains de fantaisie ou de gruau, dont la réputation se répandit jusqu'à Paris; les habitants de la capitale n'en voulaient pas d'autre pour leur déjeuner. Ce pain donnait lieu à un commerce considérable; deux fois par semaine des convois partaient de Gonesse pour aller porter aux Parisiens cette friandise devenue aussi indispensable que le sont aujourd'hui le café au lait ou le chocolat. Comme toujours, à ces époques lointaines, du Moyen Age à la Révolution, l'usage devint un privilège tyrannique; nul, hormis les boulangers de Gonesse, n'avait le droit de faire du pain de fantaisie. Pendant la

Fronde, Condé s'empara de la petite ville afin d'arrêter le transport des petits pains et d'amener par là une prompte reddition de Paris qui lui résistait. Nous avons beaucoup d'autres témoignages de l'excellence du pain de Gonesse, notamment celui du plus illustre agronome de la vieille France : en son *Théâtre d'agriculture,* Olivier de Serres en vanta la blancheur et le goût.

Cette suprématie ne put résister à l'apparition du pain mollet, nommé pain à la reine, parce que Marie de Médicis en raffolait. Peu à peu les boulangers de Paris se mirent à fabriquer ce nouveau pain, et l'on vit Gonesse ralentir ses exportations au point que les boulangers de la petite cité s'adressèrent au parlement pour obtenir l'interdiction du pain mollet comme nuisible à la santé. On le voit, il n'y a rien de nouveau sous le soleil : de nos jours, même campagne fut entreprise devant l'opinion contre le pain provenant de farine obtenue par les moulins à cylindre. Au nom de notre santé on réclama le retour au *pain complet,* issu de la farine de nos bons vieux moulins à meules. La requête de Gonesse fut une querelle épique dont s'égaya Charles de la Condamine, le mesureur du méridien du Pérou, au cours de sa querelle avec la

faculté de médecine à propos de l'inoculation. Certains médecins accusaient le pain mollet de mille méfaits, à cause de l'emploi de la levure de bière. La Condamine nous a gardé les noms immortels des combattants :

La Faculté de tous les tems
Eut des Astrucs et des tyrans ;
Guy Patin en était despote.
(Je tiens de bon lieu l'anecdote)
Il soutint que la mort volait
Sur les ailes du pain mollet.
Mais Perrault, son antagoniste,
Dit tout haut : « Je suis painmolliste ».

Le parlement trancha cette grave querelle en condamnant tout importateur de levûre de Flandre à cinq cents francs d'amende.

Depuis ce temps, conclut La Condamine :

Depuis ce temps, en conséquence,
C'est-à-dire depuis cent ans,
Dans la capitale de France
Il entre levains défendus,
Chacun an, pour vingt mille écus ;
Et de janvier jusqu'en décembre,
Licenciés et bacheliers,
Et procureurs et conseillers
Des enquêtes, de la grand'chambre,
En prenant du café au lait,
Rendent hommage au pain mollet.

Du coup Gonesse perdit son monopole ; à la

Révolution il n'en restait que le souvenir. D'ailleurs, les boulangers du lieu ayant compris qu'ils ne pouvaient lutter contre les painmollistes étaient passés dans leur camp et faisaient à Paris même le pain de Gonesse, probablement pétri à la levure de Flandre.

La petite ville demeura un grand marché pour les grains jusqu'au moment où les transactions, tendant de plus en plus à se centraliser à Paris, lui enlevèrent ce dernier rang économique. Mais Gonesse demeure producteur de blés dans ses campagnes, grâce à la betterave qui a fourni un des éléments de cette rotation dont Arthur Young déplorait l'absence. Une sucrerie s'est installée dans la ville. L'industrie moderne a dédaigné Gonesse, trop éloignée du chemin de fer ; il y a cependant une fabrique de chapeaux, et les femmes trouvent une occupation à leur foyer par la broderie et la couture de la flanelle. Le Crould, qui donnait jadis la vie à tant de moulins, actionne encore deux minoteries.

La petite rivière, assez puissante pour assurer la force motrice, vient cependant à peine de naître, à une demi-lieue de là, par la forte source située entre les deux villages jumeaux de Vaudherland et du Thillay. Presque aussitôt elle fait mouvoir des moulins ; en même temps lui par-

viennent de rares eaux descendues de Goussainville par le pli sinueux qui fut le lit d'une rivière abondante à une époque géologique peut-être rapprochée de nous. Comme sur tant d'autres points des plaines du nord et de la Beauce, les sources de ce cours d'eau ont reculé vers l'aval, laissant pour témoins les berges depuis longtemps à sec. Mais ce sillon d'où toute onde pérenne a disparu garde assez de fraîcheur pour que les centres de population s'y soient installés de préférence. Depuis la fière colline de Montmélian, où il se dessine, jusqu'à la source du Thillay, on trouve au bord du thalweg desséché Saint-Witz, Vémars, Villeron, Louvres et Goussainville. Au nord de ce dernier village seulement suinte une source dont les vertus minérales ont été chantées jadis. Cette absence d'eaux courantes a éloigné l'industrie. Les rares usines du val appartiennent presque toutes à la vie rurale et exploitent les produits du sol. Ainsi les distilleries de betteraves de Goussainville, ainsi la sucrerie de Villeron. Je ne vois guère d'exceptions qu'à Louvres, où l'on fait des agrafes pour courroies.

La plupart des domaines sont des modèles de culture intensive ; ainsi les terres de la famille Sainte-Beuve autour de Louvres, signalées par

tous les agronomes qui ont étudié cette région où règne la grande culture. Louvres présente cependant des exploitations moins étendues dans les belles pépinières qui entourent le bourg sur plusieurs points. Louvres, très vieille, fut une ville close ; elle conserve le clocher d'une église aujourd'hui détruite où l'on a retrouvé la plus ancienne croisée d'ogives de la région parisienne, remontant à 1110 ; la base de cette tour, plus antique encore, est d'origine romane. L'église paroissiale n'est pas moins vénérable. Louvres possède aussi le portail d'un hôtel-Dieu désaffecté, construit au treizième siècle. Ces édifices sont en quelque sorte venus du sol, la pierre qui servit à les construire a été extraite de belles carrières encore exploitées aujourd'hui.

Les villages jalonnant jadis la route de Paris à Amiens qui désormais les évite, sauf Vaudherland et Louvres, n'eurent jamais de châteaux comparables à ceux d'autres points du Parisis ; mais sur une éminence qui surgit entre le petit val du Rosne et la plaine de France se montre encore une de nos plus belles résidences princières, élevée sur l'emplacement d'une forteresse féodale par le fastueux Anne de Montmorency : le château d'Écouen.

De Gonesse une route conduit au bourg d'Écouen, en partie suivie par un des plus anciens tramways à vapeur de France, demeuré sans aboutissant et dès lors d'un maigre profit. Il se borne à relier Villiers-le-Bel à la gare de Villiers-le-Bel-Gonesse, laissant à distance cette dernière ville et ayant son terminus à un kilomètre d'Écouen, autre chef-lieu de canton également éloigné de sa gare.

Autour de la station où le tramway se soude à la ligne du Nord, naît une de ces cités de villas modestes qui surgissent si rapidement autour de Paris. Si les communications faciles font prévoir un développement, le paysage ambiant aura besoin de beaucoup de soins pour se transformer, il est peu de terrains plus nus ; emblavures et betteraves couvrent vers le nord des espaces infinis, à l'ouest l'œil se repose avec plaisir sur la verte colline d'Écouen.

Le petit train va rapidement à Villiers-le-Bel à travers ces champs où quelques vieux poiriers ont été respectés, et suit pendant un quart de lieue la rue principale du bourg, que borde une belle église d'origine romane profondément remaniée à l'époque gothique, puis à la Renaissance. A l'abside s'ouvre une haute fenêtre flamboyante. Un christ de bronze, œuvre

de Girardon, est la principale richesse du monument.

Villiers-le-Bel, moins exclusivement agricole que ses voisins, possède une briqueterie considérable et deux industries curieuses : ateliers de plumassiers et de moules pour batteurs d'or, ainsi qu'une fabrique de cartonnages ; un grand nombre d'habitants se livrent à la culture fruitière, leurs champs se confondent avec ceux de Sarcelles et sont séparés du verger de Saint-Brice par le val du Rosne où s'étendent de belles fosses à cresson. Les quartiers proches de la hauteur d'Écouen renferment de superbes plantations de pommiers, de poiriers et de cassis allant finir avec les taillis sous futaie des bois qui enveloppent cette puissante butte où sont établis un fort et une batterie du camp retranché de Paris. Ces ouvrages commandent au loin la plaine de France et croisent leurs feux avec ceux de Stains et de Domont.

Le château d'Écouen est dominé immédiatement par le fort. La superbe construction de Jean Bullant n'a gardé sa splendeur qu'au dehors, l'intérieur a été complètement défiguré pour s'adapter aux nécessités d'un établissement d'enseignement. La noble demeure des Montmorency et des Condé a en effet été transformée en suc-

cursale de la maison d'éducation de Saint-Denis pour les filles de membres de la Légion d'honneur. Cette utilisation d'un palais fait pour loger la cour d'un très grand seigneur l'a probablement sauvé, si elle a amené la disparition des merveilles d'art réunies par Anne de Montmorency. Sans le choix de Napoléon pour installer les filles de ses meilleurs serviteurs, la bande noire aurait sans doute jeté bas cette merveille de l'architecture française, déjà devenue caserne. Malheureusement la façade principale sur laquelle était placée la statue équestre du connétable est remplacée par une portion de logis sans caractère; les autres sont bien belles encore avec leurs hautes fenêtres à croisillons et les grandes mansardes historiées.

Quelques débris de l'ornementation intérieure ont échappé au vandalisme de la Révolution et de l'Empire ainsi qu'à l'abandon qui frappa le malheureux palais lorsque la Restauration le rendit aux Condé. Ils sont d'ailleurs peu visibles, on ne peut pénétrer au château d'Écouen en dehors de certains jours et sans une autorisation spéciale de la grande chancellerie de la Légion d'honneur.

Le bourg d'Écouen, demeuré jusqu'ici un vieux centre assez morose, commence à se mo-

derniser, des quartiers neufs sortent de terre au long du chemin qui l'unit à la gare et au village d'Ezanville. Il conserve le chœur de la belle église dont le dota Jean Bullant, en même temps qu'il élevait le château. Le reste de cet édifice a éprouvé les effets du vandalisme. En 1737 on construisit une autre nef, en notre siècle on rétablit la façade. Le chœur et surtout les admirables verrières dues, croit-on, à Jean Cousin, font regretter la disparition des autres parties.

Écouen n'a pas d'industrie particulière, c'est un centre agricole participant à la vie rurale de cette plaine de France qui constitue la presque totalité du canton et de la plaine du Parisis parcourue par le Crould et la Morée. Le chef-lieu regarde une grande partie du territoire dont il est centre administratif, au nord l'horizon n'est borné que par les collines couvertes de bois, étendues de la Goële aux collines de L'Isle-Adam. Au printemps la plaine verdoyante est d'une extrême beauté.

Le parc et le bois plus vaste qui firent partie du domaine ducal ont été respectés, si le premier est réservé aux élèves de la Légion d'honneur, le second est d'accès libre. C'est une jolie sylve, très accidentée, avec des combes profondes, des pentes, des creux humides, des allées régulières

et bien tenues. Au printemps, la petite forêt est merveilleusement fleurie d'anémones, de primevères et de jacinthes. Comparé aux autres bois des environs de Paris, celui-ci est solitaire, les promeneurs ne se portent guère de ce côté.

Des suintements finissant par former de petits ruisselets vont accroître au pied de la colline le pauvre ru du Rosne dont le sillon se dessine à partir de Moisselles, eaux assez abondantes et pures pour que des cressonnières emplissent l'étroit fond de vallons. D'autres ruisseaux lui viennent de la forêt de Montmorency, entre les riches villages assis dans les vergers de poiriers. Infimes ruisselets qui ne suffisent pas à donner de l'ampleur à ce « petit Rhône », comme on l'appelle parfois, ru minuscule qui ne mériterait guère d'être signalé s'il ne traversait le court tronçon de val dominé par la verte colline d'Écouen.

Ce paysage tranquille sera bientôt troublé, quand le faubourg naissant près de la gare d'Écouen sera achevé. Déjà des villas confortables s'alignent sur des rues, les Parisiens qui ont acheté des lots et ne peuvent construire encore, faute de ressources, ont au moins manifesté leur rang de propriétaire par des cages de briques où ils viennent chaque dimanche et jour férié. Ils ont sous les yeux de grands horizons.

La plaine de France finit au pied de la forêt de Montmorency ; le sol se relève doucement vers les grands bois. Ces pentes mollement inclinées sont des vergers rappelant parfois les plus belles plantations de Saint-Brice et de Groslay. Vers Domont, les arbres fruitiers de grande taille ombragent des prairies très fraîches, séparées par les rangées régulières de poiriers bas. Autour des villages naissent d'autres vergers. Moisselles forme ainsi comme une oasis au milieu de la nappe des moissons.

Cette plaine de France comparable à la Beauce par sa richesse et aussi par la monotonie de ses cultures a, de plus qu'elle, le rideau des arbres autour des villages. De la Beauce encore tient le pays par la faible population de ses petits centres. Une des communes, Villaines, n'a pas même cent habitants ; le hameau est un groupe de maisons pressées autour d'un clocher à pignon. Toutes ces demeures sont restées très rurales, on ne se croirait jamais à une demi-heure à peine de Paris.

---

# VI

## DESCENTE DE LA SEINE — DE PARIS A FIN D'OISE

Au port Saint-Nicolas. — Embarquement sur le *Maine*. — En route pour Londres. — A l'arrière bâbord ! — Un paquebot entre les quais de Paris. — Paysage auroral du fleuve. — La Seine en banlieue. — L'île de Robinson. — Au long du bois de Boulogne. — Ile de la grande Jatte et île Saint-Denis. — Autour de la boucle d'Argenteuil. — Les écluses, le touage. — Barrage de Bougival. — L'amélioration de la Seine. — La fréquentation du fleuve.

A bord du *Maine*. 21 mai.

J'ai navigué sur tous nos grands fleuves, sur les rares rivières encore desservies par des services de bateaux pour passagers ou capables de porter des barques. Et je connaissais de la basse Seine seulement son cours maritime, longé au hasard de mes excursions en Normandie [1]. L'admirable cours d'eau est côtoyé par tant de lignes ferrées que des bateaux à vapeur ne sauraient lutter contre les trains allant à la vitesse actuelle. D'ailleurs la Seine fait trop de détours et les écluses ralentissent trop souvent la mar-

1. Voir la 6e série du *Voyage en France*.

che. Aussi n'existe-t-il depuis bien longtemps aucune entreprise de coches ou de bateaux à vapeur destinés au transport des voyageurs.

Cependant je tenais à parcourir la Seine. Déjà la Compagnie de remorquage de la haute Seine, en m'accueillant à bord d'un de ses remorqueurs, m'avait permis de suivre la partie moyenne de l'actif cours d'eau, de Montereau à Paris[1]. Aujourd'hui je suis invité à bord du *Maine,* un des paquebots qui, faisant un trafic régulier entre Paris et Londres, ont résolu le problème de Paris port de mer. Les navires de la Compagnie font du quai Saint-Nicolas, devant le Louvre, un petit tableau maritime qui est un des caractères pittoresques de la grande ville.

Le départ a lieu à la première lueur du jour, il fait donc nuit encore lorsque j'arrive au port Saint-Nicolas pour m'embarquer, accompagné de mon fils Pierre. L'enfant qui visita avec moi les îles bretonnes est un jeune homme maintenant, car il porte l'uniforme du 5e régiment du génie. Mais sa joie est d'un enfant encore en retrouvant le pont d'un vrai navire. Le *Maine* a perdu sa fière prestance de la veille,

1. Voir la 44e série du *Voyage en France,* chapitres IV, V et XVI.

quand ses mâts et ses cordages se détachaient si gaîment sur le décor du fleuve et des quais. Les mâts sont couchés pour permettre au navire de passer sous les ponts sans nombre, un flot de fumée noire monte dans le ciel où des étoiles scintillent, bien pâles auprès des feux de la ville. La Seine est d'un calme merveilleux, son flot, que les hélices et les étraves des bateaux agitent sans cesse pendant le jour, est à cette heure complètement apaisé. C'est le calme d'un lac bien abrité. Le fleuve dort, sans un pli, sans une ride ; les innombrables lumières des quais n'ont même pas un frémissement dans leurs reflets ; les ponts font des traverses sombres rendues plus opaques par l'éclat des becs de gaz.

Vers 3 heures et quart, le ciel blanchit ; un à un s'éteignent les réverbères. Et les détails commencent à s'affirmer : voici comme un tableau à la manière noire, la Cité, masse sombre, dominée par la Sainte-Chapelle et les tours de Notre-Dame : elle semble flotter sur les deux rubans du fleuve aux lueurs d'acier.

La sirène du *Maine* brusquement rompt le nocturne silence, de si brève durée, de cette partie de Paris, le pilote se place à la barre, le paquebot quitte lentement le quai pour aller passer sous le pont des Arts et virer. Le jour

vient vite, la rive gauche s'éclaire, l'Institut montre ses lignes classiques, son dôme se dessine nettement sur le ciel pâle. En face, le Louvre, encore dans l'ombre, semble une masse d'encre. La charpente arachnéenne du pont des Arts supportant le tablier rigide se détache en lignes noires sur un fond de grisaille.

Pas d'autre bruit qu'une sorte de soupir venu de la machine qui, lentement, donne à l'hélice une impulsion à peine sensible. Soudain la voix du pilote éclate, brève :

— A l'arrière bâbord !

Le mot *bâbord* sonne étrangement dans ce paysage d'un parisianisme suprême.

Le *Maine,* ayant sa proue contre une pile du pont, commence à tourner, avec une lenteur telle qu'il ne trouble guère le calme majestueux du fleuve endormi.

L'évolution est terminée. Aussitôt nous voici en route : devant nous s'arrondit, élégante, la grande arche du pont du Carrousel. Plus loin se dessinent les belles lignes archaïques du Pont-Royal.

Maintenant le *Maine* fend rapidement le flot ; à l'arrière il soulève une houle, la première de ce jour, qui va se briser sur les rives. Voici la gare du quai d'Orsay, façade grave où les ca-

drans lumineux sont comme des yeux énormes. Et le paquebot accélère son allure, il coupe le flot étonnamment calme qui, tout à l'heure, sera en constante agitation. Dans le silence de la ville endormie encore, des aboiements désespérés montent de l'exposition canine, sur la terrasse des Tuileries.

Le Palais-Bourbon plaque sa façade grecque sur un joli ciel auroral, d'un gris bleuâtre. Vue ainsi, cette bâtisse, lourde quand on la contemple au grand jour, prend une beauté inattendue. Ce n'est qu'une vision : voici le pont Alexandre III; la grande arche réfléchie à la surface du fleuve forme une gigantesque ellipse, les statues semblent se pencher pour voir passer la lourde machine. La tour Eiffel jaillit devant nous ; dans la lumière matinale encore indécise, elle perd de sa brutalité métallique ; l'apparence de ce réseau de poutres entrecroisées est presque féerique. En face, les tours du Trocadéro évoquent ces édifices que Victor Hugo se plaisait à dessiner en marge de ses manuscrits.

Tout cela est charmant, à l'état d'apparition rendue lointaine par la faible lumière. De près, la fluidité des choses fait place à la netteté des lignes, la tour Eiffel reprend sa rigidité. Mais la végétation s'éveille et rétablit l'harmonie, les

peupliers plantés sur le bas-port du Trocadéro frissonnent sous un souffle léger et, se mirant dans le flot, paraissent animer la rivière.

Pas encore de vie sur les quais, pas un débardeur, pas une grue en mouvement. Des tas de sable et de pierre meulière font comme des chaînes lilliputiennes de collines, ici molles, là abruptes. Entre les cheminées d'usines la grande roue de Paris décrit son orbe immense et ridicule.

Au delà du pont du chemin de fer aux charpentes à volutes, la statue de *la Liberté éclairant le monde,* à la pointe de l'île des Cygnes, tendant mystérieusement le bras, semble nous dire que la route est libre.

Rapidement le jour s'accentue, les choses sont plus nettes et claires, toutes les lignes des ponts et des quais se montrent avec précision, les dernières lumières des maisons s'éteignent, on devine que le soleil va paraître. Le *Maine* n'est plus la masse informe qu'il nous offrait, on distingue les détails de son pont ; il est fantastique encore avec ses mâts, ses cheminées et ses manches à air couchés, il glisse dans une brume de fumée et de vapeur pour aller passer sous la grande arche du pont Mirabeau. Par l'ouverture

apparaissent les lignes si pures et si belles du viaduc d'Auteuil, dont la galerie supérieure semble une dentelle tendue sur le rideau vaporeux des collines de Meudon et festonnée à la base par la courbe hardie des arches. Cette œuvre superbe du génie moderne allie à la grâce de sa silhouette la teinte exquise de la pierre d'un blanc doré, mise en valeur par la délicate lueur de l'aube.

Toute la flottille des bateaux parisiens est amarrée à la rive gauche, sur trois ou quatre rangs. Avec leurs tentes de couleur et leurs multiples fenêtres, ces petits *steamboats* forment un des plus curieux détails du paysage parisien.

Les lignes des coteaux se précisent, les maisons blanches se détachent dans la verdure ; l'île de Billancourt, que le populaire appelle Robinson, aux grandes frondaisons frémissantes, paraît flotter sur les eaux. La haute bâtisse de l'usine militaire des vivres ne l'embellit guère ! Le *Maine* s'engage entre l'île de Billancourt et l'île Seguin pour longer le Bas-Meudon et aller franchir l'arche marinière du pont de Sèvres, nécessitant toute l'habileté des pilotes par son étroitesse ; bien des pierres sont éraflées par le heurt des vapeurs et des gabares !



Échelle au 1 320 000e.

Voici le beau décor des coteaux de Saint-Cloud, merveilleusement boisés; la petite ville dominée par la haute flèche de l'église. Au fond surgit lourdement la croupe géométrique du mont Valérien. Cette descente du large fleuve, entre les pentes vertes et les allées du bois de Boulogne, est délicieuse à cette heure. Le capitaine du *Maine* me dit :

— Il y a bien des coins adorables sur la Seine, il n'en est pas de plus beau que celui-ci. Nous l'apprécions surtout en venant de la Tamise. Quel contraste entre les avenues nautiques des deux grandes capitales !

La rivière s'éveille enfin. Un son rauque de sirène rompt le silence, un remorqueur monte avec son train, il sort de l'écluse de Suresnes. Ici la Seine est toute artificielle : lit, rives, thalweg, tout a été refait. Les berges sont de maçonnerie, la verte île de Puteaux elle-même a une ceinture de moellons. Puis le site a perdu sa grâce, l'industrie s'est emparée de la rive gauche. Suresnes, jadis gai village de vignerons, et Puteaux seraient citées comme de grosses villes de fabriques si elles n'étaient aussi voisines de Paris. Les hautes cheminées des usines : impression, teintureries, ateliers de machines, fabriques d'automobiles, mettent un voile

grisâtre sur le paysage tout à l'heure radieux et contrastent avec les ombrages de l'île de Puteaux, les villas et les avenues de Saint-James.

Ce caractère manufacturier s'atténue vers Courbevoie, quand on a franchi les arches du pont de Neuilly, d'une courbe si majestueuse. L'île de la Jatte enfouie sous ses arbres, et qui prolonge l'île du Pont, le quai tranquille, les pentes fleuries de Bécon, détruisent l'impression morose. Mais lorsqu'on a dépassé Asnières, ses maisons blanches et ses villas, c'est pour fuir entre de laides digues dont la verdure de l'île des Ravageurs et de l'île Vaillard ou de Robinson et les terrasses fleuries de Saint-Ouen ne détruisent guère la vulgarité. Le fleuve, pendant longtemps, va être divisé en deux bras ; l'île Saint-Denis, longue de près de 7 kilomètres, scinde le courant dans le coude formé à l'extrémité de la presqu'île de Gennevilliers, en face de Saint-Denis la travailleuse, dont on frôle les quartiers les plus enfumés, les plus souillés par les vapeurs malsaines. Ce serait lugubre si la navigation ne mettait l'animation. Contre les berges de l'île, une multitude de chalands sont réunis : il y en a sept ou huit rangs ; encore est-ce peu auprès de certaines époques, alors à peine reste-t-il place pour le passage d'un vapeur

et de son train. C'est un des points où la flotte de la Seine attend les ordres de route et l'offre du fret.

L'encombrement cesse, le fleuve s'élargit entre des rives herbeuses que de grandes usines continuent à border sur la rive droite. Un peu de grâce se révèle vers Épinay. Des villas entourées de grands arbres, les terrasses du château où vit retiré le roi don François d'Assise, époux de la reine Isabelle d'Espagne, font un tableau moins banal. Ce château est précédé d'une belle avenue de marronniers portés sur un mur à contreforts.

A droite, le rivage se hausse en berges revêtues de petits vignobles, de friches, de taillis. Cela devient collines avec les buttes d'Orgemont aux formes régulières entaillées par les carrières de gypse, souillées par la fumée et la poussière des plâtrières. Entre des parties gâtées par l'industrie reste un des derniers témoins d'une culture jadis florissante : une plantation de figuiers, pauvres arbres souffreteux en cet habitat, ils semblent traîner à terre leur éventail de branches (1).

Les arbres reviennent avec les promenades

1. Sur la culture du figuier, voyez la page 60.

d'Argenteuil, pelouses divisées par des allées de marronniers. En face de la ville, à peine devinée au delà des ponts, la vaste usine de refoulement pour les eaux d'égout de Paris surgit, solitaire, dans la plaine de Colombes et de Gennevilliers. Au long d'Argenteuil les chantiers de construction de chalands, de yachts, de bateaux de plaisance, ont en ce moment un aspect maritime ; deux paquebots du type du *Maine,* l'*Artois* et l'*Aunis,* y sont en réparation.

La Seine, s'élargissant, enserre l'île Marante et va passer sous le pont inélégant de Bezons, que dominent les vastes constructions de l'asile de Nanterre. Un barrage à fermettes obstrue le passage du bras droit vers l'île de Bezons et rejette toutes les eaux dans l'autre chenal. Désormais, jusqu'aux abords de Saint-Germain, le lit est double, un cordon de longues îles divise le chenal : île Saint-Martin, île de Chatou, îles du Chiard, de la Chaussée, et autres. Mais les nécessités de la navigation ont fait relier ces îles par des digues et rejeter le chenal sur la rive droite pour obtenir le tirant d'eau nécessaire aux puissants chalands de rivière et même aux navires de mer. Les eaux devenues mortes, comme les lônes du Rhône, ne sont plus parcourues que par les embarcations de plaisance

et de canotage. Ces flots abandonnés possèdent pourtant les principaux centres riverains : Carrières-Saint-Denis, sur les pentes et la crête d'un haut talus ; la coquette Chatou, dont les toits se montrent au-dessus de boulevards d'arbres nettement taillés en murs ou berceaux.

La rivière a maintenant toute sa vie. Mais les méthodes modernes de navigation enlèvent un peu de poésie au grand ruban d'eaux ; on ne voit pas ou guère de bateaux isolés ; par flottes montent gabarres et chalands. Voici une file de neuf de ces véhicules, conduite par un toueur électrique se halant à grand bruit de chaîne ; il arrive du fond d'un large bief qui semble fermé par les collines de Bougival, cadre d'une extrême beauté par la noblesse des lignes et la variété des teintes. Au pied de ces heureuses collines s'allonge le bourg de Bougival ; il n'a pas l'aspect d'élégance de son voisin Chatou, mais quelques maisons vieillottes et l'amphithéâtre des toits lui donnent un pittoresque refusé à l'opulente villégiature. Les villas sont nombreuses pourtant aux abords, autour de l'historique demeure de la Malmaison enveloppée de beaux ombrages et de Croissy, qui reste village maraîcher à côté des cités de luxe que sont Chatou et Le Vésinet.

Bougival est le point le plus animé de ces rives de la Seine. Les tramways sur le quai, les vastes installations de la machine de Marly, un charroi considérable de produits maraîchers vers Paris et, surtout, les passages incessants des convois de bateaux dans les écluses font de ce petit centre un des lieux vivants de la banlieue parisienne. La navigation l'emporte sur toutes ces causes d'activité. On l'a facilitée par les beaux ouvrages qui relèvent le plan d'eau du fleuve pour permettre la fréquentation à de véritables navires atteignant près de 1 000 tonneaux de capacité de charge.

Les écluses de Bougival sont une des parties les plus intéressantes de la grande œuvre qui a fait de la Seine moyenne un prolongement de l'estuaire, en permettant à de petits bâtiments marins de monter de la Manche à Paris avec toute leur cargaison. Ces passages sont au nombre de trois ; l'un d'eux est celui qui fut établi au moment où le développement des transports, fruit des traités de commerce de 1860, amena à élever le tirant d'eau de la Seine ; on a pu l'améliorer encore en portant le mouillage de 2 mètres à $2^{m}$,80. A cet ouvrage, deux autres écluses furent accolées, en exécution du vote de la loi de 1878, portant à $3^{m}$,20 la profondeur normale.

La plus grande constitue un superbe travail, sa longueur atteint 230$^{m}$,70 et sa largeur aux portes est de 11$^{m}$,80. Dans le sas, qui a 220 mètres de longueur utilisable, la largeur est de 17 mètres. On peut donc facilement recevoir plusieurs flottes disposées sur plusieurs files.

Au moment où le *Maine* va prendre place dans la petite écluse, un convoi pénètre dans la grande, conduit par le remorqueur *Alexandre III*. Il est rejoint par une autre file qu'amène l'*Union*. Quant à la petite écluse où pénètre notre paquebot, elle a seulement 53$^{m}$,75 de longueur et 8$^{m}$,80 de largeur à l'entrée, mais une profondeur de 3$^{m}$,20.

Nous ne restons pas longtemps, le passage étant libre. Il n'en est pas toujours ainsi, cette partie du fleuve est celle où le mouvement est le plus considérable, car il n'y circule pas seulement les bateaux reliant Paris à Rouen et au Havre, mais encore tous les convois se rendant vers nos actives provinces du Nord et en Belgique ou en revenant. Plus de vingt mille bateaux fréquentent chaque année les 42 kilomètres qui constituent la 7$^{e}$ section de la Seine, de La Briche, près de Saint-Denis, au confluent de l'Oise; leur tonnage atteint près de 5 millions 200 000 tonnes.

Pour une telle foule de chalands et de vapeurs, remorqueurs ou porteurs, le groupe d'écluses de Bougival est d'une nécessité absolue. Sans cette multiplicité de passages, les bateaux perdraient de longues heures à attendre leur tour et les convois s'échelonneraient à l'infini en amont ou en aval. Jadis les bateaux de 300 à 400 tonnes, qui étaient les plus puissants, mettaient une heure et demie pour l'éclusée d'un train ; aujourd'hui, beaucoup de chalands ont un chargement de 600 tonnes, quelques-uns atteignent 900, on en vit même un de 1 000 accoster à Paris, et le passage en trains de ces puissants véhicules demande seulement vingt minutes. Les ingénieurs ont calculé que la suppression presque complète du courant et la réduction du temps passé dans les écluses correspondaient à une économie de vingt heures sur la durée totale du trajet entre Rouen et Paris, et cela avec des bateaux ayant une capacité double, par suite de l'augmentation du mouillage.

Pendant que je note ces résultats de l'admirable entreprise du génie moderne, le *Maine* qui, malgré ses dimensions et ses formes marines, n'a que 489 tonnes de capacité, est sorti de

la petite écluse de Bougival et a retrouvé le joli paysage marinier ayant cette fois pour décor de fond la colline de Saint-Germain, le château et la terrasse profilant sa longue perspective de muraille. A notre gauche se dressent, raides, liserées à leur base par d'immenses peupliers, les riantes hauteurs de Louveciennes et de Marly ; sur l'autre rive, la plaine du Vésinet et du Pecq est hérissée par de nombreuses roues de carrières ; la campagne n'est qu'un champ de navets, culture dominante dans ces terrains.

Le chenal a changé : jusqu'alors nous avions les îles à droite, maintenant c'est à gauche que nous longeons une longue prairie insulaire ombragée de peupliers et de saules. Cette île de la Loge est un pâturage où l'on élève d'admirables vaches de Jersey dont le troupeau est l'œuvre d'un propriétaire passionné pour l'élevage. Tout dans le domaine est conçu selon les données les plus modernes, ainsi la traite a lieu mécaniquement. Le maître de l'île lui a donné le nom de Jersey-Farm [1].

Le *Maine* dépasse rapidement Port-Marly, masqué par une avenue ombreuse ; il va longer

1. Sur l'élevage des vaches de la race de Jersey dans l'Ile-de-France, voyez la 45e série du *Voyage en France,* pages 56 et suivantes.

le talus raide qui porte Saint-Germain et que tapisse un des vignobles les plus amoureusement soignés de la région de Paris. A peine, là-haut, devine-t-on la ville vers laquelle le chemin de fer s'élève par un viaduc en pente très prononcée, franchissant une petite île.

Le fleuve, ayant réuni ses eaux en un seul bras, s'élargit. La rive droite est une plaine en pente douce, couverte de jardins maraîchers superbes ; la rive gauche est une étroite bande bien ombragée allant finir contre l'escarpement qui porte la forêt de Saint-Germain-en-Laye. Les îles de la Borde et de la Commune à longer, deux ponts à franchir et, à gauche, voici Maisons-Laffitte et son admirable château ; à droite l'humble village de Sartrouville, très rustique, dominé par une belle flèche de pierre. Autour, c'est la plaine ondulée qui va butter contre les coteaux ou plutôt la haute berge de La Frette prolongeant les aimables collines de Cormeilles-en-Parisis. De petits bois, des vignes, des plantations de figuiers, puis des lilas, en champs vastes parfois, couvrent ce raide talus de La Frette.

La Seine, encore élargie, forme un admirable bassin dans lequel se mirent les maisons du village entourées par les nappes douces des plan-

tations de lilas. Quelques rangées de ces arbustes n'ont pas été récoltées et font de belles bandes blanches ou roses [1].

La Frette est une longue façade de maisons blanches avec une très modeste église. Les hauteurs de Cormeilles et de Montigny le dominent. Les cultures de lilas se poursuivent jusqu'à Herblay, gros bourg couronné par un clocher élevé, recouvert d'ardoises. Les îles recommencent, étroites, très ombragées, masquant à notre vue la plaine où l'épandage des eaux d'égout de Paris met en valeur un sol de cailloux et de sable jadis infécond ; l'île d'Herblay, l'île d'En-Haut, l'île de Conflans, également couvertes d'arbres vigoureux, forment une sorte de forêt aquatique. Sur le flot, large, tranquille, qui déjà perd l'aspect louche que lui valaient les eaux résiduaires de la capitale et de la banlieue, le *Maine* va rapidement, croisant au passage des flottes que de puissants remorqueurs amènent à Paris ; nous dépassons d'autres convois : chalands et péniches du Nord amenant les charbons de Flandre, de l'Artois, du Hainaut ou de Belgique, ou énormes bateaux de fer chargés des vins du Midi et d'Espagne venant

1. Voyez les pages 47 et 48.

# LA SEINE DE PARIS A ROUEN

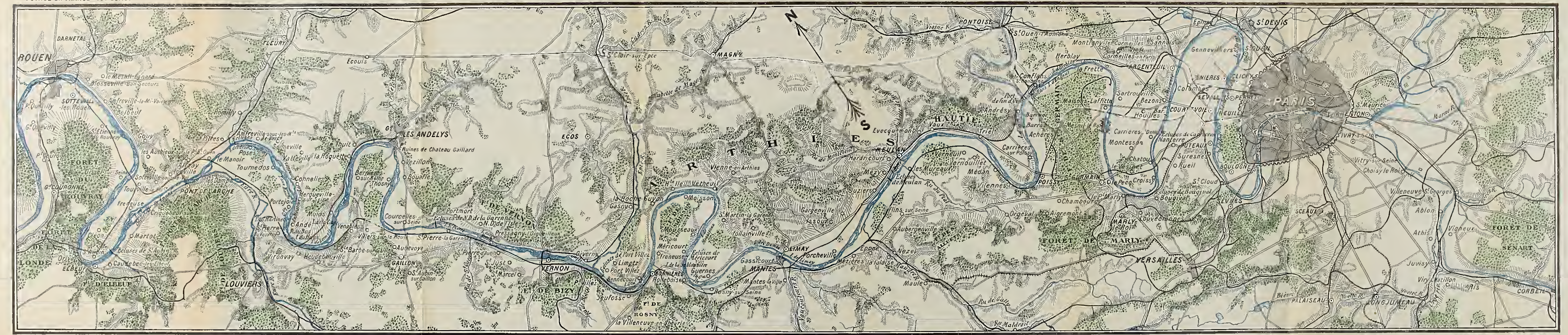



PHOTO-LITHO BERGER-LEVRAULT & Cie

Echelle au 1/200.000e



de Rouen, les blés remontant du même port ou du Havre.

Une petite ville couvre pittoresquement le sommet et les pentes du coteau ; en bas un joli quai ombragé, bordé de maisons blanches, longe la Seine, un pont, un viaduc de chemin de fer relient les deux rives ; beaucoup de bateaux stationnent. C'est Conflans-Sainte-Honorine qui, de son promontoire, où se dresse une ruine féodale, regarde le confluent de la Seine et de l'Oise — Fin d'Oise, — confluent hydrographique moins encore que confluent économique. Ici se réunissent les deux plus grandes artères navigables de France par le nombre des bateaux et la valeur des cargaisons (1).

1. Les divers points riverains du fleuve sont décrits plus complètement dans les chapitres suivant cette description du cours de la Seine; se reporter à l'index alphabétique, à la fin du volume.

# VII

## LA SEINE DE FIN D'OISE A L'EURE

Poissy et ses îles. — Le yachting à Triel et Meulan. — Mantes. — L'île des Dames. — Rosny. — Le barrage de Méricourt. — Le méandre de Moisson. — Villages de troglodytes. — Le hangar des dirigeables. — Les falaises de Vétheuil et de La Roche-Guyon. — Bonnières et Jeufosse. — L'embouchure de l'Epte. — Vernon. — La chaîne des îles. — L'écluse de Notre-Dame-de-la-Garenne. — Le méandre des Andelys. — Château-Gaillard. — Les falaises de La Roque. — Saint-Pierre-du-Vauvray. — Une nuit à bord du *Maine*.

A bord du *Maine*. Mai.

A peine a-t-on le temps d'apercevoir l'Oise, débouchant à la Seine sous le tablier oscillant d'un pont suspendu. Au confluent, de nombreuses « Guêpes, » c'est-à-dire des remorqueurs finement taillés, sont amarrées ou font du charbon, prêtes à conduire les trains vers Janville [1] où commencent les canaux du Nord, et à Paris.

---

1. Sur la navigation de l'Oise, voyez la 42e série du *Voyage en France*.

Le couloir d'eaux calmes est bordé de chaque côté par une triple rangée de péniches, dont les mâts portent haut les couleurs du syndicat de la batellerie : rouge et bleu.

Le *Maine* laisse en arrière Fin d'Oise et toute cette flotte champenoise, picarde et flamande; il poursuit sa route en longeant Andrésy si riant sous ses ramures, en face d'une traînée d'îles reliées par des digues et terminée par l'île d'En-Bas. Voici bientôt Carrières-sous-Poissy couvrant une berge raide. Le pont de Poissy apparaît, si curieux avec les restes des moulins désormais abandonnés qui couronnent les piles. Ils ne battront plus sous le courant de la Seine, car les barrages ont fait du fleuve un canal presque immobile et, de l'autre côté d'un nouveau chapelet d'îles, formé des bras morts chers aux canotiers, les vapeurs ne pouvant y pénétrer.

La ville de Poissy, séparée de la Seine par le chemin de fer, est à peine visible, à cause des hauts ombrages des îles. Le grand méandre rempli par la forêt de Laye finit ici; la Seine se recourbe aussitôt pour frôler le versant nord de la longue péninsule de Carrières et, sur l'autre rive, les riantes collines de Villennes et de Médan qu'elle abandonne en se portant du côté de Triel, si gentiment allongé sous ses vignes et

ses vergers d'abricotiers, au pied des belles hauteurs de l'Hautie[1].

La Seine s'est élargie en un bassin adopté par le yachting parisien. De jolies embarcations d'une coupe fine sont retenues par des bouées à distance des rives. Sur ce flot calme filent déjà des voiles blanches, les fanatiques sont venus de bonne heure pour courir des bordées. La tache blanche de la toile se reflète tremblante dans l'eau où se mirent les heureuses collines de Vaux et d'Évecquemont. Peu de brise, aussi le *Maine* fendant le flot de son étrave a bientôt laissé loin en arrière les yoles qui dansent maintenant sur le sillon déterminé par notre passage et qui va se briser en écume sur les rives, sans parvenir à troubler le miroir mat abrité par des îles.

Rapidement nous passons devant Meulan, coquettement assise à la base de coteaux échancrés par des vallons. Des îles encore, dont une, le Fort, est remplie par un faubourg de la petite cité ; une autre, l'île Belle, est couverte de grands peupliers sous lesquels des prairies s'étendent, l'île très longue de Juziers partage ensuite le fleuve. Au flanc de ces terres alluviales nous

1. Voyez le chapitre XIV.

filons rapidement. A droite, des collines douces revêtues de villages et de hameaux entre les vignes, à gauche des terres maigres couvertes de taillis. L'île de la Garenne, devant laquelle la Maudre atteint un étroit chenal de la Seine, projette une pointe entourée de pêcheries. Puis le fleuve décrit une nouvelle courbe, très ample celle-là, entre les bas coteaux de Mézières et la plaine maraîchère de Porcheville. Au loin grandissent les belles tours de Notre-Dame de Mantes.

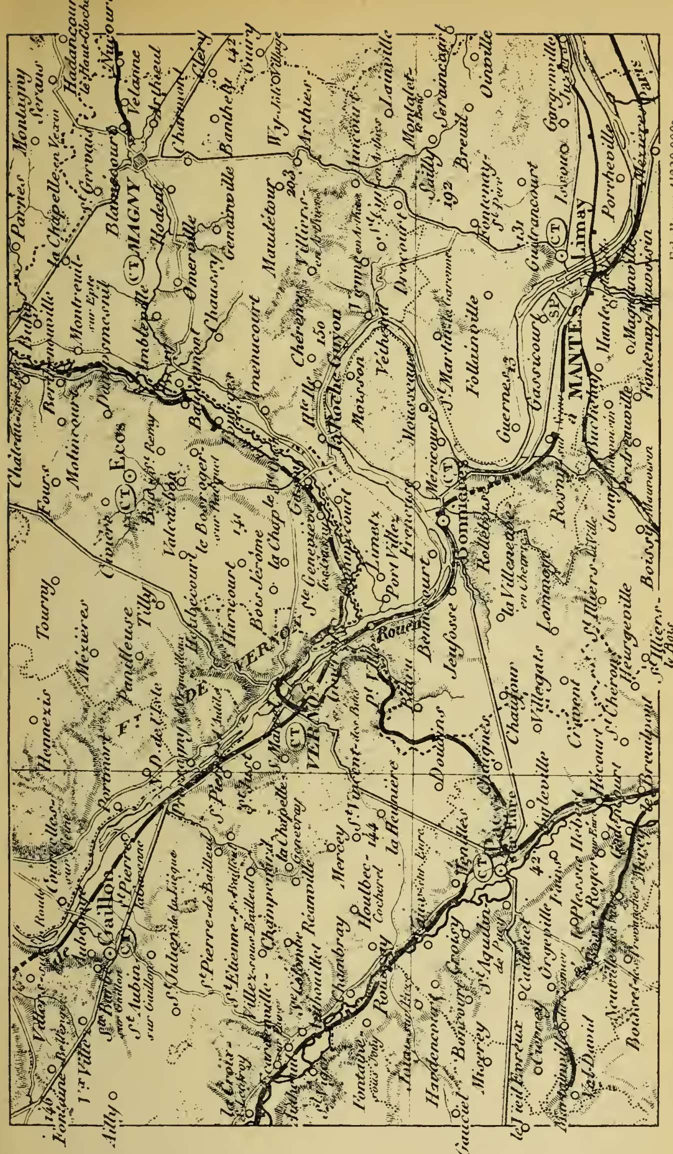
En suivant le large chenal qui borde l'île de Limay, nous ne tardons pas à atteindre l'aimable ville de Mantes devant laquelle le *Maine* passe sans ralentir sa vitesse. Des avenues bien taillées bordent la rive, face à l'île, ici transformée en parc public. Les toits gris s'étagent en amphithéâtre sur une pente mollement inclinée. Le grand bras de la Seine est franchi par un beau pont, trois arches d'une courbe majestueuse. Quand on l'a franchi, lorsque la ville semble s'enfuir[1], Notre-Dame grandit : par ses tours dentelées et sa haute masse, elle rappelle les grandes cathédrales des provinces du Nord. Une autre tour, celle de l'église disparue de Saint-Maclou, complète ce beau décor citadin.

---

1. Sur Mantes, voyez la 47e série du *Voyage en France*.

Le *Maine* frôle l'île des Dames, devant le village de Gassicourt groupé autour d'une charmante église ogivale et voisin d'une grande papeterie. Sur l'autre rive, des coteaux sont plantés de vignes décrivant un arc de cercle d'une beauté parfaite. Dans un pli le hameau de Dennemont possède un embarcadère pour les yachts; le coteau est couronné par une fabrique de ciment, reliée au rivage à l'aide d'un funiculaire.

Nouveau repli de la Seine qui va décrire un beau méandre autour de la presqu'île de Guerne bordant le flot par des berges raides où la roche se montre en blanches strates inclinées. De la vigne sur les pentes les plus raides, des céréales sur les parties adoucies. La rive gauche est plus indécise, c'est une large plaine de vergers et de cultures maraîchères enveloppant le bois de la Butte Verte. Au-dessus des arbres d'un parc pointe le clocher de Rosny, bourg dont bientôt apparaît le château. Cette majestueuse construction de briques et de pierre blanche déployant sa façade maîtresse devant le fleuve, est le palais construit par le grand Sully, qui s'appela longtemps Rosny, du nom de cette terre ancestrale. La chapelle, dans le goût du dix-huitième siècle, semble détachée d'un Trianon, elle est isolée



Echelle au 1/320 000e.
MAGNY
VERNON
MANTES
Gaillon
Écos
Limay
Bonnières
Pacy
Rosny
Tourny
Rouen

au-dessus de la Seine, dans le parc aux somptueux ombrages. Au sud, dans un bois, se devine le château de Beuron, où Sully vit le jour.

Sur la rive droite, de longues prairies divisées par des chenaux étroits constituent la Grande-Ile, allongée de Dennemont à Rolleboise.

Les collines rejoignent le fleuve et l'obligent à décrire une de ses plus curieuses boucles, le méandre de Moisson. L'isthme, troué par un tunnel du chemin de fer de Rouen, est gardé à sa racine par le curieux village de Rolleboise, rangée de maisons au long du quai, aux toits gris, aux façades souvent peintes. Sur un ressaut de la colline, l'église, toute menue, entourée du cimetière, domine quelques villas collées contre le rocher. De petites vignes, des jardins en terrasses, une rue montueuse, les îlots verdoyants, la construction singulière du barrage de Méricourt, semblable à un pont de fer porté sur des piliers frêles, tout cela constitue un site d'une grande allure.

Un beau garage à bateaux a été établi, un chemin de halage bétonné borde la rive. Aux bornes d'amarrage sont attachés des chalands attendant leur tour d'éclusée. Deux écluses sont accolées au barrage, nous entrons dans la petite,

tandis qu'une « Guêpe » et son convoi pénètrent dans la grande. De ce point le paysage fluvial est superbe; en amont des puissantes constructions du barrage, le fleuve reflue large et calme comme un lac, entourant la petite île de la Sablonnière qui semble flotter.

Le passage a été rapide; le *Maine,* échappé de sa prison, longe Méricourt, village dont l'unique rue a l'un de ses côtés formé par des caves creusées dans la roche blanche. Cette voie singulière se poursuit par Mousseaux où toute la colline s'escarpe en falaise dans laquelle des maisons se sont excavées. L'église elle-même était une caverne de troglodytes, divisée en deux parties par un lourd pilier, long de 13 mètres et épais de 2$^{m}$,50; le clocher couvre encore le coteau dans lequel elle était creusée, mais une église extérieure l'a remplacée. Celle-ci dresse très haut le coq classique, au sommet d'une flèche d'ardoises.

Sur la rive opposée s'étale amplement Saint-Martin-la-Garenne couvrant une des pentes de l'Arthies. L'église a pour clocher une belle tour romane octogonale. Beaucoup d'arbres fruitiers, des cerisiers surtout; dans la plaine, ces plantations tranchent avec le vert tendre des jeunes moissons.

Nous saluons un vapeur à deux cheminées de la Compagnie fluviale, bateau porteur donnant la remorque à deux lourds chalands. La rencontre a lieu au pied des pentes de l'Arthies, très belles en vue de Vétheuil, groupé avec grâce autour de son admirable église. En face, la Seine se replie pour entourer le territoire de Moisson. Le village de ce nom est devenu célèbre en ces derniers temps, c'est là que MM. Lebaudy ont installé le hangar d'où s'est élancé leur ballon dirigeable le *Jaune,* qui a ouvert des voies nouvelles à l'aérostation. La haute construction est à l'écart, près d'un beau pavillon de rendez-vous de chasse bâti à la lisière de la forêt de Moisson. Quelques vignes enveloppent le petit centre; près du rivage, nombreuses sont les barques de pêche.

Le paysage est un des plus pittoresques des bords de la Seine. Les hauteurs du pays d'Arthies[1] finissent brusquement en escarpements crayeux, érodés par les siècles, entamés de nos jours par les carriers pour les fabriques de chaux hydraulique. Ces falaises, dont certaines parties se hérissent en aiguilles, sont excavées par des demeures de troglodytes. Même Haute-Isle, le

1. Sur cette contrée voyez les chapitres XVI et XVII.

village qu'habita Boileau, a son église creusée dans la roche. L'homme a accru la grandeur du site en surmontant ces hautes parois par les murs d'une forteresse, la Roche-Guyon, abandonnée pour une demeure aristocratique plus commode; des remparts et un donjon couvrent encore le sommet de la colline, au pied une charmante et minuscule ville est blottie.

Au-dessous de la Roche-Guyon la Seine achève de dessiner la grande boucle où les campagnes maraîchères de Freneuse enveloppent la forêt de Moisson. Sur la rive droite les falaises continuent, échancrées par de raides et courts ravins de forme triangulaire où des cultures tranchent sur le blanc crayeux de la roche et le velours bronzé du gazon maigre. Dans ces plis, dont la forme rappelle le « triangle » de fromage de Brie des fruitiers parisiens, des grottes nombreuses servent de logis ou de caves, il en est toute une façade sur le montueux chemin allant de la Roche-Guyon à la vallée de l'Epte. Un hameau, Clachaloze, en possède beaucoup.

A gauche l'église isolée de Freneuse, puis le bourg de ce nom faisant face au hameau de Tripleval, où commence un superbe terroir de vergers, abricotiers et cerisiers. Dans cet opulent paysage Bonnières fait tache par les

hautes cheminées fumantes d'une raffinerie de pétrole.

Là débouche d'un tunnel le chemin de fer qui a pénétré dans la colline à Rolleboise; 2 046 mètres ont suffi pour rejoindre les deux rivages de la Seine, et le *Maine* a dû fendre le flot pendant 20 kilomètres pour atteindre le même point.

En dépit de ses usines, Bonnières constitue un beau site avec la Seine semée d'îles : la Grande-Ile, Jeufosse, la Merville. Le village de Gloton, prolongement de Bennecourt, qui lui fait face, est dominé par une jolie chapelle bâtie à mi-côte. Le paysage a changé, les falaises de la rive droite ont fait place à de longues pentes très douces, couvertes d'arbres fruitiers, tandis que la rive gauche s'escarpe brusquement pour porter les hautes terres du petit pays de Chevrie. Ces puissants et raides talus sont revêtus d'un manteau verdoyant de broussailles que de beaux entablements interrompent parfois. Là, très menu, le village de Jeufosse est resserré entre le chemin de fer et la colline. Son église, construite au quatorzième siècle, serait charmante dans son exiguïté si elle n'était lamentablement dégradée; les verrières sont brisées ou obstruées, le clocher mince et frêle semble prêt à s'affaisser.

Plus loin c'est Port-Villez, poignée de maisons au pied de la côte, une église isolée, extrêmement humble avec un pauvre petit clocher d'ardoises, en face de l'archipel verdoyant qui marque l'embouchure de l'Epte et dont la plus vaste terre est encore une « Grande-Ile ». En amont du premier bras de l'Epte le barrage de Port-Villez fait refluer la Seine en un large bassin semblable à un beau lac. Le coteau, bien découpé, domine le village, qui garde les vestiges d'un « camp de César », d'où la vue découvre la grande boucle de l'Epte, que des îles nous cachent. Après le confluent, l'alternance rythmique des formes de rivage se reproduit, à gauche les collines s'adoucissent, tandis qu'elles se relèvent à droite, entaillées par les carrières de Vernonnet. De chaque côté les collines portent de grands massifs boisés : forêt de Bizy, forêt de Vernon. L'ensemble décrit un large bassin au milieu duquel s'étend Vernon, dominée par l'ample nef de son église où les hautes et étroites fenêtres sont séparées par un pilier mince, soutenu par un contrefort. A côté de la nef majestueuse, le clocher ogival, malheureusement trop bas, et le campanile de l'hôtel de ville complètent un superbe tableau citadin.

La ville semble bouder son fleuve, elle ne l'a

pas bordé d'édifices dignes du cadre, il n'y a guère que des bâtisses sans caractère longeant un quai désert, en dehors de deux belles maisons à l'entrée de la rue aboutissant au pont.

Vernon est vite dépassé, voici sa grande caserne et les ateliers de construction des équipages militaires [1]. La Seine, déjà très large devant la ville où un véritable archipel d'îles boisées semble remplir un lac, s'élargit encore, grand plan d'eau solitaire étalé entre la plaine verte étendue jusqu'aux collines du pays de Saint-André et, à droite, une falaise revêtue de pâtures et de broussailles. Au fond de la plaine qui renferme le champ de courses de Vernon, les hauteurs forment un beau site; l'église de Saint-Marcel couronne un promontoire; lourd et blanc apparaît le clocher de Saint-Just.

Beaucoup d'îles entre Pressagny et Saint-Pierre-d'Autils; ombragées de grands arbres elles donnent au fleuve, puissant et calme à la fois, une sorte de splendeur. Sur le miroir mat des eaux les collines de la rive gauche reflètent leurs pentes où l'on voit encore de la vigne, mais

1. Sur Vernon et ses établissements militaires, voyez la 6e série du *Voyage en France,* chapitre XVII. Les villes des deux rives de la Seine, jusqu'à Rouen, sont décrites dans le même volume. La présente série se borne à cette description du fleuve.

alternant avec les premiers pommages normands. Cela devient fort gracieux devant les îles Aux Bœufs et Saint-Pierre : hameaux agrestes respirant le bien-être, verdoyantes campagnes, opulents vergers où les cerisiers dominent, bois couvrant les sommets. A travers cet heureux pays la descente est un enchantement.

Les bras qui séparent les îles et que n'utilise pas la navigation sont barrés par des pêcheries, on en rencontre jusqu'à l'écluse de Notre-Dame-de-la-Garenne où nous devons entrer, en vue de Gaillon assis au fond d'un cercle de collines boisées. Puis, de nouveau, en route sur la Seine, qui semble fermer le coteau de Villiers. Un autre méandre commence, celui des Andelys. Dès que nous avons tourné brusquement vers le nord-est, nous apercevons, assis sur des collines à la fois heureuses et fières, les ruines de Château-Gaillard.

La journée m'a semblé courte pendant cette descente ; avec surprise j'ai vu le soleil s'abaisser et décroître. C'est déjà le crépuscule, il donne à cette apparition de Château-Gaillard quelque chose de profondément émouvant.

Nous allons droit vers la superbe ruine, le riant village de Tosny est dépassé, puis celui de Vézillon, aimablement groupé au pied d'un co-

teau. Maintenant Château-Gaillard se précise, sur le fond assombri du ciel on distingue nettement le donjon avec son enveloppe, puis les murailles bizarrement démantelées qui prolongeaient les défenses sur l'arête. Le paysage a grandi, un pli dans lequel s'abrite le château du Hamel donne l'illusion d'une gorge de montagne.

Le *Maine* atteint le pied du promontoire de craie, régulièrement taillé, gardé à sa base par une tour, et passe sous le pont élégamment ajouré des Andelys. Voici Le Petit-Andelys, singulièrement semblable à certaines petites villes des bords du Rhin ou des lacs suisses. Ses constructions élégantes, la flèche aiguë de l'église, un vieux moulin bordant le port, les falaises de craie surgissant au sommet de pentes abruptes et vertes, constituent un des plus grands paysages de la Seine. Ces falaises sont d'énormes rochers projetés en promontoires et séparés par des fissures et des couloirs gazonnés ou hérissés de broussailles. Des gorges profondes pénètrent au sein du plateau supérieur; vertes entre des parois abruptes, elles ont parfois beaucoup de grâce, ainsi celle dont le hameau de La Vacherie garde l'entrée.

Cette rive droite se creuse plus loin en une combe de forme harmonieuse, barrée par un

mur et une sorte de forêt, parc du château du Thuit. Tous ces creux ont beaucoup de fraîcheur et contrastent avec les roches crayeuses qui les séparent.

Au sommet de la falaise, entre deux plis, l'église de la Roquette, coiffée d'un clocher en forme d'éteignoir, commande d'immenses horizons. De grands rochers l'avoisinent, semblables à des tours accolées et démantelées. En avant de ce massif ruiniforme est projetée une aiguille double, portée sur un lourd piédestal. On appelle ce massif, la Roque.

A partir de ce point la colline s'abaisse, tout en gardant sa forme de talus. C'est une longue côte sans inflexion, tapissée de broussailles, où la craie n'apparaît que par le tracé de raides chemins. Mais ce que le paysage perd en hauteur des collines, il le gagne en ampleur de rivière. La Seine est vraiment, ici, un grand fleuve, large et calme, sur lequel se penchent les arbres de la rive droite.

La rive gauche, longtemps plate et nue, se relève, les coteaux se rapprochent. Au sommet de l'un d'eux pointe le clocher de Venables, face au village très long et coquet de Muids, assis sur une petite berge entre des prés et des jardins encadrés d'arbres et séparé du courant par

une longue rangée d'îles étroites et vertes. La Seine, achevant le méandre des Andelys, en esquisse un autre plus court, non moins bien dessiné, que franchit le pont très élégant du chemin de fer des Andelys, au delà des îles de la Cage et de Lormais.

La nuit est venue. Le *Maine* ne saurait atteindre les quais d'une ville, le capitaine décide que l'on s'amarrera au rivage jusqu'au jour. Il fait choix de Saint-Pierre-du-Vauvray, petit village auquel les deux embranchements de chemin de fer de Louviers et des Andelys ont donné quelque importance. L'hélice ralentit, le paquebot glisse à peine sur le flot où se reflètent les étoiles du ciel et les feux du chemin de fer. Une chaloupe est mise à l'eau et conduit au rivage des hommes qui cherchent un point pour fixer le câble. On fait choix d'un peuplier, l'amarre y est solidement attachée, une autre maintient l'arrière. Le *Maine* reposera ainsi toute la nuit sans crainte d'être entraîné par l'insensible courant.

Le silence est complet quand ces préparatifs sont finis, parfois le passage d'un train réveille la campagne de sa torpeur, puis le calme renaît, absolu. Aucun murmure d'eau, la Seine est comme morte. Les collines boisées qui nous séparent de Louviers se détachent, d'un noir

d'encre, sur le fond scintillant du ciel. Une vapeur légère s'élève au-dessus du flot, comme une gaze.

On resterait longtemps ainsi, sur le pont, à croire que l'on est loin, bien loin, sur quelque fleuve ignoré d'un pays chimérique, mais la brise s'accroît, fraîchit, un frisson vous secoue. Il faut descendre au carré, serrer la main du capitaine, du second, du pilote de la Seine qui nous a menés avec tant d'habileté, dire bonsoir à tous et prendre place sur la couchette, au-dessous du hublot qui laisse passer une lueur diffuse.

Décidément je suis quelque part en mer et non au cœur de la plantureuse Normandie ! C'est en rêve, sans doute, que j'entends courir et gronder les express et les rapides nocturnes reliant Paris à Dieppe et au Havre ! Je rouvre le hublot, des arbres frémissent. Non, ce ne sont ni des palétuviers ni des palmiers, mais des peupliers et des saules, arbres aimés de nos rivières de France.

Tout dort à bord du *Maine,* mon fils Pierre s'est arrangé un lit sur la table du carré, il s'y dit infiniment mieux qu'à la caserne. C'est la dernière silhouette aperçue au moment où je tourne le bouton de la lampe électrique.

---

# VIII

## A ROUEN PAR LA SEINE

Départ de Saint-Pierre-du-Vauvray. — Portejoie, Trou-gribouille et Tournedos. — Les falaises du Vexin. — Le mont Auban. — Amfreville-sous-les-Monts. — Le barrage d'Amfreville. — Poses, ses écluses. — L'embouchure de l'Andelle. — Pont-de-l'Arche. — L'abbaye de Bonport. — Criquebeuf et ses îles. — La presqu'île de Tourville. — L'agglomération d'Elbeuf. — Le barrage de Saint-Aubin-Martrot. — Le flot de marée. — Passage devant Elbeuf. — Le port. — État actuel de l'industrie. — Orival. — Les falaises d'Elbeuf. — Les îles d'Oissel. — La Seine dans la banlieue de Rouen. — Apparition de Rouen. — Entrée dans la Seine maritime. — Le port fluvial.

Port de Rouen. Mai.

Le ciel s'est voilé pendant la nuit, une de ces pluies tièdes, si fréquentes en Normandie, est tombée. Elle cesse un peu avant le jour, mais quand, réveillé par les bruits de l'hélice, je monte sur le pont, une brume épaisse pèse sur le paysage, se dissipe peu à peu et se forme en buées légères, montant du fleuve et enveloppant comme des écharpes les jolies îles qui s'étendent entre Saint-Pierre-du-Vauvray et Andé : îles du

Héron, du Bac, du Martinet, grande et petite île du Moulin.

Et brusquement, sous un vent frais, les vapeurs s'envolent, à peine une légère gaze tendue à la surface de la Seine et qui semble trembler. Le *Maine* a repris sa vitesse, dépassé l'archipel et pour un instant retrouvé un chenal unique entre les deux villages d'Herqueville et de Portejoie ; l'un éparpillé, l'autre minuscule et adorable dont l'église, basse, possède une abside percée de belles fenêtres ogivales à peine dépassée par un humble clocher d'ardoises. Quelques villas édifiées dans le pur type normand se mêlent aux vieux logis et aux grandes fermes. Ces jolies maisonnettes s'étalent entre des jardins et sont comme l'avant-garde des « cours masures » du pays de Caux et de la vallée d'Auge, si heureusement dispersées parmi les pommiers.

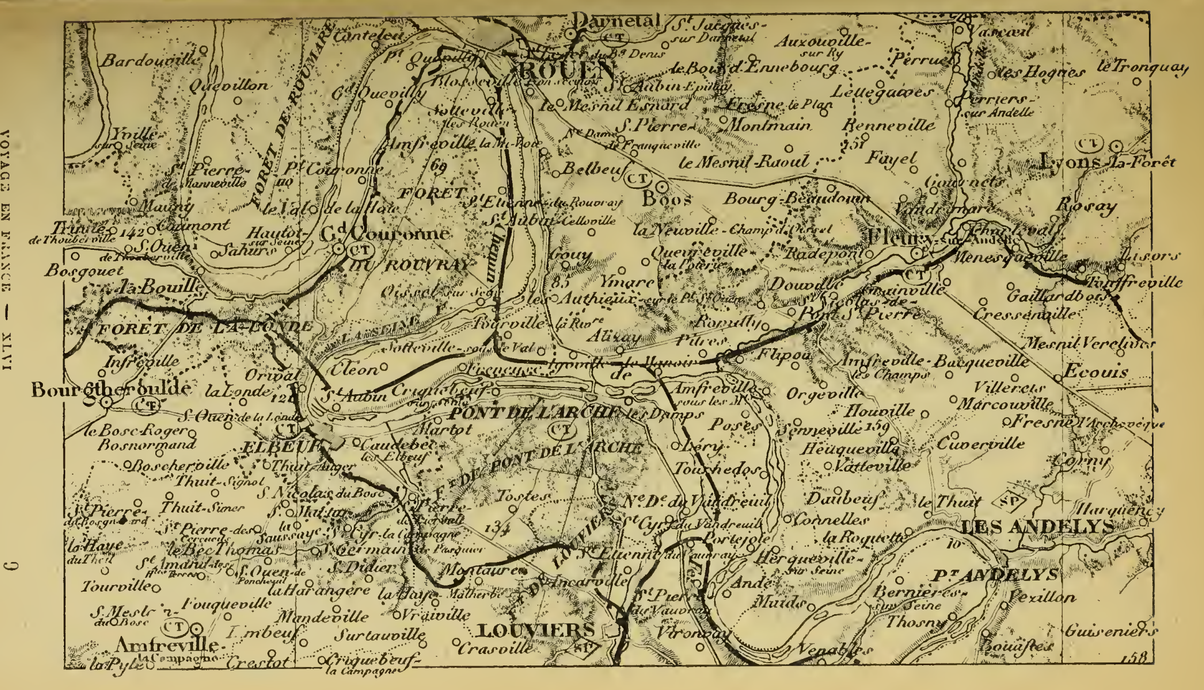
Les îles recommencent, l'île aux Bœufs, l'île de Connelles, très vaste pelouse entourée d'arbres où les lapins vivent en multitude. La Seine de plus en plus s'élargit. A gauche s'étend la verdoyante plaine parcourue par l'Eure et limitée par les futaies sombres des forêts de Louviers et de Bord. A droite ce sont des côtes abruptes et hautes où souvent apparaît la blancheur de la

craie. Les îles se multiplient remplissant les bras séparés par la terre plus longue de Connelles, tantôt vastes, tantôt simples bosquets posés sur le flot.

En marge de la plaine c'est une rue de hameaux, l'un d'eux, portant le nom bizarre de Trou-Gribouille, précède le collier de maisons de Tournedos. Un îlot minuscule empanaché d'arbres divise le courant. Au delà de l'île de Connelles, les parois du plateau du Vexin sont d'une telle raideur que la végétation a pu s'emparer seulement des plis ou indentures dont la succession rappelle les creux entre les vagues. Parfois de grands pans crayeux semblent révéler l'action de quelque Titan tranchant à coups d'une formidable épée tout ce qui dépassait l'alignement du rivage.

Le fleuve n'a pas encore repris sa vie; sauf le *Maine,* aucun bateau ne sillonne le flot ; cependant nombreux sont les hôtes de la Seine, des vapeurs, des chalands, des flottes sont amarrées aux rives comme nous l'étions cette nuit à Saint-Pierre-du-Vauvray. Les cheminées laissent échapper de la fumée annonçant le prochain départ.

A la pointe nord de l'île de Connelles, le chenal se rapproche des collines de la rive droite.



Darnetal
ROUEN
St Jacques-sur Darnetal
Auzouville-sur Ry
Perruel
Vascœuil
les Hogues
le Tronquay
Canteleu
Bardouville
Quevillon
Pt Quevilly
Gd Quevilly
le Bourg d'Ennebourg
Lettegaives
Perriers-sur Andelle
le Mesnil Esnard
Fresne le Plan
Montmain
Renneville
S. Pierre
le Mesnil-Raoul
Fayel
Lyons-la-Forêt
Yville-sur Seine
Amfreville la Mi-Voie
Belbeuf
Boos
Bourg-Beaudouin
Rosay
FORET DE ROUMARE
Pt Couronne
FORET
la Neuville-Champ d'Oisel
Fleury-sur-Andelle
Charleval
Menesqueville
Lisors
Trinité de Thouberville
142
Caumont
Hautot-sur Seine
Gd Couronne
DU ROUVRAY
Sahurs
Bosgouet
La Bouille
Gouy
Quevreville
Radepont
Ymare
Douville
Touffreville
Gaillardbois
Cressenville
FORET DE LA LONDE
Tourville
Alizay
Romilly
Pitres
Mesnil Verclives
Infreville
Orival
Cléon
Flipou
Amfreville-Bacqueville
Écouis
Bourgtheroulde
la Londe
St Aubin
Criquebeuf
PONT DE L'ARCHE
Amfreville sous les Monts
Orgeville
Houville
Villerets
Marcouville
Fresne l'Archevêque
le Bosc-Roger
Bosnormand
ELBEUF
Caudebec lès Elbeuf
Martot
Poses
159
Heuqueville
Cuverville
Boscherville
Thuit-Signol
Léry
Tournedos
Vatteville
Tostes
Daubeuf
le Thuit
Harquency
Thuit-Simer
S. Nicolas du Bosc
134
Connelles
LES ANDELYS
la Roquette
St Cyr du Vaudreuil
Portejoie
Herqueville-sur Seine
Tourville
Montaure
Incarville
Andé
Muids
Pt ANDELYS
Bernières-sur Seine
Vezillon
Fouqueville
la Harangère
la Haye-Malherbe
Vraiville
Mandeville
Surtauville
LOUVIERS
Crasville
Vironvay
Thosny
Guiseniers
Bouafles
Amfreville-la-Campagne
Crestot
Criquebeuf-la Campagne
Venables
158

Celles-ci se haussent, se découpent plus encore, leurs plis semblent l'ouverture de vallées profondes, ainsi le ravin de Watteport dont la tête est au village de Senneville ; mais ce sont de courts abîmes, des valleuses semblables à celles qui s'ouvrent sur la mer dans le pays cauchois.

A un coude de la Seine se montre le joli hameau du Mesnil-de-Poses, face à l'un de ces creux, aux flancs gazonnés, moucheté de genévriers. Une falaise à demi éboulée avoisine un profond et sauvage ravinement du mont Auban, partie du talus du Vexin à laquelle son isolement fait pardonner le titre ambitieux de « mont ».

Ces coupures de la gigantesque berge paraissent faites d'après un rythme, tant les combes herbeuses se suivent avec régularité. L'une d'elles est gardée à son issue sur la Seine par le petit hameau du Val-Amet entouré de poiriers. Le site est charmant et non sans grandeur. Le village d'Amfreville en est la note la plus heureuse. Au sommet, l'église occupe une pointe, sa flèche d'ardoises divisée en pans porte très haut le coq d'or, les maisons aux toits d'ardoises brillants s'égaillent dans les arbres. Le cimetière a été gagné par terrasses successives sur la pente raide dans laquelle s'ouvre un cirque très vert, rempli de broussailles et de taillis.

En face, dans la plaine longeant le fleuve qui tourne bientôt franchement à l'ouest, Poses s'allonge près de trois quarts de lieue ; à l'écart, dans les terres, est l'église. Tout autour, de grandes pâtures s'étendent jusqu'à l'Eure, remplies de chevaux et de vaches encore assoupis mais que réveille brusquement la sirène du *Maine* signalant son arrivée aux éclusiers du grand barrage d'Amfreville-Poses.

Ici se trouvent les plus importants travaux d'amélioration de la Seine ; le barrage est établi en un point hydrographique remarquable. L'Andelle débouche de sa travailleuse vallée [1], le flot de marée cesse de se faire sentir. Le barrage est en amont de l'Andelle, au-dessous du hameau du Valpitan dont les belles demeures couvrent un abrupt et haut promontoire, célèbre dans l'histoire et la légende sous le nom de côte des Deux-Amants, couronné par un château et dont les pentes raides sont couvertes de gazon.

L'ouvrage portant le nom d'Amfreville-sous-les-Monts-Poses, mais désigné par les mariniers sous le vocable plus facile de Poses, comprend trois écluses accolées, séparées par un bassin de

1. Voir la 6e série du *Voyage en France*, chapitre XX.

retenue muni de fermettes et fournissant la chute nécessaire pour actionner les dynamos donnant la force motrice pour le mouvement des vannes. La hauteur de chute est de 5 mètres, le barrage proprement dit a une longueur de 287 mètres; de puissantes piles de pierre supportent une passerelle servant à soutenir les vannes. La dynamo envoie le courant à une batterie d'accumulateurs établie près de la maison des gardes-écluses.

Ce barrage n'est pas le dernier de la Seine, il en existe un autre à Saint-Aubin, où l'on a fixé une limite artificielle à l'arrivée de la marée, mais il est autrement considérable que celui-ci par l'ampleur de ses constructions. Immédiatement en aval, au débouché de l'Andelle, le port de Poses est le seul de la voie purement fluviale où l'on ait fait des installations permettant de transborder directement les marchandises du bateau sur wagon et *vice versa*. Un embranchement très court relie le port à la halte de Pitres. Il est d'ailleurs d'une importance nulle et n'eut de raison d'être sérieuse qu'à l'époque où le chemin de fer de Pont-de-l'Arches à Gisors appartenait à une compagnie particulière ayant plus intérêt que celle de l'Ouest à se relier à la voie navigable. Le mouvement du port est infime,

au point que les dernières statistiques ne le font pas figurer dans les tableaux. Il n'y avait eu que 1 800 tonnes en 1900.

En cette même année, les écluses d'Amfreville avaient vu passer 9 000 bateaux, chiffre énorme mais bien inférieur au 20 600 recensés entre La Briche et le confluent de l'Oise. Les vapeurs occupent une grande place dans ces chiffres : 1 594 remorqueurs, 726 porteurs, 930 remorqueurs-porteurs, 281 toueurs. Les bateaux sans propulseurs comprenaient surtout des chalands pour 3 285 passages et des péniches pour 1 851.

Nous sommes restés longtemps à l'écluse, car il a fallu réveiller les éclusiers ; à cette heure matinale, les braves gens dormaient à poings fermés, d'autant plus que c'est dimanche, jour où la circulation est fort ralentie. Enfin nous voici en route. La vallée est devenue très large plaine, et le lit du fleuve semble se prolonger bien loin par des terres basses, anciennes alluvions que laissèrent les marées et donnant encore au paysage un aspect d'estuaire. Les villages sont loin, au pied des collines ; cependant celui du Manoir borde la Seine, pittoresque grâce à une vieille maison normande aux fenêtres à croisillons. Le chemin de fer franchit sur un viaduc le fleuve et les terres basses. Aussitôt cet ouvrage dépassé

on aperçoit un paysage nouveau, la forêt de Bord moutonne loin au sud sur des croupes très ondulées et vient presque jusqu'au fleuve et à l'Eure qui atteint la Seine. A peine une étroite bande de cultures et de prairies sur laquelle sont assis les centres de population.

Au confluent est le village des Damps. L'Eure, dont les eaux ne se mêlaient pas de suite à celle du maître courant, est maintenant obligée de le rejoindre ; un barrage s'étend entre la rive et une île. Le flot principal est ainsi entièrement rejeté vers le nord, désertant la ville solitaire de Pont-de-l'Arche, située déjà à 2 kilomètres de sa gare. Cela vaut à l'humble cité un accroissement de tristesse, mais au passage on ne devine pas la solitude des voies montueuses bordées de maisons chétives. Le coteau occupé par Pont-de-l'Arche couvert de belles villas aux parcs fleuris, est charmant ; l'église, de style flamboyant, est d'un grand effet au sommet du monticule. Ce caractère monumental est accru par la majesté du pont aux grandes arches de pierre.

Au-dessous de ce pont, la Seine est sans cesse partagée par de longues îles, la plus vaste s'étend sur près d'une lieue, jusqu'à Criquebeuf-sur-Seine, c'est l'île Launi, ancienne dépendance de l'abbaye de Bonport, dont les restes ont

encore du caractère. Bien pauvres débris! Le réfectoire, de belle architecture, devenu demeure particulière, le pignon de l'église ogivale, aujourd'hui détruite, dont la grande fenêtre encadre quatre baies.

Le pays s'est adouci, les collines de la rive droite sont lointaines et basses, leurs pentes molles bien cultivées en céréales ; à gauche la forêt de Bord se présente comme une succession de rides sombres. Entre ces futaies et la Seine, nombreux sont villages et hameaux. Un seul borde le flot, c'est Criquebeuf, longuement étalé, devant lequel un chenal séparant l'île Launi de l'île moins vaste de Criquebeuf rejoint le grand bras. En face de cette petite Manche fluviale, l'église de pierre et de briques dresse un clocher très aigu.

Sur la rive droite, les collines se rapprochent du fleuve qui les frôle devant Freneuse, dont les toits fauves sont percés de lucarnes et qui possède de grandes constructions. Freneuse est à l'entrée de ce que l'on pourrait appeler la presqu'île de Tourville et d'Elbeuf, la Seine décrit ici un de ses plus bizarres méandres, bizarre par la faible largeur de l'isthme : il n'y a pas 3 kilomètres entre la Seine à Freneuse et le rivage de Port-d'Oissel.

De plus en plus s'élargit la Seine ; à l'extrémité de l'île de Criquebeuf, c'est comme un beau golfe dans lequel se reflète le hameau boudeur de Quatre-Ages. Boudeur, car il n'a pas une seule fenêtre ouvrant sur les eaux, il tourne obstinément le dos au flot animé. La plaine, au loin, a tant d'habitations que l'on dirait une énorme ville rurale. C'est bien une cité en effet : quartiers mal soudés de Caudebec-lès-Elbeuf et de Saint-Pierre-lès-Elbeuf qui prolongent la grande ruche industrielle sur la rive gauche.

La Seine pourtant reste solitaire. C'est en pleine campagne que le dernier barrage est établi pour former le bief de Pont-de-l'Arche. Il prend le nom de deux communes entre lesquelles il est situé : Saint-Aubin-Martot. Mais sur la rive droite il y a un vieux et pittoresque hameau, La Ribordrie, formé de vénérables maisons curieuses par leurs pans de bois, leurs mansardes, leurs avant-corps irréguliers, et d'un élégant château qui fut un prieuré, noble façade de teinte rosée, aux fenêtres encadrées de pierre blanche. Le clocher du couvent reste debout ; à côté sont les vastes constructions d'une maison religieuse.

Ici commence réellement la Seine maritime, nous sommes dans l'écluse au moment de la marée

basse ; dans le bief aval une laisse d'herbes aquatiques tapisse le mur et révèle à quelle hauteur montera le flot. Les berges ont une large bande vaseuse. Le flot est renversé, car c'est l'heure où la mer commence à faire sentir son action.

En avant! sur le flot à demi marin. Les mariniers que nous voyons sur le fleuve sont soumis à l'inscription maritime, mais c'est bien plus bas, au premier pont de Rouen, que l'on place officiellement la limite de la salure des eaux. Nous longeons Caudebec-lès-Elbeuf présentant de rares constructions sur le rivage ; plus loin voici Elbeuf : elle aussi semble avoir quelque rancune contre la Seine : cette ville, dont la voie maîtresse et d'autres quartiers sont dignes d'une grande cité, n'a pas su border son cours d'eau de maisons monumentales, tout l'effort s'est réduit à placer en façade un bel hôtel de ville de style Louis XIII, œuvre du dix-neuvième siècle.

Elbeuf possède le seul port digne de ce nom depuis l'embouchure de l'Oise, nombreux sont les bateaux amarrés au quai. La Seine joue un rôle important dans l'activité de ce centre, dont j'ai dit jadis la richesse et la part dans l'industrie nationale [1]. Le mouvement dépasse

1. Chapitre XVIII de la 6e série du *Voyage en France*.

60 000 tonnes. Le principal élément du trafic est la houille amenée de Rouen par chalands. A ce tonnage il faudrait joindre celui des ports voisins, c'est-à-dire des communes qui sont en réalité partie de l'agglomération elbeuvienne.

Celle-ci comprend Saint-Aubin-jouxte-Boulleng sur la rive droite, où se trouve la principale gare, Orival, Caudebec et Saint-Pierre, groupe considérable dont le développement est malheureusement arrêté. Quand je vins pour la première fois à Elbeuf, l'accroissement semblait devoir se poursuivre et j'écrivais que la population totale, de 42 000 habitants en 1892, devait atteindre 45 000 en 1896 ; mais il y eut décroissance, on ne constata que 38 924 habitants et l'on n'en releva que 36 831 en 1901. L'industrie n'a pas suffisamment progressé et les progrès réalisés l'ont été par la machine au détriment des bras de l'homme. Elbeuf produit bien davantage qu'autrefois, tout en voyant réduire le nombre de ses ouvriers [1]. La ville pro-

1. Le tableau du commerce et de la navigation publié en 1903 par la direction des douanes dit que le nombre de fabricants qui était de 46 en 1901 est ramené à 43, plus 4 fabricants façonniers. Le chiffre des métiers mécaniques est de 2 089, en augmentation de 136 sur 1902. Par contre, le tissage à la main ne comptait plus que 222 métiers. Bientôt le travail en famille aura disparu. En 1903 la production avait atteint près de 6 millions de kilo-

prement dite est revenue aux 19 000 habitants de 1867.

Elbeuf se prolonge au pied des falaises par une rue où le génie militaire a installé un camp servant d'école, pendant l'été, aux pontonniers des régiments de Versailles et d'Arras ; l'abattoir, des usines continuent le groupe urbain et le relient à Orival, bourg-faubourg appuyé au rocher dans une situation des plus curieuses. De jolies habitations alternent avec les maisons ouvrières. Le cimetière s'étage en gradins sur un flanc de colline couronnée par un beau château. La partie d'Orival située en aval est extrêmement pittoresque, de vieilles maisons en colom-

---

grammes de drap, dont le prix variait de 13 fr. à 13 fr. 50 le kilogramme. Le nombre des marchands de drap s'élève à 50 environ : 24 négociants en gros, 19 en demi-gros et 7 en détail.

Le travail à façon a d'autres éléments de production que les manufactures proprement dites ; ainsi, la ville d'Elbeuf et les communes de Caudebec, Saint-Pierre, Orival et Saint-Aubin comptent 28 ateliers ou établissements de filature de laine. Cette branche d'industrie met en mouvement 69 019 broches à filer et 7 701 broches à retordre. On citera encore : 12 teinturiers (400 ouvriers) ; 9 apprêteurs d'étoffes (130 ouvriers) ; 5 lainiers-rotiers (30 ouvriers) ; 1 foulonnier à la mécanique ; 2 ateliers de colleurs de chaînes ; 1 fabricant de courroies ; 2 constructeurs de machines d'apprêts et d'appareils à vapeur ; 11 batteurs, laveurs, trieurs et déchireurs de laine ; enfin 1 fabricant de savons industriels.

bage bordent la Seine que franchit le chemin de fer de Rouen à Serquigny.

Le paysage devient grandiose, fort curieux par la hauteur et les plissements des falaises, semblables à des ruines cyclopéennes. Ce socle déchiqueté porte le plateau couvert par la vaste et belle forêt de Rouvray, étendue jusqu'aux abords de Rouen. Ailleurs que chez nous ce passage serait fameux et vanté. Mais les falaises d'Elbeuf ont la naïveté d'être tout bonnement sur la Seine et non sur la Meuse ou le Rhin.

Le *Maine* file rapidement au pied de ces grandes roches blanches, refoulant le flot de plus en plus puissant venu de la Manche. Le méandre va finir, le large ruban d'eaux se recourbe vers le nord pour décrire le plus vaste de ses contours, autour de la presqu'île de Rouvray dans laquelle Rouen étend d'immenses faubourgs; les collines s'abaissent et s'écartent. Voici la plaine vaste où Oissel l'industrieuse s'étend largement. La Seine entoure des îles vertes dont quelques-unes portent des noms sur la carte : Sainte-Catherine, Saint-Martin, île aux Bœufs ; sur la rive droite c'est la plaine encore, moins vaste, bordée de verdoyantes hauteurs dans tout l'éclat de leur parure printanière. Beaucoup de pommiers tardivement fleuris mettent

au flanc de ces riches collines normandes une douceur contrastant avec les sombres pinèdes de la forêt.

Les pentes sont raides, au point que là encore des habitations sont creusées dans la craie. Même, à Port-Saint-Ouen, voici une église souterraine, un mur latéral percé de quatre fenêtres à plein cintre ferme cette grotte. C'est déjà la banlieue de Rouen, les bateaux à vapeur omnibus remontent jusqu'à Oissel, desservant surtout la rive droite, privée de voie ferrée et d'où s'élèvent des chemins allant de la grande route riveraine aux villages du plateau.

Le fleuve s'élargit de plus en plus, devient énorme, tout parsemé d'îles très étroites. A gauche c'est une plaine unie, zone de pâturages à laquelle fait suite une bande en pente douce, cultivée, allant finir aux grandes futaies de Rouvray. Le chemin de fer court à la limite de ces deux zones, au long des grands bourgs faubouriens de Saint-Étienne-du-Rouvray et de Sotteville, couverts par le nuage sombre des fumées vomies par les grandes manufactures. La rive droite contraste par ses collines très hautes et raides, coupées de valleuses dont le débouché est rempli par des groupes de maisons. Un seul, Amfreville-la-Mi-Voie, mérite le nom de village.

Un de ces hameaux, Saint-Crespin-du-Becquet, possède, à l'abri des vents marins, une plantation qui semble de la vigne. Faut-il en croire mes yeux ?

Cette rangée de hauteurs escarpées est superbe, on admirerait cette succession de paysages tranquilles et doux, si l'attention n'était excitée par l'apparition de Rouen. Mais la grande cité a tant de magnificence et de noblesse, grâce à ses nombreux édifices portant haut leurs flèches et leurs tours, elle a si bien une allure de métropole que le regard va surtout à elle. Heureuse ville qui a la chance trop rare chez nous d'avoir été chantée par les poètes, d'être pour la France ce que les cités historiques du Rhin, de l'Elbe et de la Thuringe sont pour la Germanie. Rouen, c'est la Normandie tout entière incarnée, c'est la patrie aussi, à cause du saint nom de Jeanne d'Arc et du grand nom de Corneille, qu'elle évoque soudain.

Bon-Secours arrête un moment l'attention, la chapelle s'élance si bien au sommet du mont Gargan, elle plane de telle sorte sur un panorama vaste et radieux, qu'elle le dispute un instant à Rouen par la majesté. Mais la colline est vite dépassée, voici le pont du chemin de fer, l'île Lacroix couverte de constructions, entourée

d'une multitude de bateaux, puis le vieux pont sur lequel veille l'effigie de Corneille, le nouveau pont Boïeldieu, plus monumental, et, là-bas, la silhouette étrange du pont transbordeur qui a si profondément modifié l'aspect de la noble ville.

Le *Maine* va prendre place à quai en aval du pont Boïeldieu, sur la rive gauche ; comme pour affirmer aussitôt son rang de paquebot maritime, il relève ses mâts, hisse son pavillon et ressemble alors à tant d'autres vapeurs de mer qui occupent les abords des quais. Notre course est finie, le capitaine offre de nous garder encore, de nous faire accomplir le trajet sur la Seine maritime et de là jusqu'à Londres. L'invitation est séduisante, mais nos instants sont comptés. D'ailleurs nous avions projeté seulement de voir le fleuve dans la partie que l'on pourrait dire parisienne, notre but est atteint.

Ce n'est pas sans un serrement de cœur que nous prenons congé des officiers et de l'équipage où tout le monde a été aux petits soins pour nous. Et longtemps encore, pendant que nous parcourons les quais, nous regardons le navire sur lequel nous avons commodément accompli un voyage presque impossible en ce temps de chemins de fer, où les trains font en

deux heures ce que nous avons mis un jour et demi à faire. Il est vrai que les méandres de la Seine doublent presque le trajet : 230 kilomètres au lieu de 140.

Cet accroissement de parcours n'est qu'un faible inconvénient, il augmente de peu les prix du transport. Malgré les voies ferrées, la Seine est de plus en plus l'artère vitale entre Paris et la mer. Sans cesse son mouvement s'accroît. Le port de Paris dépasse de beaucoup le tonnage de tout autre port fluvial ou de canal, et celui de Rouen vient immédiatement après lui. Il est bien évident que cet énorme trafic est dû tout entier au bassin parisien ; si l'immense ville n'était là avec ses besoins sans cesse croissants, la Seine n'aurait guère plus d'importance que la Garonne au long de laquelle sont davantage de villes populeuses que sur la Seine non maritime. Aussi, sur un mouvement total de près de 2 millions de tonnes, près de 1 500 000 sont représentées par les envois sur Paris. En 1900, le port fluvial de Rouen expédiait à Paris et jusqu'à Nancy 527 000 tonnes de charbon anglais ; il fournissait à la Seine, pour les répartir entre Paris, les canaux du nord et du centre, 237 000 tonnes de bois de construction, 250 000 tonnes de vins, 115 000 de céréales, 21 000 de kaolin, brai

ou minéraux, 57 000 de pétrole, 22 000 de pâte de bois destinée surtout au port des Bas-Vignons qui dessert Essonnes ([1]).

Les arrivages représentent, en comparaison, un chiffre assez faible, bien qu'ils puissent suffire à rendre fier de son rang plus d'un autre port de rivière. Venant de l'amont, c'est-à-dire de Paris et des canaux ou rivières en communication avec la Seine, 254 000 tonnes ont été débarquées ou transbordées à Rouen. Il y eut là des houilles (8 000 tonnes) provenant de nos mines du Nord ou de Belgique. Les sables blancs, si purs, de Nemours sur le Loing, de la forêt d'Hallatte près de l'Oise ([2]), ont fourni 38 000 tonnes, les chaux, les ciments, les plâtres du bassin de Paris et du centre, plus de 40 000 ; le sucre des raffineries de Paris et des ports de l'Aisne 42 000, les salins de l'Est ont expédié 17 000 tonnes ; un nombre énorme de fûts vides, près de 25 000 tonnes, est descendu de Paris et de sa banlieue.

Une grande partie des marchandises sont passées directement du bateau de mer sur le bateau fluvial ou *vice versa*. Les navires maritimes ont

1. 44e série du *Voyage en France,* chapitre XVII.

2. Sur les sables de Nemours, voyez la 44e série du *Voyage en France,* chapitre III ; sur les sables d'Hallatte, la 42e série, chapitres X et XI.

livré aux chalands 72 000 tonnes, ils en ont reçu 94 000.

On voit que la Seine fluviale est pour Rouen une de ses grandes sources de prospérité, la plus considérable peut-être. C'est elle qui fait de la métropole normande, par le transit, un grand port de mer dont les destinées seront peut-être plus brillantes encore que le présent, si satisfaisant déjà. Aucune autre cité assise sur un grand cours d'eau ne doit autant à son fleuve.

---

# IX

## SUR LA SEINE MARITIME — DE ROUEN A DUCLAIR

Le *Félix-Faure*. — Rouen vu du port maritime. — Débouché de la rivière de Cailly. — Croisset. — Le pavillon de Flaubert. — Dieppedalle. — Petit-Couronne et Corneille. — La forêt de Roumare. — Le Val-de-la-Haye. — La colonne du « Retour des Cendres ». — Le château de Robert le Diable. — Combats de 1870-1871. — La Bouille. — Le monument du mobile. — Caumont et ses carrières. — La boucle de Mauny. — Saint-Martin-de-Boscherville et son abbaye.

A bord du *Félix-Faure*. Juin.

L'élégant vapeur qui fait un service estival entre les deux grandes cités normandes, Rouen et Le Havre, vient de reprendre le cours des excursions qui séduisent de si nombreux touristes. Par ce petit steamer je poursuis ma descente de la Seine. Les passagers sont nombreux, mais la passerelle d'avant, où le capitaine se tient près de la barre du pilote, n'est pas trop envahie et la vue se porte sans peine sur tout le vaste tableau déroulé aux regards.

L'embarcadère est dans la partie la plus vivante de Rouen, en aval du pont Boïeldieu qui marque la séparation entre la navigation fluviale et la navigation maritime, au pied du quai bordé par la façade du théâtre des Arts. De là on découvre en entier le port maritime ; la Seine offre l'aspect d'une véritable rue de navires ; très haut le tablier du pont transbordeur se détache sur le ciel, formant un cadre superbe au décor de collines verdoyantes au flanc desquelles s'essaiment les maisons de Canteleu et qui portent les sombres futaies de la forêt de Roumare.

Le tableau est grandiose et animé. Si la Seine n'a pas la largeur majestueuse de la Garonne à Bordeaux, elle a plus d'ampleur que la Loire à Nantes. Son lit rétréci, régularisé, bordé de grands vapeurs amarrés, de docks et d'estacades, l'outillage du port très complet donnent une vie intense par la multitude de grues et d'autres appareils de levage dont les bras agiles chargent ou déchargent sans trêve les puissants paquebots marchands ou charbonniers auxquels l'accès de Rouen est facilité depuis la construction des digues dans le moyen estuaire.

Un appel de cloche fait accourir les retardataires, ils embarquent avec précipitation pendant que déjà le *Félix-Faure* largue ses amarres; un

coup de sifflet strident annonce le départ, le vapeur évolue sur le flot calme pour aller présenter son avant à la route que nous devons suivre.

Et les quais semblent fuir devant nous ; en arrière, les édifices de la majestueuse cité, tout à l'heure masqués, surgissent, très haut au-dessus des toits. La flèche ajourée de la cathédrale domine les autres clochers ou tours ; derrière ce beau tableau voici la colline de Bon-Secours, entaillée de falaises, son élégante basilique et le monument élevé à la gloire de Jeanne d'Arc.

Le pont transbordeur est rapidement dépassé ; les rives, perdant leur grand caractère citadin, se font faubouriennes. Le lit du fleuve s'infléchit pour commencer à dessiner l'harmonieuse boucle dont la partie haute est revêtue par la forêt de Roumare. Sur la rive droite les hauteurs du mont Riboudet, très vertes, parsemées de cottages et de villas, dominent la plaine palustre où, souillée, erre la rivière de Cailly échappée à son industrieuse vallée. A gauche, au delà de prairies, apparaissent les usines et les maisons du Petit-Quevilly.

De longues îles : Rivelt et Patur, couvertes de peupliers et de saules, semblent flotter, elles

divisent le courant dans lequel se mire la colline de Canteleu, admirablement verte, tapissée de frondaisons aux teintes variées, de parcs superbes entourant des châteaux de lignes nobles. Les usines et les abords assez prosaïques du port de Canteleu troublent la pureté de ce paysage. Mais les pentes se rapprochent du fleuve élargi, sur lequel des voiles filent avec grâce, la côte est taillée en parois blanches, le rocher de belle teinte forme encorbellement sur l'étroit rivage où le chemin bordier est une rue ininterrompue de maisons, parfois élégantes. C'est Croisset dont le nom a quelque lustre grâce au séjour de Flaubert. L'illustre écrivain habitait une vaste demeure démolie pour faire place à une distillerie. Les fervents de Flaubert ont pu récemment sauver le dernier vestige du domaine, un pavillon dans lequel le romancier aurait écrit une partie de ses œuvres. On a restitué à ce modeste gîte son aspect d'autrefois, la fenêtre a de nouveau reçu le balcon de fer, d'où le maître venait, le soir, assister à la pêche. On a planté un chèvrefeuille pour remplacer celui dont Flaubert respirait l'arome. L'intérieur est une sorte de musée où l'on conserve quelques objets ayant appartenu à l'auteur de *Salambo,* notamment sa table de travail, son fauteuil, son encrier et

ses plumes. L'allée de tilleuls, le *gueuloir* où Flaubert se promenait avec Bouilhet et ses autres amis, a été heureusement préservée.

La maison de Flaubert évoquait déjà des souvenirs littéraires, Pascal en fut l'hôte, le créateur de *Manon Lescaut,* l'abbé Prévost, y vint en villégiature deux années de suite. Flaubert et Prévost avaient eu sous les yeux une Seine plus pittoresque encore : le fleuve, avant sa régularisation, gardait un peu de sauvagerie de rivage, l'animation était plus gaie ; au lieu de grands vapeurs on voyait monter de multiples vaisseaux à voile, dont les mâts, la blancheur de la toile, les formes élancées donnaient autrement de vie au paysage que les lourds steamers chargés de charbon, de laine, de pétrole ou de vin et dont chacun porte le chargement de dix des bateaux d'autrefois.

L'île Sainte-Barbe, étroite langue de terre, couverte de grands arbres et possédant à chaque extrémité un coquet chalet, rétrécit le chenal. Le bateau descend entre cet écran de verdure et Dieppedalle, faubourg industriel, port actif, qui continue Croisset par une rue de maisons de curieuse architecture. La colline finit en grands escarpements dont la craie blanche est creusée de caves profondes, souvent d'origine naturelle

où, longtemps, les déchargeurs de navires entreposèrent les marchandises. Au flanc d'une de ces petites falaises, dans une belle situation, se montre l'antique couvent de Sainte-Barbe. La façade révèle une de ces reconstructions chères aux abbés du dix-huitième siècle. La monastique demeure a grand aspect encore, malgré les fréquents changements de destination qui lui furent imposés.

Au-dessus de ce riant village, la forêt de Roumare semble déverser ses futaies, comme la mousse autour d'une coupe. La hêtraie festonne ainsi de ses frondaisons puissantes le rebord du plateau et donne une beauté nouvelle à ces campagnes d'une grâce si parfaite. Cette forêt, célèbre par ses vieux arbres, occupe toute la partie supérieure de la péninsule, entourée par un des plus grands méandres de la Seine, la nappe des bois, elle, ne couvre pas moins de 4 057 hectares.

Une île boisée cache en partie les maisons du Grand-Quevilly, étendu au pied des hauteurs qui portent la forêt de Rouvray aux sombres pinèdes. Cette presqu'île de Rouvray a moins de relief que celle de Roumare qui dresse au bord de la Seine des pentes abruptes découpées par des ravines profondes, sorte de gorges d'une

faible longueur auxquelles on donne le nom de *cavées*. Par ces coupures pénètrent les chemins vicinaux et les routes forestières.

A la base des collines roides continue la longue rue de maisons pittoresques. Biessard et Quenneport, deux sections de cette longue voie, font face à Petit-Couronne, mollement assis sous une pente douce. Plus illustre encore que Croisset, Petit-Couronne conserve dans son intégrité la maison de campagne de Corneille, où l'on a installé un musée cornélien renfermant les souvenirs de l'auteur du *Cid*.

La Seine, de plus en plus ample, s'élargit pour entourer une longue île ; sur la rive droite, s'éparpillent entre les jardins les rustiques mais coquettes maisons de la commune du Val-de-la-Haye. A l'entrée d'une ravine dont il prend le nom, s'étend le hameau de la Cavée du Rossignol, fort riant. Le Val-de-la-Haye entoure une blanche église, coquette et simple, surmontée d'une flèche d'ardoise. Les maisons s'égrènent entre de vertes cévelées, à la lisière de la forêt ; couvertes de toits d'ardoises ou de tuiles brunes d'où monte une fumée légère, elles donnent à ce calme paysage l'impression d'une retraite heureuse.

La forêt de Roumare, jusqu'ici séparée du

fleuve par une étroite bande de jardins et de prairies, s'écarte au sommet du méandre, laissant place à de grands terrains de culture. Dans ces belles campagnes Corneille eut des domaines; un moulin du Temple rappelle l'existence d'une commanderie de Templiers, dévolue plus tard aux chevaliers de Malte et dont le siège était au Val-de-la-Haye.

Le château de Sainte-Vaubourg apparaît au milieu d'un parc renfermant de beaux groupes de hêtres pourpres. Près du noble logis, au bord même du fleuve, se dresse une colonne d'ordre dorique, cerclée de bronze, supportant un aigle aux ailes repliées. Ce monument commémore l'apothéose de Napoléon en 1840, quand son corps fut ramené de Sainte-Hélène. C'est en même temps un témoin de la merveilleuse transformation subie par la Seine; le vapeur à roues *Normandie,* de médiocre dimension cependant, qui amena le cercueil de Cherbourg où l'avait conduit la *Belle-Poule,* ne put dépasser ce point et l'on dut transborder son glorieux fardeau sur la *Dorade* qui monta jusqu'à Paris. Alors, en effet, de petits navires de 100 à 200 tonneaux pouvaient seuls atteindre la capitale normande, au prix d'une navigation grosse de périls. Aujourd'hui, des paquebots de 6 mètres de tirant

d'eau parviennent aux quais de Rouen en une seule marée. En 1900, un croiseur américain, la *Prairie,* de 3021 tonnes de jauge, apportait dans le port les produits destinés à l'exposition de Paris.

La colonne commémorative du « Retour des Cendres », érigée en 1844, marque par sa date un fait économique considérable aussi bien qu'un grand fait historique. Elle se dresse en face de Grand-Couronne, bourg que l'industrie n'a pas atteint malgré le voisinage de Rouen et d'Elbeuf, et resté de population bien médiocre auprès d'autres communes du canton, comme Oissel et Le Petit-Quevilly.

En face de Grand-Couronne, Hautot-sur-Seine se dissimule dans la verdure intense bordant le chemin ou plutôt la longue rue de villages qui se poursuit entre les prairies riveraines et les premières pentes. Sur la rive gauche, au delà de Grand-Couronne, les hauteurs revêtues par la forêt de la Londe décrivent un admirable hémicycle au milieu duquel, sur une sorte de petit col, sont des ruines grises, célèbres dans l'histoire de la Normandie sous le nom de château de Robert le Diable ou Château-Robert. Cette forteresse du père de Guillaume le Conquérant

était admirablement placée pour commander à la fois le fleuve dont les eaux jadis errantes venaient baigner le pied de la colline et la petite dépression dans le massif de la Londe, utilisée aujourd'hui par les chemins de fer de Rouen à Elbeuf et de Rouen à Serquigny. La ruine, très apparente encore, mais découronnée, ne fait pas aussi grand effet que Château-Gaillard ou Tancarville, les autres forteresses féodales de la Seine.

Le Château-Robert a joué un rôle important pendant la défense nationale. Là s'appuyaient les troupes françaises qui, après l'occupation de Rouen par l'ennemi, couvraient la rive gauche du fleuve en gardant l'isthme étroit compris entre Moulineaux et Elbeuf et dans lequel confinent les deux grandes forêts de Rouvray et de la Londe. La position, fort belle, était admirablement choisie et couvrait bien la direction de Pont-Audemer vers laquelle était disséminée notre petite armée de Normandie. Mais les dispositions étaient défectueuses, la forêt facile à rendre impraticable fut mal organisée et un corps d'armée prussien put forcer le passage, mettant en ligne cinq fois plus d'hommes que nous ne pouvions en présenter — et autrement aguerris.

Le 28 décembre, nos francs-tireurs avaient enlevé le Château-Robert au poste prussien qui l'occupait, ainsi que le village de Moulineaux. Le 31, les Allemands revinrent à la charge et, malgré une héroïque résistance des mobiles des Landes et des francs-tireurs, s'emparèrent de nouveau des ruines. Les mobiles de l'Eure, survenant, attaquèrent les vainqueurs et réoccupèrent la position.

Ce fut le point de départ de combats très vifs, conduits avec habileté par l'ennemi très supérieur en nombre, bravement mais avec décousu de notre côté. Jusqu'au 4 janvier, par un froid de 10 degrés et un épais brouillard, nos soldats luttèrent sur cet étroit espace. Les mobiles de l'Ardèche surtout, si vaillants déjà à Vernon, montrèrent la plus grande bravoure sous les ordres d'un officier portant un nom illustre, le commandant de Montgolfier. Tous d'ailleurs firent largement leur devoir, les rencontres de Château-Robert et de Moulineaux sont une page réconfortante dans l'histoire de la guerre.

Deux monuments commémorent ces journées. L'un près des ruines, l'autre à La Bouille. Celui de Château-Robert, au col, représente un mobile appuyé à un pan de muraille gothique et pointant la baïonnette vers l'ennemi, c'est l'œuvre

du sculpteur Eugène Faucher. Au-dessous, la remarquable église de Moulineaux se glorifie d'avoir été édifiée par Blanche de Castille ; sa belle verrière est un don de la reine.

A peine a-t-on le temps d'évoquer ces souvenirs ; le bateau file rapidement entre la rive gauche indécise, et celle, plus nette, de la presqu'île de Rouvray où se suivent les parcs somptueux, les châteaux de noble allure, les riches villas. La rive gauche aussi possède des châteaux, l'un d'eux a appartenu à Eugène Dutuit, le célèbre collectionneur rouennais qui a si magnifiquement doté d'œuvres précieuses le petit palais des Champs-Élysées. Cette demeure regarde sur l'autre rive le château de Soquence et le château de Trémauville, dont le parc semble se poursuivre par une majestueuse avenue vers la forêt de Roumare.

La Seine qui, jusqu'alors, avait été séparée des collines de la rive gauche par de grands palus et des cultures, se rapproche brusquement de ces hauteurs, en même temps, sur la rive droite, s'élargissent les terres basses. Ces collines tombent, abruptes, sur le fleuve, véritables falaises tapissées d'une végétation luxuriante. Dans ce site pittoresque et charmant se

groupent les maisons coquettes de La Bouille, dominées par l'élégante flèche pyramidale de l'église. La Bouille c'est l'*ultima Thule* de la petite navigation à vapeur rouennaise. Là se termine la course des bateaux omnibus qui desservent la banlieue de la grande ville. Aussi les restaurants sont-ils nombreux, célèbres parmi les excursionnistes pour leurs matelotes d'anguilles. Le joli port a sa légende tragique. Là, si j'en crois des auteurs normands et, parmi eux, M. Georges Dubosc, l'homme qui connaît le mieux la cité et le pays de Rouen, on aurait recueilli le corps du malheureux Arthur de Bretagne, jeté en Seine par son oncle Jean sans Terre.

La Bouille est le point de départ d'un pèlerinage patriotique pour la Maison-Brûlée, hôtellerie assise sur la colline, à la lisière de la forêt de la Londe, et qui fut le théâtre du plus vif des combats de 1871, celui du 4 janvier, dont l'issue nous obligea à la retraite. Le colonel Thomas ayant à peine la valeur de deux bataillons résista énergiquement contre les colonnes allemandes qui cherchaient à le submerger ; avec quatre pièces dont deux de montagne il infligea des pertes cruelles aux assaillants, mais ceux-ci étaient trop ! Ils venaient de front, ils arrivaient

à notre droite où la 1re compagnie de l'Ardèche offrait une attitude énergique, ils surgissaient à notre gauche où des masses débouchaient par La Bouille. Les deux pièces de montagne, servies par les mobilisés du Calvados, tiraient encore quand une nuée d'ennemis se ruèrent sur elles, tuant les servants dont la mort glorieuse a été louée par l'ennemi : *Die beiden feuernden Geschütze genommen,* dit le colonel von Wartensleben, historien allemand de cette campagne.

La perte de la Maison-Brûlée, carrefour des grandes routes, n'arrêta pas le combat ; le colonel Thomas, replié au delà de Saint-Ouen-de-Thouberville, ne craignit même pas de lancer ses mobilisés du Calvados, les restes des mobiles de l'Ardèche et des Landes, les francs-tireurs sur les Allemands qui avançaient. Il rejeta ceux-ci en désordre sur Saint-Ouen. L'arrivée de renforts d'artillerie empêcha l'ennemi de subir un échec et nous obligea à reprendre la retraite sur Pont-Audemer.

Cette résistance a été glorifiée par un beau monument, œuvre d'Aimé Millet : statue de mobile appuyé sur son fusil. On a élevé bien d'autres édicules commémoratifs de la douloureuse campagne, il n'en est guère de plus mérité que celui-ci.

Après ce coin aimable et accueillant de La Bouille, le décor se fait sauvage. Presque à pic se dressent sur la Seine les collines de la rive gauche, découpées par des ravines ouvertes entre de blancs promontoires. Sur ces hauteurs le château de Caumont profile ses combles élevés et des flèches aiguës ; en arrière, de Caumont à Saint-Ouen-de-Thouberville, s'étend le plateau où s'acheva la résistance de nos troupes. Caumont est enveloppé de beaux vergers de pommiers, produisant une pomme reinette réputée bien loin de France, car Rouen l'expédie par ses vapeurs dans la plupart des ports du Nord.

Le château de Caumont contemple, sur la rive droite, le riant village de Sahurs allongé sur la route et formant décor avec son château, la vieille église romane et une élégante chapelle, lieu de pèlerinage d'ancienne origine, puisque Anne d'Autriche y offrit une statuette d'argent en reconnaissance de la naissance du Dauphin qui devait être Louis XIV.

La rive gauche s'escarpe encore, entaillée de carrières qui forment des porches gigantesques pour l'entrée des galeries. Ces exploitations ont permis de doter Rouen de la plupart de ses beaux édifices, la pierre de Caumont pouvant être faci-

lement transportée par le fleuve. Les débris ont servi à lester bien des navires depuis des siècles. Si vieilles sont ces carrières que des stalactites superbes se sont formées aux voûtes, surtout dans la grotte Jacqueline, où coule un ruisseau jaseur.

Il est de ces carrières à La Roche, d'autres, les plus importantes et les plus célèbres, au Val-des-Leux, en face de la longue file de maisons qui constituent, sur la rive droite, Saint-Pierre-de-Manneville. Autour du Val-des-Leux les collines sont revêtues de bois, lisière de la forêt de Mauny.

La Seine monte ici droit au nord, entre la presqu'île de Rouvray et celle à laquelle on pourrait donner le nom de Mauny, d'après la sylve qui la remplit en partie. Bien élargie déjà, c'est un superbe chenal qui échappe bientôt aux collines et coule, éclatant, au sein de prairies d'un vert intense. A l'endroit où la haute falaise s'éloigne, l'île du Calumet évoque par son nom le Saint-Laurent et le Mississipi d'où la pipe dite *calumet* est entrée dans la littérature par l'image du calumet de la paix et du calumet de la guerre, célèbre dans les romans de l'école de Mayne-Reid. L'île, reliée à la rive gauche par une levée, est encore rattachée à l'île du Ronceray, plus éten-

due, où se trouve une ferme. Ces gras paysages insulaires contrastent avec les coteaux lointains de la rive gauche revêtus d'ajonc, de genévriers et d'une herbe courte et rêche.

Le fleuve calme semble barré au loin par les pentes raides et vertes du pays de Caux. On dirait un lac très long et étroit. Ce bassin étincelant est bordé à droite par une nappe de verdure, grandes prairies encadrées d'arbres, étalées jusqu'aux collines portant la forêt de Roumare. Entre les arbres on distingue la rangée continue des villages. Là-bas, c'est Quevillon, un des innombrables séjours de Voltaire loin de Paris, chez les seigneurs qui se donnaient le genre de partager ses idées et de l'avoir pour hôte. Il résida ici au château de la Rivière-Bourdet, encore debout et de noble aspect, à l'entrée d'un pli entaillé dans la forêt ; près de là s'ouvre le Val du Phénix où pénètre une des plus belles voies du massif forestier. Jusqu'à Saint-Martin-de-Boscherville et au sommet du méandre, pendant plus de deux lieues, se poursuit une rue d'agrestes demeures.

Le fleuve a perdu de sa liberté. Les digues ne sont pas continues encore, mais les berges sont fixées par des lignes de fascines et des rangées de pieux derrière lesquelles des saules têtards,

poussant drus, laissent rarement apercevoir sur la rive droite la vaste étendue des prairies. A gauche Bardouville couvre une ride élevée. Plus loin s'allonge Ambourville. Ces villages de la rive gauche jouissent du fleuve, du côté opposé les hameaux ont cessé depuis bien longtemps d'être bordés par le flot, les prairies couvrent les espaces où les grandes marées errèrent. Si loin sont les villages que l'on ne peut distinguer sans peine Saint-Martin-de-Boscherville, dominé par une des plus vastes et belles églises de Normandie, celle de l'abbaye de Saint-Georges, œuvre la plus parfaite peut-être de l'architecture romane à l'aurore de l'époque ogivale. Ce vaste édifice, supérieur à bien des cathédrales, est dû à Raoul de Tancarville, prieur de Guillaume le Conquérant. Peut-être la façade à double rangée de fenêtres portées sur un beau porche à quatre rangs de voussures est-elle un peu étroite pour la hauteur, entre deux minces tourelles ajourées. Une puissante tour élevant sa croix à 58 mètres est assise à la croisée de la nef, du transept et du chœur. C'est elle qui donne le plus grand caractère au tableau lointain de l'église.

Un passager qui me voit prendre des notes me décrit Saint-Georges, il s'enthousiasme sur-

# LA SEINE DE ROUEN A LA MER

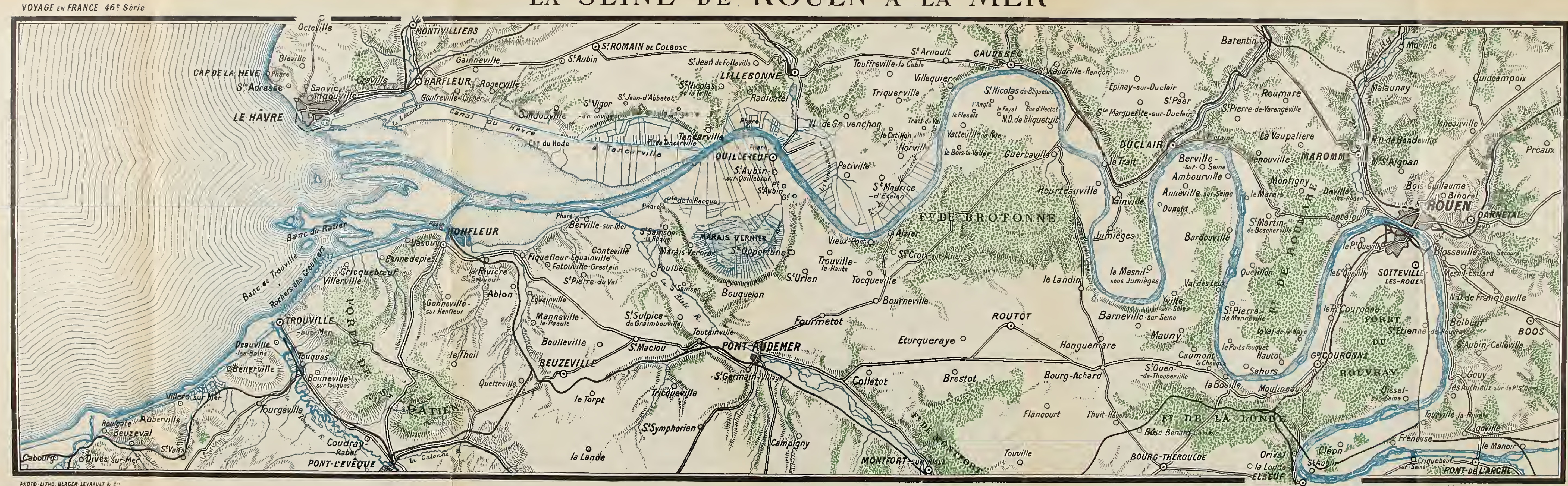



PHOTO-LITHO. BERGER-LEVRAULT & Cie

tout pour une partie de l'abbaye invisible d'ici, la salle capitulaire, joyau du gothique normand. Mon voisin est archéologue, aimable et fougueux ; si je l'écoutais je descendrais à Duclair pour aller admirer la basilique de Saint-Martin et surtout la salle capitulaire, merveille de force autant que de grâce !

---

# X

## LA SEINE MARITIME — DE DUCLAIR A VILLEQUIER

Hénouville. — La chaise de Gargantua. — Le chef de Saint-Antoine. — Duclair. — Le barrage de navires coulés, en 1870. — Les boucles de Jumièges et de Mauny. — Une entreprise de Vauban. — Yville. — Landin et la forêt de Brotonne. — Passage de Jumièges. — Claquevent et le Trait. — La Mailleraye et Guerbaville. — Les torpilles allemandes. — Le combat de l'*Oriflamme*. — L'*Oriflamme* et l'*Alerte* devant Caudebec. — Caudebec. — Villequier.

A bord du *Félix-Faure*. Juin.

Quand les tours de Saint-Martin-de-Boscherville ont cessé d'être en vue, on voit se rapprocher les coteaux du pays de Caux décrivant une courbe régulière qui marque sans doute l'ancienne berge de la Seine. Sur ces collines se montre Hénouville où s'attache le souvenir de Corneille, le poète y fut souvent l'hôte du curé Legendre, il y aurait même écrit un poème, *le Presbytère d'Hénouville*. M. Dubosc n'affirme pas l'authenticité de cette attribution, mais il

est plus précis sur l'œuvre de l'abbé Legendre, émule de La Quintinie, auteur d'un traité sur la culture des arbres fruitiers et dont le nom a été donné à l'un des carrés de l'ancien potager du roi, devenu l'école nationale d'horticulture de Versailles(1). Le pays reste digne du savant horticulteur, il est peu de plus beaux vergers en Normandie que ceux des environs d'Hénouville.

Les collines décrivent une courbe parfaite, obligeant la Seine à se replier vers l'ouest, puis au sud, pour achever d'envelopper la grande boucle de Mauny. Abruptes, très vertes par leur manteau d'arbres et de broussailles, elles sont découpées par une infinité de ravines s'épanouissant au sommet des hauteurs. La disposition de ces plis est singulière, on les dirait évidés par quelque Gargantua ; de fait le nom du bon géant mythique se trouve évoqué, les gens du pays appellent « chaise de Gargantua » un rocher situé après le calme hameau de La Fontaine, enfoui dans les arbres.

Le paysage prend encore plus de grandeur, grâce aux roches escarpées. Au débouché du vallon de la Sainte-Austreberthe, deux aiguilles de craie semblent des *amers* pour la navigation.

---

1. 45e série du *Voyage en France*, chapitre VII.

Un de ces monolithes est appelé par les marins le *chef de Saint-Antoine.* La falaise, très blanche, se dessine capricieusement sur le vert des bois et des prés. Au fond apparaissent les maisons blanches ou roses de Duclair.

Il y a un port avec estacades et l'on peut accoster au quai pendant la pleine mer, mais nous sommes en plein jusant, le *Félix-Faure*, doit s'arrêter loin de la rive et débarquer ses passagers, bien rares, dans une chaloupe qui les conduira à quai. L'opération est brève, à peine avons-nous le temps de contempler la jolie petite ville qui se mire dans le flot étroit et profond du grand fleuve, sous les falaises blanches empanachées de verdure [1].

Elle eut ses heures tragiques l'aimable bourgade. En 1870, après l'occupation de Rouen et du pays de Caux par les Allemands, la Seine restait libre et notre flottille du Havre pouvait circuler entre les rives cependant envahies. Déjà on avait tenté d'utiliser ces petits navires lorsqu'on espérait défendre Rouen ; la batterie flottante *Protectrice,* les canonnières *Oriflamme, Étendard, Mitrailleuse* avaient amené les canons

1. Sur Duclair, Jumièges et Caudebec-en-Caux, voyez la 6e série du *Voyage en France,* chapitre XXIII.

destinés à l'armement des ouvrages esquissés autour de la ville. Plus tard notre pavillon apparaissait encore devant Caudebec et Duclair, inquiétant les généraux allemands.

Le général de Bentheim qui, vers le 20 décembre, avait fortement occupé la ligne formée par le vallon de Sainte-Austreberthe, craignant d'être tourné par le fleuve, résolut de le barrer. Les 20 et 21 décembre il s'empara de six navires anglais et les fit couler en amont de Duclair. Puis, pour empêcher nos marins de détruire ce barrage, il fit construire à La Fontaine une batterie enfilant le fleuve. Peu de jours après, les Allemands complétaient cette défense en mouillant des torpilles de l'autre côté de la forêt du Trait, à hauteur de Guerbaville.

Les Anglais, d'ordinaire si chatouilleux, ne se plaignirent guère de la violation manifeste du droit des gens dont ils avaient été l'objet, ils se contentèrent d'une indemnité pour le dégât éprouvé. Après la guerre on put dégager le chenal et Duclair vit de nouveau passer sur ses eaux, les plus profondes de la Seine, les grands navires montant à Rouen.

Rapidement nous reprenons la route ; la ville se continue un moment en aval par des villas,

plus loin ce sont de riantes campagnes, hameaux entourés de « pommages » luxuriants où l'on élève en multitude les canetons « de Rouen »; la grande ville usurpe ainsi un des titres de gloire de Duclair. Sur la rive gauche, très érodée par le flot qui a creusé des anses dans les berges, s'allonge jusqu'à la racine occidentale de la boucle de Mauny une rue de maisons rustiques se partageant en une foule de hameaux : Les Rives, qu'un bac à vapeur relie à Duclair, La Martellerie, Le Marais, Fosse-Chauveau, Cheminée-Tournante, Dupont, Le Rouage, Manoir-Brésil, Le Marais (encore) et le Clos-Saint-Paul, la plupart entourant un château. Les vergers de pommiers isolent ces maisons ou *cours-masures,* parfois de grands noyers les ombragent. Ces arbres, les peupliers penchés sur le flot ou dressés en rangées de pyramides, les touffes de saules d'un vert bleuâtre, les toits humbles émergeant parfois de la verdure forment un cadre superbe au large fleuve, ici calme, dans lequel se mire la haute berge portant les forêts du Trait et de Jumièges, séparées par une sorte de sillon où Vauban avait commencé à creuser un canal pour éviter aux navires le long détour de la boucle de Jumièges.

Ce sillon déboisé est étroit. Aussitôt après

l'avoir dépassé, on retrouve les hautes parois abruptes revêtues d'arbres. C'est la forêt de Jumièges, beau massif de 750 hectares, bien faible en étendue auprès des grandes sylves remplissant d'autres boucles de la Seine. Sa lisière forme un rideau reposant pour les hameaux qui lui font face sur l'autre rive.

Le vapeur file rapidement sur l'ample et lumineuse ligne d'eau, il descend vers le sud à Yville, où s'achève la boucle de Mauny, dessinée depuis La Bouille. Yville, dans une belle situation, sur l'isthme de Mauny recouvert par la forêt, possède un des plus somptueux châteaux de ces rives heureuses, majestueux au fond d'une large pelouse encadrée de peupliers. Cette noble demeure a remplacé un manoir féodal, les gens de finance supplantant les seigneurs guerriers. Law fut parmi les possesseurs de ce beau domaine.

De l'autre côté de la Seine, dans la plaine palustre qui s'arrondit à l'extrémité de la boucle, Le Mesnil-sous-Jumièges rappelle le souvenir d'Agnès Sorel qui habita un manoir encore debout, mais bien défiguré. En mourant, la favorite voulut que son cœur fût déposé dans l'église de Jumièges.

A partir d'Yville la rive gauche s'escarpe

tandis que la rive droite est plate, selon un rythme singulier qui fait porter la Seine tantôt d'un côté, tantôt de l'autre de sa large vallée. Dans cette partie de son cours le fleuve est contenu entre des berges maintenues par des murs, des revêtements de béton, des plantations de saules et d'osiers. Grâce à ces travaux et au dragage, on assure partout une grande profondeur, des *souilles* offrent encore 6 mètres à marée basse, mais certains passages n'ont alors que 1 ou 2 mètres d'eau ; le flot permet aux grands navires de franchir ces seuils que des dérasements abaisseront bientôt.

Les travaux se sont surtout portés sur la rive droite jadis indécise, car, à gauche, jusqu'au Passage de Jumièges, de hautes collines striées de courts vallons tombent, raides, sur le rivage. Leurs flancs sont revêtus d'un gazon ras parsemé de genévriers, indices de la pauvreté du sol ; parfois se présentent des pans boisés ou quelque pommage révélant un terrain meilleur et plus frais.

Au fond du tableau, quand la Seine commence à décrire la courbe qui la ramène vers le nord, apparaît la masse sombre de la forêt de Brotonne dont la lisière autour du village du Landin semble se déverser sur les pentes. La végéta-

tion est superbe, hêtres, frênes, pins et autres essences se confondent avec harmonie. De grandes carrières entaillées dans les berges raides marquent le point où le fleuve quitte de nouveau la base des collines de la rive gauche pour aller frôler encore celles du pays de Caux.

En cet endroit un bac franchit la Seine, faisant communiquer Jumièges avec la rive gauche. Le village est loin de la rive, on le devine par les hautes et belles tours ruinées de l'abbaye illustre qui a laissé de si grandioses débris[1]. Jumièges, à mi-côte, regarde les vastes étendues sombres de la forêt de Brotonne qui, de ses 6 758 hectares, remplit presque en entier la plus grande et la plus massive des boucles de la Seine ; le ruban des eaux atteint 32 kilomètres. Dans ces bois le hêtre peuple pour plus de moitié et le chêne pour plus du quart.

Le hameau du Passage de Jumièges a de la vie, les maisons se mirent dans le flot. Au delà c'est la solitude, il y a bien des hameaux allongés sur le bord entre le flot et le grand marais de la Harelle, mais à peine devine-t-on entre les arbres les maisons de la Harelle et d'Heurteauville. Ce caractère de solitude s'atténue vers

1. 6e série du *Voyage en France,* chapitre XXIII.

Yainville où les hauteurs qui bordent la forêt du Trait se replient sur le sillon qui coupe la boucle de Jumièges. A la base des collines, sur le fleuve, le hameau de Claquevent est bâti sous des carrières formant falaises. De nombreux chalands sont amarrés, chargeant des pierres pour Rouen et Le Havre. De grandes bouées se balancent sur la Seine, leur rôle est purement honorifique aujourd'hui ; elles avaient été placées là pour l'amarrage des navires qui, jadis, ne pouvaient monter plus haut en une marée. Les digues du bas du fleuve, en amenant l'affouillement par le flot, ont creusé le chenal de telle façon qu'un seul courant de mer permet l'arrivée à Rouen. Le balisage des rives et une multitude de feux faisant du fleuve une véritable voie illuminée, ont complété l'effet de ces beaux travaux.

Entre les pommiers et d'autres arbres fruitiers sourit le joli village du Trait, au pied des collines couvertes par la forêt de ce nom. La Seine s'en va brusquement à l'autre côté de la vallée, au hameau de La Mailleraye dépendant de Guerbaville. Dans cette partie le fleuve était large, peu profond, entre des berges mobiles. Des perrés, des rangées de pieux, des clayonnages, des bétonnages ont donné de la fixité au lit rétréci. En ces parages commence le grand travail d'en-

diguement, œuvre superbe qui a si profondément transformé les conditions économiques de Rouen et de la haute Normandie.

La Mailleraye est un groupe de maisons aux toits d'ardoises éclatant sous le soleil. Le vent qui souffle directement dans l'axe du fleuve agite les eaux et donne au chenal l'aspect de la mer, rendu plus précis par la présence de petits navires au long de l'appontement formant le port. Le lieu est charmant, le hameau avec ses maisons peintes, de prospère apparence, le quai couvert de bois venant de la forêt de Brotonne et que chargent chalands et navires, font face à la forêt du Trait recouvrant des collines ondulées.

Ce site était jadis embelli par un château superbe, dont il ne reste que de pauvres traces. Ce n'est pas le seul changement subi, la Seine qui s'étalait sur un kilomètre, tantôt flot jaunâtre, tantôt bancs de sable et de vase, a été ramenée à 200 mètres à peine de largeur par la création des digues. Aussi la profondeur s'est-elle bien accrue, on trouve encore 5 mètres d'eau à basse mer.

C'est devant La Mailleraye que les Allemands mouillèrent les torpilles destinées à empêcher le passage de nos canonnières. Un poste protégeait ces engins qui n'avaient ni la précision ni la puissance des torpilles actuelles et auxquels on de-

vait mettre le feu par un fil électrique. Le 29 janvier, alors que l'armistice était signé et allait entrer en vigueur, le lieutenant de vaisseau Pic-Paris, de l'*Oriflamme,* qui ignorait ces conventions, remontait la Seine; le poste l'accueillit à coups de fusil : quelques obus mirent les Allemands en fuite. L'*Oriflamme* n'avait eu que quelques cordages coupés et quelques balles dans sa membrure, elle put redescendre le fleuve. Devant Caudebec trois dragons eurent l'idée de tirer sur le petit navire, nos marins répondirent avec tant de justesse qu'ils démontèrent les cavaliers.

L'escarmouche ne finit pas ainsi : l'*Oriflamme* avait été s'amarrer à Quillebeuf, elle y appareillait le lendemain matin, accompagnée de l'*Alerte,* commandant Masson, et remontait de nouveau le fleuve. A Caudebec les Allemands accourus reçurent les bateaux par une fusillade très vive. L'*Alerte,* sans protection sur le pont, gênée d'ailleurs par le courant, dut se retirer, mais l'*Oriflamme* continua sa route, son équipage répondant à coups de fusil aux Mecklembourgeois installés dans les maisons du quai. Ayant dépassé la ville, le commandant Pic-Paris se dirigea une fois encore sur La Mailleraye, y subit une nouvelle fusillade et redescendit le

fleuve. En vue de Caudebec, le combat recommença. L'ennemi, bien abrité, souffrit peu de nos balles, dans les deux journées il n'eut qu'un homme blessé, alors que l'*Oriflamme* avait cinq hommes hors de combat, dont un tué ([1]).

L'auteur auquel j'ai emprunté ces détails sur le rôle de la Seine maritime pendant la guerre, raconte que les Mecklembourgeois et les Thuringiens qui occupaient les rives de la Seine, ignorant le phénomène de la marée, attribuaient le renversement du flot à l'approche des canonnières remontant le fleuve !

Le chenal régulier, occupant entre digues une bien étroite partie du lit que la Seine remplissait naguère pendant la haute mer, entoure le banc des Meules, jadis dangereux mais fort réduit et abaissé par des dragages, devenu désormais un point de repère par l'installation d'un phare. Le courant frôle ensuite la pente douce qui porte Notre-Dame-de-Bliquetuit et, plus loin, Saint-Nicolas-de-Bliquetuit pour aller de nouveau à travers les prairies border les collines du pays de Caux. Il les atteint au débouché du vallon de Saint-Wandrille et du vallon du Brébec ou Ran-

1. Rolin, *La Guerre dans l'Ouest.*

çon qui vient creuser profondément le plateau dont Yvetot occupe le point culminant. C'est un des plus jolis paysages de la Seine, cette ouverture au milieu des vertes campagnes.

Caudebec apparaît dans sa coupe sylvaine, étroitement groupée autour de son église dont la flèche monte très haut. Par l'ouverture de la vallée on découvre un pays verdoyant, encadré par les forêts superbes de Saint-Arnoult et de Maulévrier.

C'est la plus belle partie de ces charmants rivages. Les lignes des collines, le manteau des bois, les chalets, les châteaux, les plis harmonieux des pentes, la variété infinie des formes et des couleurs des arbres constituent un site complet, d'une splendeur parfaite. Jusqu'à Villequier nous aurons les mêmes tableaux.

J'avais gardé un heureux souvenir de Caudebec. J'y vins, il y a quelques années, assister au mascaret, du haut de la terrasse du parc où M. de Caumont m'avait si gracieusement reçu. Le paysage me semble plus heureux encore qu'à l'époque où je le vis pour la première fois [1].

Malgré son excellente situation au sommet de la plus grande boucle de la Seine, à la jonction

---

1. 6e série du *Voyage en France,* chapitre XXIII.

de routes et de chemins rayonnant à travers le pays de Caux, Caudebec n'a pas une très grande importance maritime. Écrasé entre Le Havre et Rouen, il a l'inconvénient du mascaret qui ne permet pas aux navires de stationner à quai pendant la période des marées de vive eau. Toutefois, le mouvement est assez actif, grâce aux carrières qui fournirent, à elles seules, 23 000 tonnes de fret en 1904. Ces matériaux à bâtir ont surtout Le Havre comme destination ; sur un mouvement total de 32 000 tonnes à la sortie, 28 000 étaient pour ce port et 3 000 seulement pour Rouen.

Le nombre des navires qui touchent au quai de Caudebec est assez considérable. 216 sont entrés en 1904, dont 162 sur lest venant charger les matériaux de construction. A la sortie on a recensé 391 navires, dont 4 seulement sur lest.

Le mouvement avec l'étranger est faible : deux navires jaugeant 394 tonnes; en outre un navire français de 602 tonnes a fait escale pour prendre des marchandises (1904).

Ce petit port est donc animé, l'incessante navette d'un bac à vapeur reliant Caudebec à la rive gauche et le passage des navires montant à Rouen ou descendant le fleuve augmentent la vie de l'aimable cité qui fut illustre parmi les

villes normandes, jusqu'à la Révolution. Celle-ci détrôna Caudebec de son rang administratif et judiciaire pour en former un simple chef-lieu de canton. Mais elle n'a pu lui enlever le charme de son site et l'amélioration du fleuve lui a restitué en importance économique ce qu'elle perdait en dignités.

Continuant à longer les admirables collines de sa rive droite, la Seine reflète dans ses eaux la modeste chapelle de Bariva ou « Barre-y-va », le château de la Martinière et de riantes villas enfouies dans la verdure. L'inflexion de la Seine à cette extrémité de la boucle de Brotonne est presque insensible, mais elle s'accentue à Villequier, paysage charmant entre tous, avec ses maisons de teintes claires, son église au grand comble flanquée d'une tour élégante, la grande masse d'un château de briques à mi-hauteur de la falaise.

Villequier, si heureux et si pimpant, évoque cependant le souvenir d'un drame qui a fortement ému le pays et vivra longtemps dans la mémoire des hommes, à cause des vers douloureux inspirés à Victor Hugo. Bien des naufrages ont eu lieu sur la Seine, bien d'autres se produiront sans doute, mais aucun n'arrachera de

tels cris de douleur, ou du moins ne les fera retentir aussi loin et aussi longtemps.

C'était en 1843. Léopoldine Hugo, fille du poète, âgée de dix-neuf ans, était mariée à Charles Vacquerie qui en avait vingt-six ; après un séjour au Havre ils résolurent de rentrer à Villequier par le fleuve, dans une barque conduite par un vieux marin familier avec les traîtrises de la Seine. La traversée, d'abord heureuse, se termina tragiquement : un coup de vent fit rouler l'embarcation par le travers de Villequier. Mal lestée, celle-ci chavira. M. et Mme Vacquerie, le batelier, un enfant de dix ans qui avait pris place avec eux, furent noyés.

Adèle Foucher, la mère de Léopoldine, et la mère de Charles Vacquerie attendaient au bord de la Seine qui baignait la terrasse du jardin. Elles apprirent aussitôt l'horrible catastrophe. Quand Adèle Foucher mourut, en 1858, son corps fut transporté à Villequier, près de sa fille. Les tombes attirent les visiteurs. Sur l'une d'elles on lit simplement : *Adèle, femme de Victor Hugo.* A côté reposent Charles Vacquerie et Léopoldine.

La tragédie dont Villequier fut le théâtre ne sera jamais oubliée, grâce au nom illustre de Hugo et aux vers dans lesquels le grand poète

exhala sa douleur. Mais si le coup fut rude pour le père, il le fut davantage pour la pauvre mère, bien oubliée dans les lamentations harmonieuses qui ont révélé cet adorable hameau de la Seine maritime.

A Villequier le fleuve s'élargit et commence à prendre la physionomie d'un estuaire, par l'ampleur de ses eaux. Ici s'achève, au point de vue du pilotage, la navigation dans la partie aval de la Seine maritime. Les pilotes de Quillebeuf abandonnent les navires qui sont conduits à Rouen par ceux de Villequier. Près de là, à un kilomètre du phare, le courant cesse de toucher la base des collines. Les digues ont réuni toutes les eaux au milieu du vaste espace où le flot des grandes marées s'étalait jadis, elles les écartent des falaises du pays de Caux pour les amener contre la rangée de collines qui porte la forêt de Brotonne et marque l'entrée de l'estuaire par la pointe de Quillebeuf. Un moment le chenal va frôler le Nez de Tancarville mais pour se porter de nouveau vers le sud, jusqu'à l'embouchure de la Risle.

# XI

## L'ESTUAIRE DE LA SEINE

Sortie de Villequier. — Terres conquises sur les marées. — Aizier et Vieux-Port. — Les digues de la Seine. — Les atterrissements. — Rôle maritime de Quillebeuf. — Autrefois et aujourd'hui. — La charte des Quillebois. — Le pilotage. — Projets de traversée de la Seine. — Port-Jérôme. — Le port romain de Lillebonne. — Les digues de Quillebeuf. — Le Nez de Tancarville. — Le château. — Canal du Havre à Tancarville. — La pointe de la Roque. — Le flot de marée. — L'embouchure de la Risle. — Devant Harfleur. — Nouvelle entrée du Havre.

Le Havre. Juin.

Villequier, ou plutôt son terroir, n'est pas sans industrie, mais celle-ci se dissimule, comme honteuse, dans les plis de la colline. Un funiculaire escalade une pente, plus loin une conque dans la falaise abrite une usine pour la régénération des matières grasses. Les huiles et les graisses devenues cambouis par le frottement des machines dans les paquebots et les usines y sont traitées, épurées à nouveau et, redevenues claires et fluides, peuvent encore être utilisées. En face, à la hauteur de Vatteville, la berge est disposée pour

recevoir les bois de la forêt de Brotonne, que des navires viennent charger. La Seine s'élargit peu à peu, le lit est gagné sur l'ancien estuaire, derrière les digues les bancs de vase et de sable ont perdu leur mobilité, les marais se sont raffermis. De belles prairies, des terres de culture même, s'étendent où le flot de marée s'étalait autrefois. Un peuple de chevaux paît en liberté sur les espaces jadis labourés par les vagues. Il y a là une des plus superbes œuvres du génie humain. Entre ses berges artificielles bordées de phares, de feux fixes, rouges sur la rive droite, blancs sur la rive gauche, le fleuve descend ou monte avec majesté ou violence selon l'heure et l'époque de la marée et la nature des vents. Pour le profane, cette multitude de signaux lumineux est une surprise, on n'en saisit pas de suite le mécanisme et les alignements qui permettent aux pilotes de se diriger sans peine.

Pendant notre descente le fleuve a varié d'aspect d'une façon extraordinaire ; tantôt le calme était absolu, tantôt le vent soulevait des lames courtes donnant un avant-goût de la mer, changements brusques dus aux détours rythmiques des boucles. Sur le large chenal où nous voguons maintenant, pas une vague, on dirait un lac endormi.

L'immense et beau bassin se rapproche une fois encore des hauteurs qui bordent la forêt de Brotonne et que revêt la nappe moutonnante des grands hêtres. Entre les bois, à l'entrée d'une courte vallée, le village d'Aizier occupe un site aimable. Le lourd clocher fauve d'une église romane, une grande maison de campagne dominent une poignée de maisons éparses dans la verdure, beaucoup sont couvertes de chaume. A un quart de lieue plus loin, dans la concavité formée par l'extrémité de la boucle de Brotonne, le village de Vieux-Port longe le fleuve, encore plus rustique qu'Aizier, entre ses pommages luxuriants.

Le majestueux croissant formé par la Seine s'anime par des convois de chalands venant du Havre, à l'aide du canal de Tancarville. Depuis longtemps nous ne trouvons plus de grands navires sur notre route, alors qu'ils étaient nombreux aux abords de Rouen où ils atteignaient avec la haute mer.

La Seine, sur sa rive gauche, longe étroitement les collines du pays de Roumois, tandis que l'ancien rivage maritime du pays de Caux se montre, très confus, au delà des prairies conquises sur l'estuaire. Mais le fleuve s'élargit toujours et l'on a bien maintenant la sensation d'un chenal mari-

time. A l'horizon on commence à distinguer Quillebeuf, à l'abri de sa pointe.

Jusqu'à la petite ville la Seine longe le bas de falaises terreuses qui s'éboulent parfois et dont le flot de marée étale les débris. Sur la rive droite, la digue est haute et maintient victorieusement les eaux dans l'espace que l'homme leur a assigné.

Ces digues ont complètement transformé l'aspect du pays. Entreprises en vertu de la loi de 1846, elles atteignaient Quillebeuf dès 1850 et alors la transformation fut rapide. Derrière le mur protecteur, les vases, jadis sans cesse remuées, se déposèrent, accrues, à chaque grande marée, par les apports du flot. D'année en année on vit la terre ferme remplacer les bancs alternativement couverts et recouverts. La navigation sur la Seine, auparavant difficile, que pouvaient seuls guider les pilotes de Quillebeuf, prit sa régularité actuelle. Jusqu'alors, pour monter à Rouen, les navires subissaient une série d'arrêts à attendre le flot. Quillebeuf était la plus importante de ces escales forcées, la ville devait à ce séjour constant de nombreux vaisseaux dans sa rade une activité qu'elle a bien perdue, un aspect pittoresque dont nous nous faisons malaisément une idée.

Tous les navires étaient obligés de stationner à Quillebeuf à la descente de la Seine, car, pour franchir un passage dangereux appelé la Traverse, vers Aizier, ils devaient s'y présenter à la pleine mer et n'atteignaient Quillebeuf qu'à marée descendante, trop tard pour s'engager dans l'estuaire où les bancs empêchaient la navigation pendant le jusant. Il leur fallait donc attendre le flot pour reprendre leur route.

A la remonte, en dehors des grandes marées, les vaisseaux ne pouvaient dépasser Quillebeuf pendant un seul flot ; si le vent les contrariait ils risquaient même de s'échouer près du port et l'on devait les remorquer à l'aide de bateaux lamaneurs puis achever le halage à force de bras. Les navires arrivaient ainsi à l'abri de la pointe de Quillebeuf. Ils s'amarraient à des pieux plantés au long de la falaise. Quelquefois plus de cent bateaux étaient ainsi retenus par ces pieux. M. Alard, ingénieur des ponts et chaussées, auteur de la notice sur le port de Quillebeuf dans laquelle j'ai puisé, a recueilli des documents révélant la haute ancienneté de ce système d'amarrage.

L'abbé de Jumièges avait le droit de percevoir des taxes de navigation, à charge d'entretenir les pieux ; comme il ne s'acquittait pas volon-

tiers de ce soin, un procès lui fut intenté en 1736 et se termina par la condamnation des moines. Les pieux furent utilisés jusqu'à l'achèvement des digues, il y en avait encore 90 en 1835; 31 étant occupés par des remorqueurs et des chalands, il n'en restait que 59 disponibles pour 60 bâtiments, ce nombre était manifestement insuffisant.

On comprend combien devait être animée la rade de Quillebeuf lorsque cette centaine de bâtiments étaient retenus aux pieux et que d'autres attendaient le moment de s'amarrer à leur tour ou d'effectuer le passage. La population entière vivait de la conduite des navires. Elle en vécut de toute antiquité. La charte donnée par Charles VII aux Quillebois en récompense des services rendus dans la lutte contre les Anglais dit que les habitants de Quillebeuf « sont gens vivant de la mer, du fait et du métier de la mer, et n'ont que peu de terres labourables, et sont menants et conducteurs des vaisseaux montants et enallants en la rivière de la Seine, de Honnefleur à Caudebec et de Caudebec à Honnefleur ».

Les Quillebois rendaient de tels services à la royauté que celle-ci les exemptait de toutes charges et impôts. La charte de 1450, après avoir

pris soin de spécifier que la ville possède deux rues principales et plusieurs autres petites ruelles « et est toute *circuite* et environnée de l'eau de la Seine », énumère les exemptions ; elle dit les Quillebois quittes et exempts de toutes coutumes, avalages, fouages, guets, garde de ville, charrois, tailles, aide de feux, impositions et autres taxes, impôts et exactions quelconques. Henri IV, qui affectionnait Quillebeuf au point de lui avoir donné le nom d'Henriqueville ou Henricarville, qu'elle ne garda point d'ailleurs, avait autorisé les habitants à choisir eux-mêmes, dans leur sein, quatre-vingt-dix-neuf pilotes pour le pilotage de la Seine.

La transformation du fleuve, en modifiant profondément la vie de Quillebeuf, lui a cependant laissé son importance au point de vue du pilotage. Quatre-vingt-dix pilotes sont chargés par la chambre de commerce de Rouen d'aller chercher les navires en mer pour les conduire à Villequier où d'autres pilotes, au nombre de trente, conduisent à La Mailleraye ; à partir de ce dernier point, le pilotage est facultatif jusqu'à Rouen.

A Quillebeuf un sémaphore signale télégraphiquement au port de Rouen la montée des navires, le capitaine de port désigne aussitôt

l'emplacement à occuper à quai; cette indication figure sur un tableau placé à 3 kilomètres avant Rouen, le capitaine du navire peut donc aller sans hésitation à son poste d'amarrage et commencer aussitôt ses opérations de débarquement et d'embarquement.

On voit que si la part de Quillebeuf dans le mouvement de la Seine n'est plus aussi pittoresque que jadis, elle n'en reste pas moins considérable, c'est l'intermédiaire obligé de Rouen pour toute sa navigation, le point d'attache aussi des remorqueurs qui guident les navires à voiles, de moins en moins nombreux d'ailleurs.

La petite ville que je visitai jadis au cours de mes excursions dans le Roumois [1], et qui m'avait frappé par son calme et son aspect vétuste, a plus d'allure vue de la rivière ; son beau quai et son phare lui donnent davantage d'apparence qu'on ne s'attendrait à en trouver à une bourgade de 1 300 âmes. Mais il lui manque toujours les lignes ferrées depuis si longtemps projetées : de Quillebeuf à Pont-Audemer et, sur l'autre rive, de Port-Jérôme à Lillebonne. Le bac à vapeur qui devait faire face à un mouvement considérable

1. 6e série du *Voyage en France,* chapitre XV.

de voyageurs amenés en wagons ne dessert qu'un service local bien restreint. La rive droite, d'ailleurs, est déserte jusqu'aux collines : la population n'est point venue encore dans tout le vaste territoire conquis sur la mer. Il faut aller à la base des hauteurs, vers les riants villages de Petiville, Saint-Maurice-d'Ételan, Norville et Notre-Dame-de-Gravenchon pour trouver l'intensité de la vie humaine. Il y a là des centres intéressants par leurs édifices, châteaux ou églises.

Un grand projet récent prévoit la création d'un chemin de fer du Havre à Pont-Audemer, soit à l'aide d'un gigantesque viaduc franchissant la Seine à Aizier, au-dessus des plus grands mâts de navire, soit par un tunnel sous le fleuve. L'esprit d'entreprise et la ténacité des Havrais auront sans doute raison des obstacles et ils obtiendront cette ligne indispensable au complet développement de leur port.

En face même de Quillebeuf, de pauvres logis et l'embarcadère du bac à vapeur constituent Port-Jérôme. Le second Empire avait rêvé là une sorte de faubourg de Quillebeuf pour la rive droite ; un grand bac à vapeur aurait relié les deux rives en portant les trains de chemin de fer. De là ce nom de Jérôme appartenant à deux princes Bonaparte. L'endroit est resté solitaire, au lieu du

chemin de fer, c'est une route qui conduit à Lillebonne, dont on voit s'ouvrir la vallée industrieuse. Lillebonne fut un havre il y a bien des siècles, abri gaulois d'abord, puis port romain après la destruction et la reconstruction de la cité par César. Les abords de la ville ont été lentement transformés par les atterrissements de la Seine, le bassin a été comblé par les alluvions ; la rivière de Bolbec où remontait la marée n'est plus qu'un fossé. La création des digues de la Seine a complété l'isolement par le colmatage des restes de l'estuaire. Lillebonne est aujourd'hui à plus d'une lieue des rivages. A peine la devinerait-on, de Quillebeuf, si la belle flèche de son église et les cheminées d'usines ne la signalaient.

Les collines du Roumois finissent au phare de Quillebeuf, placé à la pointe du promontoire qui, si longtemps, domina la vaste étendue des eaux marines. Quand on a dépassé ce feu on voit soudain le paysage prodigieusement s'entr'ouvrir. C'est l'ancien golfe, asséché par l'endiguement de la Seine contenant le flot dans le chenal qui lui a été tracé. Au delà des digues, le sol n'est pas exhaussé encore, mais l'œuvre marche vite, bientôt des prairies et des cultures opulentes remplaceront les terres fluides. Déjà une

large baie, le marais Vernier, que j'ai décrit jadis[1], avait été fermé au dix-septième siècle par les Hollandais, à l'aide de la « digue hollandaise » qui joint la pointe de la Roque à celle de Quillebeuf. Plus vastes encore sont les terres en voie de conquête.

Les ingénieurs avaient considéré leur tâche comme finie lorsqu'ils eurent achevé les digues entre Quillebeuf et l'embouchure de la Risle ; mais, devant les merveilleux résultats acquis, Rouen a obtenu que l'œuvre soit poursuivie plus loin encore dans l'estuaire de la Seine jusqu'à Honfleur, et les travaux continuent, améliorant chaque année davantage les facilités de navigation pour les grands navires.

Au sortir de Quillebeuf, le nouveau chenal décrit une courbe harmonieuse pour aller passer au pied du cap, *nez* ou *nais,* de Tancarville, jadis promontoire marin, mais aujourd'hui entouré par les atterrissements que l'endiguement a déterminés. Cette pointe admirablement dessinée, portée sur des falaises, est un des beaux paysages de Normandie. L'homme a complété l'œuvre de la Nature en créant une forteresse gigantesque sur ce roc qui surveille l'important

1. 6e série du *Voyage en France.*

passage. Le château, à l'abri des vents de mer, dans une conque tournée vers Lillebonne, est de grandiose caractère. La partie féodale, en arrière, garde des tours hautes et puissantes. En avant, sur une terrasse dominant le fleuve, le château moderne, d'aspect monumental, s'associe bien au décor plus farouche des ruines guerrières. Cela devait avoir un aspect autrement saisissant lorsque le flot de marée entourait le promontoire et remplissait les vastes baies voisines.

Sous la pointe du Nez de Tancarville, une longue estacade indique l'entrée du canal du Havre à Tancarville creusé dans les atterrissements pendant vingt-cinq kilomètres. En permettant aux chalands de rivière d'éviter l'estuaire et la baie de Seine, il a donné au Havre des relations directes avec le réseau fluvial. Le chenal d'accès conduit au sas éclusé bordé de petites maisons de garde. Le canal, par son mouillage de $3^{m},50$, correspond à la Seine entre Paris et Rouen, tous les bateaux qui desservent Paris peuvent donc emprunter cette voie. Sur les six derniers kilomètres de son cours, il devient maritime, avec une profondeur de 6 mètres, afin de maintenir son rang de port de mer à la ville déchue de Harfleur. Tant que le

sol inconsistant sur lequel il est tracé ne se sera pas complètement raffermi et couvert de végétation, ce bel ouvrage, construit de 1881 à 1887, au prix de vingt-cinq millions, restera en pleine solitude ; aucun village, aucune maison même n'existe sur ses berges, mais il est en vue d'une des parties les plus riches du pays de Caux, portée sur des falaises dépassant 100 mètres d'élévation, découpées par de courts vallons où coulent des ruisseaux clairs.

La Seine, à l'entrée du canal, a 475 mètres de largeur, c'est superbe comme aspect, mais bien peu de chose auprès de l'étendue autrefois couverte par les eaux ; elle se dirige au sud-ouest entre ses digues balisées et bordées de phares et de fanaux pour aller passer au pied d'un cap aujourd'hui entouré de terres conquises : la pointe de la Roque, haute de 56 mètres, prolongeant une colline de 110 mètres d'élévation. Ce promontoire, qui semble taillé en môle, coloré en rouge par les éboulements des terres, est d'un grand effet dans le paysage. Au sommet se dresse un phare ; sur le bord même de la Seine, à un kilomètre de l'escarpement, un fanal guide les navires vers Tancarville.

C'est en ce point que nous rencontrons le flot de marée. Le fleuve était jusqu'alors calme,

presque assoupi, une lame transversale avance dans toute sa largeur, elle se heurte avec un léger bruit à la base des digues et les ourle d'écume. Nous sommes en période de petites marées, de *morte eau* selon le langage des marins, et le phénomène est fort peu perceptible. Dans les marées de vive eau, l'agitation est tout autre ! Là court la masse puissante qui deviendra mascaret, à partir de Quillebeuf.

Nous approchons de l'embouchure de la Risle. A notre droite le flot s'étale sur des plages coupées d'estacades de charpente à claire-voie tandis que, jusqu'à la Risle, la digue de la rive gauche est en maçonnerie pleine.

La Risle a été déplacée par les travaux d'endiguement de la Seine, elle atteignait le grand estuaire par une sorte d'estuaire particulier ouvert largement entre les pointes de la Roque et de Berville. On a fixé son chenal au long de la côte ouest, de Conteville à Berville, où la rangée des collines indique nettement le cours actuel. La rivière s'ouvre ainsi sur la Seine par une coupure dans la digue. En face de l'embouchure, un îlot exigu, placé au milieu de la Seine, porte un fanal ; au confluent, de hauts pilotis servent d'assiette à un phare.

Pendant que le *Félix-Faure* file sur le flot

montant, nous pouvons apercevoir l'étroit ruban sinueux de la Risle, entre des terres vaseuses, qui seront un jour de riches prairies, et les collines de Berville aux formes molles couvertes de maigres pelouses mouchetées de genévriers. Les digues se poursuivent encore en Seine ; peu avancée, celle de la rive gauche atteint à la hauteur d'un ruisseau descendu de Saint-Pierre-du-Val, à droite les travaux ont été poussés bien plus loin, ils correspondent en longitude au village d'Oudalle, dans le pays de Caux, sur la carte marine mise à jour en 1901 ; depuis lors on n'a pas cessé de poursuivre l'endiguement.

Les difficultés sont grandes, car on trouve les fonds durs à 15 mètres de profondeur seulement dans cette partie de l'estuaire, théâtre de tant de drames que le fond de la mer, me dit un marin, est pavé de carcasses de navires. Ces parages sont tragiques, en effet. Les courants, les déplacements des bancs, les brumes épaisses qui s'abattent brusquement ont causé d'innombrables catastrophes. La brume surtout est malfaisante, d'une telle intensité que les feux les plus puissants ne peuvent être aperçus. Alors la scène est sinistre, sirènes des navires, cloches de brume disposées sur les bords du fleuve se font entendre, produisant une impression inoubliable.

La situation s'est bien améliorée, mais les dangers sont grands encore. Sur ces vases perfides, tout navire échoué est perdu, il s'enlise et le flot montant lui livre un furieux assaut.

Nous avons dépassé l'extrémité actuelle de la digue du nord et nous voici enfin en plein estuaire, une mer limoneuse et jaune encadrée par les collines estompées du pays de Caux, fort lointaines, et la côte de Grâce, plus proche, qui semble terminée par la haute et verdoyante colline sous laquelle étincellent les toits de Honfleur. Le soleil s'abaisse, une brume dorée masque les détails de la côte ; Honfleur dépassé, nous découvrons enfin la Manche, étincelante sous les rayons du couchant. La baie est couverte de voiles de pêche. Tableau merveilleux de grandeur et de vie.

Là-bas, confusément encore, apparaît Le Havre ; le *Félix-Faure* gouverne vers le grand port, entre les bouées sans nombre qui lui indiquent la route ; des navires sont à l'ancre, attendant le moment de remonter la Seine, nous les dépassons et suivons une route nouvelle pour moi ; au lieu d'aller droit vers les bassins du Havre le bateau décrit une grande courbe. C'est que, depuis ma dernière traversée, l'entrée du Havre a été modifiée, les vieilles et pittoresques

# L'ESTUAIRE DE LA SEINE

*d'après les cartes marines*

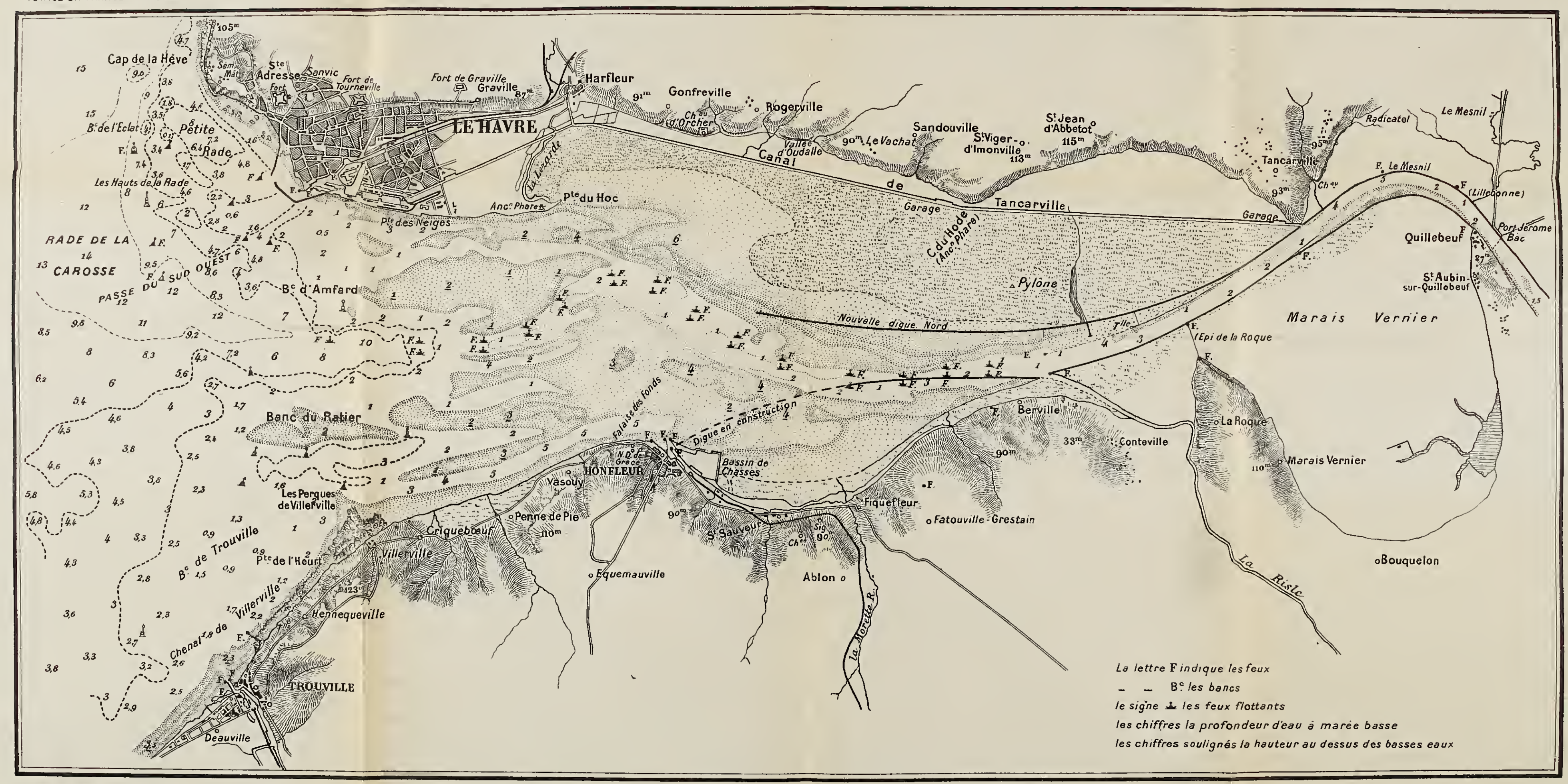



PHOTO-LITHO BERGER-LEVRAULT & Cie

jetées de charpente ont disparu. Deux grandes digues construites au large enferment un immense avant-port. La digue du nord et une partie de la digue du sud sont achevées; entre les musoirs de ces deux jetées passent désormais les navires, pour atteindre l'entrée du port, dans l'axe des écluses conduisant aux bassins. La transformation est complète, ceux qui ne sont pas venus au Havre depuis longtemps ne reconnaissent pas les abords de la grande ville. La grève de galets que bordent l'hôtel Frascati et les chantiers de construction n'est plus battue directement par le flot du large, les digues arrêtent les vagues ou du moins les atténuent ; l'ancienne petite rade est maintenant calme dans son enceinte de jetées. Cela rappelle les ports méditerranéens avec leurs darses conquises sur l'eau bleue.

---

# XII

## VERGERS DE GAILLON ET DE VERNON

A la gare de Bonnières. — Les asperges et les primeurs. — Commerce avec l'Angleterre. — Syndicats de paysans. — La gare de Gaillon. — Gaillon, le bourg et le château. — La destruction d'une merveille d'architecture. — Saint-Aubin-sur-Gaillon, ses vergers et le tombeau de Marmontel. — Dans le grand verger. — Saint-Pierre-d'Autils, Saint-Just et Saint-Marcel. — Casimir Delavigne et le château de la Madeleine. — Le château du maréchal Suchet.

Vernon. Mai.

Je reviens vers Paris par la voie banale mais plus rapide du chemin de fer, le train m'a déposé au delà du méandre des Andelys, à la gare d'Aubevoie — Gaillon-Aubevoie —, qui dessert la ville déchue de Gaillon. Déchue, car après avoir été une des plus merveilleuses résidences seigneuriales de France, elle s'est estimée heureuse de voir transformer en prison énorme les restes de l'admirable palais de Georges d'Amboise, cet archevêque à qui Rouen dut une partie de sa richesse monumentale. Aujourd'hui ce rôle pénitentiaire lui-même est fini.

Gaillon, où je passai rapidement au début de ces voyages à travers notre pays, m'attire aujourd'hui par le rôle important de sa population rurale dans le commerce horticole. Entre cette ville et celle, plus populeuse, de Vernon un verger de trois lieues d'étendue, large, au sud, de 1 200 mètres, forme la plus somptueuse bande agricole que l'on puisse voir. Cela est de vieille date, depuis longtemps Gaillon, favorisé par le voisinage de Rouen et du Havre, était un fournisseur de fruits pour l'Angleterre, mais de nos jours seulement cette belle industrie a pris tout son développement, grâce à l'esprit d'association.

J'ai appris cela il y a peu de temps, alors qu'au retour d'une recherche du pays quelque peu mythique et fabuleux de Chevrie [1], j'attendais un train à la gare de Bonnières. Mon attention fut attirée par le chargement de wagons où l'on rangeait en bel ordre des paniers d'asperges. Je questionnai les ouvriers pour connaître le point de destination de quatre wagons que l'on allait atteler à un convoi.

Ces véhicules allaient à Rouen et au Havre.

— Mais, me dit un des chargeurs, nous en

1. Voyez le chapitre XIII.

envoyons aussi en Angleterre, par Dieppe ; les caisses qui arrivent maintenant seront dirigées sur Londres, d'où elles seront sans doute réparties sur les autres grandes villes d'Angleterre, jusqu'en Écosse et en Irlande.

Je voulus connaître le nom de l'homme d'initiative qui avait créé ce commerce.

— Mais, c'est nous, s'écria mon interlocuteur, nous, les cultivateurs de Limetz, de Bennecourt, de Tripleval et de Freneuse !

— Vous ! Il vous a été possible de créer une telle organisation, de vous entendre, de parvenir à trouver les marchés ?

— Parfaitement, et nous voyons tous les jours s'étendre nos affaires ; à mesure que nous connaissons les besoins des pays où nous vendons, nous modifions nos méthodes de culture, nous abandonnons des produits jadis préférés, mais moins rémunérateurs.

« Tenez, vous connaissez au moins de nom les navets sucrés de Freneuse ; cette commune et ses voisines dans la boucle de la Seine cultivaient surtout cette racine et en alimentaient les Halles, le sol s'est à la longue refusé à produire des navets ; maintenant nous faisons des asperges, des petits pois, des haricots qui rapportent davantage. Et les collines sont plantées d'arbres

fruitiers, nous en augmentons sans cesse le nombre, nos cerises sont appréciées par les Anglais. »

J'avais eu de la chance. L'homme à qui je causais, tout jeune, plein d'entrain, était le secrétaire du syndicat ; on devinait qu'il en était l'âme. Heureux d'intéresser, il me raconta la formation du syndicat de Bennecourt et Limetz, son prompt développement et comment il venait de réussir à accroître le mouvement d'affaires en se fédérant en quelque sorte avec des producteurs du Midi.

J'étais surpris, mais pas au bout de mon étonnement. Mon interlocuteur me raconta que ses acheteurs se plaignaient de ne pas avoir pendant plus longtemps les légumes et les fruits ou, plutôt, de commencer trop tard à être approvisionnés. Alors, par une idée de génie, ce jeune homme, sans connaître la géographie économique de la France, était parti au hasard dans les pays méridionaux, ceux où l'on obtient bien avant les rives de la Seine les fruits et les légumes.

Là, au bord de la Garonne ou au bord du bas Rhône, il s'était confié à des producteurs et leur avait demandé de livrer leurs légumes et leurs fruits jusqu'au moment où la région de Bonnières et Vernon commençait à récolter. Le

plus étrange, c'est qu'il avait été compris, et cette association de l'Aquitaine et de la Provence avec l'Ile-de-France commençait à fonctionner. N'est-elle pas admirable cette organisation du syndicat et plus admirable encore cette fusion d'intérêts avec des pays bien lointains et qui auraient pu s'ignorer longtemps ?

Il est juste de dire que cette création n'est pas le fait d'une génération spontanée, le principe existait ; il y avait déjà, dans la contrée, un syndicat très prospère dont le secrétaire du syndicat de Limetz m'apprit aussi l'existence, ce syndicat a Gaillon pour centre ; un autre existe à Vernon.

Le syndicat de Gaillon fut créé dans le but de centraliser les fruits si abondants et de si parfaite qualité récoltés sur les deux rives de la Seine. Il a développé dans de grandes proportions le commerce avec Paris, où l'on expédie surtout des fruits de choix, pommes et poires. Les créateurs ont même réussi à s'ouvrir le marché de Saint-Pétersbourg et à entretenir des relations régulières avec cette ville lointaine.

Dès la première année, le syndicat a fait environ 100 000 fr. d'affaires ; cela représentait un beau bénéfice, car les prix payés sur le marché de Londres sont le double de ceux atteints

en France. Aujourd'hui, on a bien dépassé cette somme et le nombre des adhérents s'est fort accru. Les promoteurs n'ont rien ménagé pour arriver à ce résultat, ils ont créé de toutes pièces un important matériel d'emballage et d'expédition ; ils ont à Dieppe et à Londres des agents chargés d'embarquer et de répartir les produits.

Les conditions commerciales sont minutieusement réglées ; les fruits de premier choix sont payés au syndiqué producteur, tandis que la qualité courante entre dans un compte général ; chaque associé est payé au prorata de la valeur totale, déduction faite des frais de transport et d'une retenue variant entre 5 et 6 °/₀ destinée à faire face aux frais d'administration et au remboursement de l'emprunt qui a permis d'acquérir le matériel.

Aux fruits, le syndicat a ajouté la vente des pommes de terre sur les marchés de l'intérieur. Une étude attentive des mercuriales et la correspondance avec les commissionnaires lui permettent d'être au courant des besoins. Il y a pour ces légumes d'importants débouchés qu'il est facile d'atteindre, grâce au chemin de fer et à l'admirable voie de pénétration et d'exportation offerte par la Seine.

Dans cette organisation, le plus surprenant

est la facilité avec laquelle les coopérateurs se sont pliés à des procédés de cueillette et d'emballage nouveaux pour eux. Le succès ne pouvait venir qu'à la condition de respecter scrupuleusement les habitudes des acheteurs et de leur apporter des fruits ayant gardé toute leur fraîcheur. On n'a pas constaté la moindre entrave due à la routine, il semblait que, de toute ancienneté, les cultivateurs du pays avaient préparé des fruits pour les villes anglaises.

Gaillon et ses environs font la cerise, la prune, la poire, la pomme, puis les cassis et la groseille, d'un emploi si considérable en Angleterre. On est arrivé à une telle rapidité dans la cueillette, l'emballage et la remise en gare, que les marchands de Londres peuvent mettre les fruits en vente dès le surlendemain matin.

Voilà ce que j'avais appris en abordant les expéditeurs de Bonnières, mais j'ai voulu voir le pays même qui a si bien compris les avantages de l'association. C'est pourquoi je reviens après dix ans à ce pays de Gaillon et de Vernon trop rapidement parcouru autrefois et par lequel je redescendrai dans cette partie du couloir de la Seine et sur le plateau entre Seine et Eure qui fut jadis le pays de Madrie.

Le chemin de fer, côtoyant la Seine lorsqu'il ne coupe pas la racine des méandres par un tunnel, passe loin de Gaillon, à 3 kilomètres. Il eut été facile de l'amener au pied de la petite ville sans allonger beaucoup le parcours si l'on n'avait voulu se tenir le plus près possible des Andelys, ville qui ne semblait guère appelée à posséder l'embranchement qui la dessert aujourd'hui. C'est pourquoi la station de Gaillon est en complète solitude, dans la plaine de sable et de graviers où elle a fait surgir quelques auberges et une grande fabrique d'amidon, entourée d'une jolie maison de maîtres et de coquettes habitations d'employés. La Seine est proche, un pont la franchit et mène au village de Courcelles, d'où part la route des Andelys.

La plaine s'étend jusqu'à Gaillon, bordée par de riantes collines au pied desquelles s'éparpillent les hameaux de la commune d'Aubevoie. Des bois, des pans de cultures, des vergers régulièrement plantés font de cette côte une chose charmante. D'autres collines décrivent un grand arc de cercle allant s'appuyer à la Seine dans la direction de Vernon. Au plus creux de cet hémicycle apparaît Gaillon, dominé par les immenses et blanches constructions de son ancienne maison centrale.

La route, courant à travers la plaine nue et monotone, semble bien longue jusqu'au moment où l'on atteint les premières maisons et le carrefour des chemins. Ces chaussées amènent à l'entrée de la voie principale de la bourgade, formée par la route de Rouen et sur laquelle aboutissent d'étroites et courtes ruelles. L'église, située dans cette rue, petite et insignifiante bâtisse avoisinant une ancienne maison de charpente sculptée avec verve et goût, est le seul témoin intéressant du Gaillon d'autrefois — avec la façade d'entrée du château.

Comment cette belle page d'architecture a-t-elle été épargnée dans la destruction de la résidence des archevêques de Rouen, que le cardinal Georges d'Amboise fit édifier par les plus grands artistes de cette belle époque de la Renaissance à laquelle on doit le palais de Blois? Ce porche flanqué de tourelles et couvert de sculptures donne pourtant une insuffisante idée de ce que fut le château démoli à la Révolution et dont on a sauvé un portique intérieur transporté pièce par pièce à Paris pour le réédifier dans la cour de l'École des beaux-arts.

Les richesses en mobiliers, tableaux, sculptures ont été dispersées, les pierres qui n'ont

pas été vendues furent employées à construire les bâtiments pénitentiaires dont l'immense masse frappe le regard. Avant cette transformation, une filature avait occupé l'orangerie.

Gaillon est entouré de bois dont les clairières sont des cultures ou des prairies plantées d'arbres fruitiers, des cerisiers surtout, tenus bas. Le commerce de ces fruits, très considérable, les relations avec de populeuses campagnes et une petite garnison occupant le château sont les éléments de prospérité de la petite ville.

Autant la plaine est monotone, autant les versants et la crête des collines sont variés et heureux. De la terrasse du château, surplombant la bourgade toute neuve, avec quelques vieux toits couvrant des maisons à poutrelles, on ressent une impression de vie calme et de beauté rustique. La vaste plaine se déroule aux regards, bien encadrée de collines. La Seine se devine aux constructions puissantes du barrage éclusé de Notre-Dame-de-la-Garenne. Au nord-est apparaissent nettement les blanches ruines de Château-Gaillard commandant une coupure de la falaise aux parois laiteuses.

J'ai voulu visiter ces jolies collines plantées d'arbres à fruits, en montant jusqu'à Saint-Aubin-sur-Gaillon, village dont la flèche d'ar-

doises domine tout le tableau. Le chemin qui se détache de la route d'Évreux offre des vues grandioses, il traverse des champs plantés d'arbres fruitiers parmi lesquels sont de grands poiriers à vaste ramure, sans doute centenaires. Des hameaux couvrent les pentes, en bas Gailloncel, à mi-hauteur Le Creux-Noyer, puis Boulonquetits et, enfin, Saint-Aubin, dont les maisons couvertes en chaume moussu entourent le cimetière au centre duquel est l'église.

Dans cette nécropole ombragée d'un if géant et d'un grand saule pleureur, une stèle attire de suite l'attention par le médaillon qu'elle porte. C'est l'effigie de Marmontel. Ce littérateur, abondant à défaut de génie, est mort près d'ici, le 31 décembre 1799, au pied de la colline, au hameau d'Hablovilie où il s'était retiré dans une maison de paysan pour échapper aux fureurs de la Révolution. Il avait voulu reposer dans le cimetière de Saint-Aubin. Sa tombe fut transformée en 1866, et les cendres placées dans le petit monument actuel. En 1899, M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française, vint présider à l'inauguration du médaillon.

L'église, aux murs bas, à grand comble, est flanquée d'un pauvre clocher très fruste sur-

monté d'un toit ardoisé avec abat-son. L'intérieur est simple, une belle voûte en bois recouvre la nef. Aux murs sont peints des armoiries qui se répètent souvent. Le chœur a de superbes boiseries ; évidemment, elles ne furent pas sculptées pour l'humble temple.

Le village est menu. Le caractère de ses cultures s'affirme non seulement par le nombre des cerisiers, des poiriers, des pruniers qui l'enveloppent, maïs encore par des affiches. Un pépiniériste de Gaillon offre de jeunes sujets dont il fait naturellement l'éloge et se charge de la plantation. Dans quelques cours ouvertes on voit, sous des hangars, des paniers et des caisses à claire-voie qui ont servi au transport à Paris et peut-être à Londres.

Un joli chemin s'en va, à la base des collines, entre les hameaux et les vergers, jusqu'au Goulet, où le chemin de fer possède une halte utilisée par les habitants de ces nombreux petits groupes de population. Voici, sous le parc du château de Jeufosse, la Mare-Hareng, plus loin Habloville où se réfugia et mourut Marmontel. Autant la plaine est maigre et nue, malgré ses taillis de bouleaux et quelques panaches de pins, autant ces coteaux sont opulents et variés. Sur le territoire de Saint-Pierre-la-Garenne,

partout des vergers, ou de petits vignobles, séparés par d'étroites bandes de culture.

Les collines se rapprochent de la Seine et cela devient superbe. Au Goulet, où la route et le chemin de fer se disputent l'étroit passage séparant le fleuve des coteaux, une large combe est toute remplie d'arbres fruitiers. Au printemps, c'est la plus admirable corbeille fleurie que l'on puisse voir, nulle part avril n'a autant de grâce et de somptuosité. Même les bas-côtés des chemins sont plantés. Jusqu'aux abords de Vernon, sur 6 kilomètres de longueur et une largeur moyenne de 1 200 mètres, ce ne sont que vergers. La récolte des fruits et le vignoble permettent à une famille de vivre sur un étroit domaine, de 3 ou 4 hectares. Une notice parue dans le *Journal d'agriculture* signale une ferme de 4 hectares qui, le produit ayant été de 3800 fr., faisait entrer dans ce chiffre 1 200 fr. de fruits et 1 500 fr. de vin.

Saint-Pierre-d'Autils, Saint-Just, Saint-Marcel se suivent dans ce riche terroir, leurs maisons forment jusqu'à Vernon une sorte de rue bocagère. En face de Saint-Pierre, sur la rive droite de la Seine, Pressagny-l'Orgueilleux possède aussi quelques vergers allant envelopper le château de la Madeleine dont la perte fut si cruelle

à Casimir Delavigne. Il datait de Saint-Just les vers douloureux exhalant le chagrin d'avoir dû aliéner :

> Les lieux où l'on s'est répété :
> « Ici luira sur ma vieillesse
> L'adieu de son dernier été. »

La Madeleine a des ombrages qui furent peut-être ceux du poète des *Messéniennes,* ces tilleuls dont il « aimait le murmure » et le marronnier d'Élisa :

> Ce maronnier planté pour elle.

Saint-Pierre-d'Hautils et Saint-Just sont dans l'étroite plaine, mais ce dernier village possède sur les collines le château d'un soldat illustre qui, peut-être, voisina avec Casimir Delavigne, le maréchal Suchet, duc d'Albuféra, dont le souvenir se conserve à Vernon par le nom d'Albuféra donné à la voie principale. Saint-Pierre, centre le plus populeux, est le rendez-vous des producteurs fruitiers. De juillet à août, il s'y tient chaque vendredi un marché où se fait la vente des récoltes.

Un autre village, Saint-Marcel, couvre de ses hameaux le sommet et les pentes de la colline et confine à la forêt de Bizy. Sur le territoire du

petit centre qui forme décor, à la jonction du chemin conduisant à Saint-Marcel et de la route de Rouen, se dresse une pyramide, élégant spécimen de sculpture au dix-huitième siècle.

Saint-Marcel confine à Vernon, les usines de produits chimiques que possède la commune ont été attirées par la proximité de la vivante cité, de son port et de l'importante gare de chemin de fer établie au croisement de la grande ligne du Havre et de l'embranchement de Pacy à Gisors. En quelques minutes j'ai atteint la splendide avenue du château de Bizy, orgueil de Vernon, que borde l'arsenal de construction pour les équipages militaires.

Vernon ne s'est guère modifiée depuis l'époque où je décrivais ces vastes ateliers [1], mais son rôle économique s'est accru par la centralisation des fruits récoltés dans la campagne environnante. Un commerçant avisé groupe dans ses magasins tous les produits qui lui sont confiés pour faire des envois dont l'importance permet de réduire considérablement les frais de transport. C'est une sorte de syndicat qui ne vend pas lui-même, mais centralise les colis. Ceux-ci sont fournis par l'agence qui a pris le

---

1. 6e série du *Voyage en France,* chapitre XVII.

titre d'Union vernonnaise ; ce sont des emballages appelés *sièves,* ayant tous mêmes formes et dimensions. Le producteur envoie ses fruits au correspondant, se bornant à recouvrir l'emballage d'un papier dont la couleur indique la destination choisie. Ainsi Londres est rouge, Liverpool bleu, Birmingham vert. Un numéro imprimé sur une étiquette gommée se rapporte au facteur chargé de la vente. Les colis ainsi préparés sont portés au dépôt le plus proche d'où ils sont envoyés à Vernon pour être expédiés à Dieppe.

Là un agent de l'Union vérifie l'état des sièves et ne leur fait traverser la Manche que si elles ne montrent aucune trace d'avarie ou tare due à un excès de maturité. Les sièves suspectes sont retournées au producteur. Une semblable vérification suivie des mêmes résultats a lieu à Newhaven.

Chargés à Newhaven sur wagon, les colis partent aussitôt pour Londres, toujours groupés, et sont remis dès l'arrivée à des agents de transport qui les portent aux facteurs. Ceux-ci versent le montant des livraisons dans une banque qui crédite une banque de Vernon chargée de faire les payements.

Cette organisation ingénieuse, en réduisant au

minimum les frais d'expédition et de courtage, en assurant les expéditions, a donné un vif essor au commerce des fruits, aussi les plantations s'étendent-elles sans cesse, répandant un bien-être dont la ville de Vernon est la première à profiter, car elle est le lieu de rendez-vous pour les riches villages qui l'entourent. La population s'accroît (1) par l'effet de ce trafic de produits horticoles, parmi lesquels ne figure pas une plante placée cependant dans les armes de la ville, sous les lys d'or : le Cresson. On dit que ces armes parlantes sont inspirées par le nom ancien du cresson *verno* ou *vernou* d'où Vernon. Les héraldistes décrivent ainsi l'écusson :

« D'argent, à trois bottes de cresson de sinople, 2 et 1, au chef d'azur chargé de trois fleurs de lys d'or, »

Et pour devise

*Vernon semper viret.*
(Vernon est toujours vert.)

---

1. 8 492 habitants au recensement de 1896 et 8 757 en 1901.

# XIII

## CHEVRIE ET MADRIE

De l'Epte à la Seine. — L'isthme de La Roche-Guyon. — Grand panorama. — Du pont de La Roche-Guyon. — Les falaises. — Freneuse et ses navets. — Un mot de Napoléon Ier. — Bonnières et ses usines. — La laiterie. — Montée en Chevrie. — Le Mesnil-Renard et son panorama. — Le pays de Chevrie. — Villeneuve-en-Chevrie. — Une escarmouche en 1870. — Le tunnel de Rolleboise. — Rosny et son château. — Souvenirs de Sully. — Les maraîchers de Rosny. — La vallée aux Peines. — Le ru de Radon. — Le Tertre Saint-Denis. — Flacourt, ses seigneurs et la première conquête de Madagascar.

Flacourt. Mai

Est-il un pays de Chevrie ? Je me suis posé la question en découvrant sur la carte une « Villeneuve-en-Chevrie », village qui fait partie d'un ancien *pagus* fort authentique, la Madrie, compris entre Mantes et Vernon, sorte de Marche entre le royaume de France et la Normandie aux temps féodaux. J'ai fouillé les bibliothèques, elles ne m'ont rien donné ; j'ai fait appel à l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux*

et n'ai reçu qu'une réponse un peu vague de M. Grave, l'homme qui connaît le mieux le lointain passé du Mantois. Et alors je suis parti de mon pied, comme on dit en certaines provinces, mais par le chemin des écoliers, en allant d'abord à La Roche-Guyon par la vallée de l'Epte. Le chemin de fer de Vernon à Gisors permet d'atteindre la jolie bourgade par une marche très courte.

De la gare de Gasny le chemin s'insinue à travers l'aquatique forêt bordée par l'Epte et sillonnée de fossés, puis monte raidement jusqu'au sommet de la ride étroite derrière laquelle la Seine décrit le grand méandre de Moisson. Les bords de l'Epte sont à 20 mètres d'altitude à peine, en moins d'un kilomètre de trajet on atteint la cote 120 et un paysage immense apparaît, une grande partie de la vallée de l'Epte, si riante et verte malgré la fumée des usines à zinc qui ont fait du couloir entre le Vexin français et le Vexin normand un des centres pour le laminage de ce métal [1]. Les principaux établissements sont plus hauts, vers Bray-Lu, mais déjà en Seine-et-Oise, à Gommecourt, se montre une des manufactures. Gommecourt est à la base

1. Voyez la 17e série du *Voyage en France*, chapitre VI.

du grand verger et des vignes dont la nappe s'étend jusqu'à Limetz et Bennecourt. Le village possède une ancienne et curieuse industrie : on y fait des boîtes à rasoir et des écrins pour couteaux.

Cette péninsule comprise entre l'Epte et la Seine et qu'un étroit pédoncule sépare de La Roche-Guyon est un des plus opulents terroirs de cette riche contrée, le regard cependant va moins à elle qu'à la presqu'île plus vaste et régulière de Moisson, dessinée par le large lit de la Seine semé de grandes îles. Je revois là tout ce beau flot sur lequel le *Maine* me conduisit, il y a trois jours. Il me paraît plus superbe encore. La haute falaise qui borde la rive droite en un fer à cheval presque parfait, les riants villages, les bourgs aux grands édifices de Vétheuil et de La Roche-Guyon forment le cadre merveilleux du vaste territoire agricole qui entoure la masse régulière de la forêt de Moisson.

La Roche-Guyon se blottit sous des ruines féodales, au pied de son aristocratique château. Le chemin y descend par une pente rapide et, bientôt, devient rue de maisons de troglodytes. La roche est partout excavée, portes et fenêtres sont taillées dans la paroi blanche.

J'ai à peine le temps de renouer connaissance

avec La Roche-Guyon [1]. L'omnibus de Bonnières va me permettre d'éviter la course assez fastidieuse au long des bois et dans les champs maraîchers de Freneuse, sans me priver du beau décor formé par la Seine et ses falaises.

Cette vue est admirable, surtout du tablier du pont suspendu. Le grand arc de cercle décrit par la Seine s'offre avec une parfaite harmonie. Les ruines, le château, la petite ville, les escarpements tachetés d'arêtes blanchâtres se reflètent dans le large plan d'eaux, ici débarrassé d'îles. Au delà s'en va la route, régulière à la limite du domaine de Moisson dont le beau pavillon de chasse et le gigantesque abri des ballons dirigeables de M. Lebaudy sont les détails saillants. De l'autre côté du fleuve la falaise présente sa curieuse ligne indentée par des combes en entonnoirs sectionnés, où les champs des parties hautes sont disposés comme les branches d'un éventail reposant sur un champ central, de forme triangulaire.

Au pied de ces ravins de forme si curieusement géométrique, le hameau de Clachaloze s'est établi en entaillant les hauteurs. En aval la fa-

---

1. Sur La Roche-Guyon, Vétheuil et le pays d'Arthies, voyez les chapitres XVI et XVII.

laise, toujours haute, est striée par des lits horizontaux de galets. Un grand rocher de forme régulière semble avoir été placé par quelque titan au rebord de la côte.

A l'écart du large bassin, isolée dans les champs, voici l'église de Freneuse, bâtiment à grand comble flanqué d'un lourd clocher. Le village, à 500 mètres plus loin, est un joli centre renfermant de nombreuses maisons de plaisance, des jardins très fleuris. Freneuse est célèbre dans le monde horticole par la variété de navets sucrés à laquelle il a donné son nom. « C'est, dit un vieil auteur, le plus doux des navets à chair ferme, comme le navet de Clairefontaine, dans la forêt de Rambouillet, est le meilleur des navets à chair fondante. » La légende raconte que Napoléon les connaissait — cet homme connaissait tout ; — il vit un jour au bivouac un grognard croquant à belles dents un navet arraché dans le champ voisin ; l'Empereur, qui le savait de Seine-et-Oise (!), lui dit en lui tapant sur l'épaule : « Mon brave, as-tu jamais mangé des navets de Freneuse ? »

L'anecdote est racontée par le sous-préfet de Mantes en 1833, M. Cassan, ancien aide de camp de Lafayette.

Le navet qui illustra Freneuse est bien négligé

maintenant. On lui préfère l'asperge, le petit pois et autres primeurs connues donnant des bénéfices plus considérables dans ce sol sablonneux. On le cultive ailleurs, ce navet, mais il n'a pas les qualités qu'il devait à ce terrain d'élection. Vers 1830, il avait déjà moins de vogue, il dégénérait. Les horticulteurs de ce temps parlaient avec admiration des navets de Freneuse, au début du dix-neuvième siècle. On avait voulu l'améliorer, le rendre plus gros, et il avait perdu les qualités qui le faisaient estimer.

Freneuse n'a d'autre monument que son église, et, au cœur du village, une bizarre tour carrée servant de beffroi. La population, entièrement rurale, a dû au chemin de fer le développement constant de la production maraîchère, favorisée par le voisinage de la gare de Bonnières, bourg en voie d'accroissement grâce à son excellente situation économique et à l'industrie.

Bonnières n'est qu'une rue formée par la grande route mais à laquelle convergent tous les chemins des deux rives de la Seine et ceux qui traversent le plateau de Chevrie. Au milieu du siècle dernier un industriel, voulant profiter des avantages offerts par la voie ferrée et la navigation, créa une fabrique d'huile de schiste,

une autre pour l'épuration des huiles minérales et une distillerie d'alcool. Ces manufactures se sont maintenues et même ont grandi, il s'y est joint une fabrique de colle forte et de gélatine. Cet ensemble n'a pas contribué à embellir le bourg mais il l'a enrichi et accru. Pas d'édifices intéressants; l'église, pauvre bâtisse sans caractère, possède d'assez belles boiseries autour de son chœur.

Ce petit centre, situé au cœur de l'ancien pays de Madrie, resta longtemps un hameau; par la force des choses sa situation l'a fait choisir comme chef-lieu de canton, il eut grande influence sur le développement agricole des environs, par la création d'une laiterie dont les commencements furent très humbles. Le fondateur, M. Leblond, avait été domestique; un des premiers il devina les avantages du groupement des producteurs de lait pour la préparation en grand du beurre et du fromage. Si les débuts furent modestes, le succès fut rapide, la petite laiterie devint une importante usine et M. Leblond prit rang parmi les millionnaires, me dit un indigène, fier de son compatriote. Il avait le légitime orgueil de son œuvre et prenait part à tous les concours, présentant de préférence des porcs énormes.

La laiterie existe toujours, une seconde s'est

formée sous l'influence de cet esprit d'association qui a donné de si brillants résultats pour la vente des fruits et primeurs. Un syndicat comprenant la plus grande partie des producteurs de la région recueille le lait pour l'envoyer à Paris ou le transformer en beurre et en fromage. La réussite a été complète, aussi le nombre des têtes de bétail s'accroît-il sans cesse.

En dehors de cette remarquable activité, Bonnières n'offre guère d'intérêt, aussi n'ai-je pas tardé à gravir la colline sur laquelle s'étendent les innombrables fermes et hameaux de la commune de Villeneuve-en-Chevrie. Le chemin s'élève en pente douce et se divise bientôt en plusieurs branches allant parcourir une campagne parsemée de nombreux groupes d'habitations. Du sommet de la côte la vue est superbe sur la Seine et sa vallée. Au premier plan Bonnières s'allonge au bord du flot calme, relié à Bennecourt par un pont de fer franchissant la verte « Grande Ile ». Au delà de Bennecourt se relève doucement la croupe couverte de vergers, de plantations d'abricotiers, de champs et de bois ; à droite c'est la vaste plaine de Moisson avec sa forêt entourée de cultures, le grand méandre de la Seine, la puissante ligne circulaire des

falaises, le pli de Vétheuil, les hauteurs de l'Arthies.

Vers l'ouest se dessine la vallée de l'Epte à la




sombre végétation aquatique et se creuse l'espèce de coupure profonde où la Seine pénètre après avoir longé la base des côtes au pied desquelles pointe la flèche de Jeufosse, très mince et grêle.

A l'intérieur des terres, sur la rive gauche, une ruine d'aspect sinistre couronne une motte embroussaillée, c'est Le Ménil-Regnard ou Renard, ancien chef-lieu du pays. Il y eut là un village et une église dont il ne reste plus trace. Jusqu'à la Révolution, Bonnières ne fut qu'une dépendance de cette paroisse. Le débris de donjon domine un tableau majestueux, d'une singulière ampleur, auquel la Seine apporte la grâce de son flot et de ses îles.

Autour du Ménil-Regnard s'étend une campagne placide ; des petits bois encadrés de pâtures plantées de pommiers où pacagent des bandes de génisses. Ce pays offre un contraste complet avec les méandres de la Seine. Plus loin des cultures couvrent une terre où abondent les rognons de silex. Par l'aspect, c'est déjà la Normandie ; les hauts talus — les *fossés* du pays de Caux, du Lieuvin et de la vallée d'Auge — complantés de charmes complètent l'illusion.

Au milieu de ce plateau bocager, et dominant le pli où coule un ru, s'allonge le chemin bordé de maisons qui constitue La Villeneuve-en-Chevrie. Humble hameau de 200 âmes sur les 400 de la commune. La tradition veut que le lieu ait été considérable jadis, le nom de Villeneuve semble lui donner raison et le fait que la Chevrie

fut une forêt il y a peu de siècles le confirmerait encore. Le défrichement aurait fait créer là une de ces villes neuves ou bastides comme il en naquit tant au Moyen Age. De là aussi ces hameaux et fermes si nombreux qui couvrent les territoires de La Villeneuve et de Blaru et dont un porte encore le nom de Chevrie, au-dessus du profond ravin qui entoure en partie la forêt de Bizy et que suit le sinueux chemin de fer de Pacy à Vernon.

Sully eut un château à La Villeneuve et le village dut conserver jusqu'à la Révolution quelque prépondérance puisque ce fut le premier chef-lieu du canton actuel de Bonnières. La Villeneuve perdit ce titre en l'an VIII, Bonnières étant mieux situé, au bord de la Seine et sur la grande route de Rouen.

De ces indices on peut conclure que les défricheurs de la forêt de Chevrie gardèrent ce nom au terrain gagné sur les bois et créèrent un centre appelé dans leur esprit à devenir ville. Pourtant le village mit longtemps à se former; l'église n'a été construite qu'au seizième siècle, à en juger par les fenêtres flamboyantes du chœur. L'édifice ne fut jamais achevé, il n'y a pas de voûte, mais un banal plafond plat.

En face, une boutique d'épicerie porte orgueil-

leusement le nom de son propriétaire : M. Tartuffe. Molière aurait-il découvert en Chevrie le nom du héros auquel il a donné une telle célébrité ?

Le pays est fort agreste autour de La Villeneuve. La route de Cherbourg le partage en deux parties égales et traverse une petite plaine régulière dont la ferme du Vivier occupe le centre. De là des dépressions devenant vallons vont à la Seine ou vers le ru de Blaru, entre des ondulations parsemées de grandes fermes. Le plus important de ces plis, dans lequel Blaru se blottit, a de nombreuses sources.

La région fut le théâtre de plusieurs escarmouches en 1870, au cours de cette campagne de l'Ouest qui passa presque inaperçue du reste de la France, préoccupée de combats et de batailles autrement sanglants, bien que nulle part les vainqueurs ne firent preuve de plus de férocité, de bestialité même, brûlant fermes et villages, mettant à mort de pauvres gens dont le crime était d'habiter un pays parcouru par des partisans. Le 22 novembre, les Allemands, qui arrivaient pleins de confiance à Vernon, se heurtèrent à des mobiles et à des francs-tireurs dont la simple apparition les mit en fuite ; en se retirant ils rencontrèrent d'autres mobiles qui tin-

rent bon et, malgré le déploiement d'une forte infanterie bavaroise à l'entrée de la forêt de Bisy, obligèrent l'ennemi à reculer. Des escarmouches suivirent, tout autour du massif forestier. Le 25, des hussards prussiens arrivant à La Villeneuve-en-Chevrie furent repoussés, perdant un sous-officier et un cavalier. Les mobiles de l'Ardèche se montrèrent excellents dans toutes ces rencontres ; le 26 ils eurent huit hommes tués dont deux officiers, plusieurs mobiles furent enlevés en voulant reprendre le corps du capitaine Rouveure. Les Allemands rendirent hommage à cette bravoure en envoyant aux avant-postes le cercueil de cet officier orné d'une couronne de lauriers et gardé par un poste d'honneur (1).

Au sud, entre La Villeneuve et Lommoye, la Chevrie se présente sous l'aspect d'une ample et verte cuvette dont les bords les plus élevés atteignent 169 mètres d'altitude. Sur ces croupes sont quelques hameaux et le village de Lommoye dominé par un clocher très simple. Les lignes de ce paysage n'ont pas beaucoup de relief; rien ne sollicite le regard et cependant l'ensemble est d'une grande ampleur rustique.

A l'est, des bois ferment l'horizon ; c'est la

---

1. *La Guerre dans l'Ouest* par L. Rolin.

forêt de Rosny, couvrant un plateau profondément découpé par des ruisseaux. Le plus long, appelé ru de la vallée des Prés enveloppe la forêt de son cours brusquement recourbé et va déboucher à Bonnières ; un autre, limitant le massif au sud, porte le nom bizarre de la Vallée aux Peines, il aboutit à Rosny.

La vallée des Prés fut sans doute la limite entre la forêt conservée de Rosny et celle si complètement essartée de Chevrie. Aux abords, quelques bosquets et les bois couvrant les raides pentes de la vallée rappellent l'ancien caractère sylvain de la contrée, maintenu aussi par le nom du domaine des Gastines auquel conduit une avenue d'arbres bien taillés.

A ces abords du vallon beaucoup de hameaux de trois ou quatre maisons occupent des champs plantés d'arbres fruitiers. Cela est d'un aspect morose à cause du crépi gris des murailles, ou de l'effet misérable des maçonneries en gros blocs de silex. D'ailleurs il semble qu'un vent de misère ait soufflé ici, beaucoup de maisons sont ruinées ou abandonnées.

Ces hameaux sont parfois d'une poignante mélancolie. Ainsi Les Guinets qui dominent la vallée des Prés, profonde et solitaire. Plus loin, Morvent se groupe près d'un piédestal gothique

gardant des traces d'élégance ; un tronçon de colonnette le surmonte, au sommet est fixée une pauvre croix faite de deux morceaux de fer reliés par des fils de même métal.

Le sol change ; aux cultures encombrées de silex succèdent les vastes pâturages très vallonnés où le bétail abonde. Là, s'arrondit la motte féodale du Ménil-Regnard surmontée de la ruine aux énormes murailles de silex, restes d'un donjon barlong que l'on fait remonter au dixième siècle. Et voici de nouveau le grand paysage de la Seine, les méandres et, tout en bas, le bourg de Bonnières.

L'isthme du méandre de Moisson est franchi par la route montant jusqu'au sommet d'une pente modérée qui, brusquement, finit au-dessus de la Seine en dominant de près de 100 mètres le plan des eaux entre Méricourt et Rolleboise. La chaussée descend vers ce dernier village, si pittoresque. Le chemin de fer, ne pouvant suivre un tracé aussi mouvementé, troue l'isthme par un tunnel qui passa longtemps pour une merveille de l'industrie moderne, à cause de sa longueur (2 046 mètres) et des deux années que nécessitèrent les travaux. Depuis lors on a creusé tant d'autres souterrains d'une longueur quintuple et même décuple, en des lieux plus acci-

dentés, avec des roches plus dures, que celui de Rolleboise aurait perdu sa célébrité si les auteurs de livres-itinéraires se copiant servilement selon la coutume des compilateurs, ne continuaient à vanter ce long boyau percé dans la craie. Mais celui-ci reste un précieux témoin des premiers grands travaux de voies ferrées. Pour l'époque, peu reculée pourtant, où le tunnel a été creusé, c'était une œuvre non moins remarquable que le Gothard ou le Simplon.

Le débouché sud du souterrain est au bord de la Seine, à proximité du domaine de Rosny que le chemin de fer parcourt en partie. La terre illustrée par la naissance et le séjour de Sully, où l'illustre compagnon de Henri IV, blessé à la bataille d'Ivry, se fit transporter, a été morcelée; le parc est réduit à une étendue médiocre, mais ses grands arbres, ses belles eaux descendues de la Vallée aux Peines, ses rochers, le voisinage de la Seine en font encore un très beau site. La forêt, aujourd'hui propriété particulière, confine au parc ; ce sont ces bois que Sully fit couper à blanc pour procurer à Henri IV l'argent nécessaire à ses campagnes en vue de conquérir son royaume. L'histoire évalue à 100 000 livres de ce temps la somme obtenue par ces coupes. La forêt de Rosny étant aujourd'hui d'assez médio-

cre étendue, peut-être faudrait-il voir plutôt un véritable essartement, et l'on serait alors conduit à admettre que les bois abattus étaient la forêt de Chevrie, également domaine de Maximilien de Béthune, baron de Rosny, futur duc de Sully.

La tradition place ici un mot célèbre du grand ministre. Il avait appelé à Rosny Olivier de Serres, qui planta 7 000 à 8 000 mûriers sur cette terre, où l'on n'en trouverait sans doute plus un seul. Un jour qu'il se promenait avec le Père de l'Agriculture française, il lui dit :

— J'estime que le labourage et le pâturage sont les deux mamelles de l'État.

A quoi Olivier de Serres répondit :

— Vous avez grandement raison, et pour moi je ne sache rien de plus beau dans le monde que le métier de laboureur.

Poursuivant la conversation, Olivier ajoutait :

— Les prairies naturelles et *artificielles* me paraissent surtout la pièce glorieuse du domaine.

Le mot prairie artificielle aurait-il été inventé à Rosny ?

Le château, œuvre de Sully, devint à la Restauration propriété de la duchesse de Berri ; elle l'avait réparé et peuplé de nombreuses œuvres d'art qui font encore la splendeur de ce

palais presque royal. Les terres aliénées, dont une partie avait été plantée en mûriers par Olivier de Serres, sont devenues un des principaux terroirs maraîchers de la grande banlieue parisienne. Le terrain sablonneux se prête bien à la production des asperges, les fraisiers y sont l'objet de soins assidus. Une partie des jardins consacrés à la culture primeuriste est couverte de bâches pour le forcement. Un mamelon, la Butte Verte, qui conserve encore des restes du parc de Sully, futaie et taillis de chênes et de bouleaux croissant sur le gravier, est entouré de belles plantations de cerisiers produisant des fruits réputés, envoyés aux halles de Paris et sur les marchés de Londres.

Le bourg de Rosny s'éparpille entre ces jardins, dominé par l'élégante flèche d'ardoises d'une église moderne. Une chapelle, dépendance du château, faisait partie d'un hospice créé par la duchesse de Berri. Dans ce petit temple fut déposé le cœur du duc de Berri, assassiné par Louvel.

Les eaux descendues des collines par le ru de la Vallée aux Peines sont employées à l'arrosage des jardins du village, elles débouchent dans la plaine par un chenal régularisé, au pied de la forêt de Rosny. En amont, le ruisseau, dont le

chemin de fer de Cherbourg emprunte un instant le vallon, parcourt un joli pays, très frais, arrosé par de fortes sources. Sur toutes ces pentes vertes les hameaux et les fermes se suivent ; deux d'entre eux, La Fontaine-l'Abbé et La Fontaine-l'Alouette, marquent le point d'émergence de ces belles eaux. Le sol argileux contrastant avec les terrains sablonneux et caillouteux des bords de la Seine a valu bien des mécomptes à l'entreprise du chemin de fer. Le premier tunnel de Bréval, après avoir nécessité des travaux énormes et causé des dépenses considérables, s'est effondré ; on dut en creuser un autre, précédé de tranchées profondes soutenues par de puissantes murailles.

Dans ces terres glaiseuses, la grande culture, les pâturages, les arbres à cidre occupent tout l'espace, c'est déjà un coin de Normandie. Plusieurs hameaux eurent pour origine des prieurés dépendant de la célèbre abbaye de Coulombs [1].

Le tunnel du chemin de fer, long de près d'un kilomètre, conduit sur le versant de l'Eure, dans le joli vallon, plutôt gorge, du ru de Radon ou Fieffe dont le cours sinueux bordé de mou-

1. 47e série du *Voyage en France*, chapitre IX.

lins est étroitement suivi par la voie ferrée. Près d'ici est la limite commune aux trois départements de l'Eure, d'Eure-et-Loir et de Seine-et-Oise, dans une région de grandes cultures qui appartient en partie au bassin de Houdan par l'élevage de la volaille.

Pays accidenté, sur la rive gauche du ru de Radon surtout, haute et large croupe appuyée à la ride du Tertre-Saint-Denis et dans laquelle se creusent des vallons allant aboutir à la Vaucouleurs par le ruisseau d'Épierre.

Le Tertre-Saint-Denis occupe le point culminant, à 168 mètres d'altitude. Le village domine d'immenses horizons, la vallée de la Seine et l'Arthies, la profonde vallée de la Vaucouleurs, le Mantois presque entier, la forêt de Dreux et l'infini des plaines beauceronnes. De là on voit plus de deux cents clochers répartis sur trois départements, dit-on dans le pays. La colline, longée à sa base, au nord, par le ruisseau de Favrieux, va mourir sur la Vaucouleurs au-dessus de Rosay. A son extrémité sont Boinvillers et Flacourt.

Ce dernier village a vu son nom remis en lumière par la conquête de Madagascar. L'un des premiers explorateurs de l'île, Étienne de Flacourt, né à Orléans, appartenait à la famille

qui possédait la seigneurie du village et dont les tombeaux sont encore dans l'église. Flacourt, qui avait eu la mission de ramener l'île à l'obéissance du gouverneur Pronis, a rapporté de son expédition l'*Histoire de la grande île de Madagascar*. Pendant un séjour de sept années, abandonné de la mère patrie, aux prises avec une population soulevée, cet administrateur, en qui l'on peut voir un grand homme, fit une étude si consciencieuse du pays que son œuvre est encore consultée avec fruit. C'est aussi Flacourt qui occupa l'île de Mascareigne, à laquelle il donna le nom de Bourbon, aujourd'hui changé en Réunion.

Étienne de Flacourt ne repose pas dans l'église où dorment quelques-uns des seigneurs du village, car il mourut dans un naufrage, au cours d'un second voyage vers Madagascar, alors qu'il avait réduit à néant les imputations inspirées par la jalousie et qui ne lui manquèrent pas plus qu'à Colomb, Dupleix et Lally-Tollendal.

---

# XIV

## LES ABRICOTIERS DE L'HAUTIE

Conflans-Sainte-Honorine. — Le paysage. — Culture du chasselas. — Fin d'Oise. — Les flottes de l'Oise. — Andrésy. — Les abricotiers. — Le grand espalier de l'Hautie. — Le marché de l'abricot. — Un parc d'abricotiers. — Triel et son église.

Triel. Septembre.

La jonction de l'Oise et de la Seine est une des parties les plus animées de notre pays. L'échange des bateaux entre le fleuve et la belle rivière qui relie le bassin parisien aux riches régions de la Picardie, de l'Artois et des Flandres, à la Belgique, la Hollande et l'Allemagne donne à cette « fin d'Oise » un mouvement extrême, accru par l'incessant passage des trains sur les deux lignes de fer superposées. 24 000 bateaux chaque année doublent la pointe de terre allongée entre les cours d'eau, pour pénétrer de l'un dans l'autre.

Comme tant de centres assis à un confluent, le village enfermé entre les deux rivières porte

ce nom de *Conflans,* imposé par les Romains à des lieux que les Gaulois nommaient *Condat,* d'où est venu notre mot Condé. De bonne heure ce lieu de transit fut une possession précieuse, aussi Conflans-Sainte-Honorine est-il encore dominé par les restes de la forteresse qui gardait ces confins du Parisis, du Vexin et du Mantois. Il couvre un éperon projeté au milieu de la plaine dans laquelle se mêlent les eaux, prolongement du plateau de Beauchamp si maussade en hiver par ses terres grises semées des tessons que laissent les gadoues de Paris, mais opulent en ce moment par ses vergers d'arbres tenus bas, ses champs d'asperges, ses carrés de vigne, les seigles ondulant sous la brise.

Le bourg occupait d'abord le sommet du coteau, autour de son château; il était couronné par l'église, assise sur la berge abrupte dont la Seine frôle la base; peu à peu, descendu vers le fleuve, il l'a bordé d'un beau quai avec des maisons coquettes donnant un air très citadin. Un bel hôtel de ville de style Henri II est assis sur les pentes d'un ravin; derrière cet édifice s'élèvent d'amples bâtiments scolaires d'aspect monumental.

L'église est au centre d'un pittoresque quartier; un joli château de briques et de pierre

blanche, construit dans le goût de la Renaissance, l'avoisine, dominant du haut de la falaise le fleuve, puis, par delà, les champs d'épandage d'Achères et la vaste étendue de la forêt de Saint-Germain. Le clocher, à flèche de pierre, flanqué de pyramidions, œuvre du douzième siècle, est d'un grand effet dans le paysage. Le portail a été refait à la Renaissance; l'intérieur offre une nef étroite, la grande voûte à nervures, les voûtes des bas côtés sont d'un dessin sobre et pur. Deux plaques tumulaires, dont l'une représente un chevalier, et le tombeau d'un autre chevalier avec statue couchée ont échappé par miracle au vandalisme. Près de la statue de la Vierge est un tableau attribué à Zurbaran. Les fidèles vénèrent l'église pour les reliques de sainte Honorine, transportées de Graville-Sainte-Honorine près du Havre en 898, afin d'éviter la profanation par les Normands.

Le ravin dans lequel le village primitif fut construit a des maisons seulement du côté de l'ombre. La pente exposée au soleil ne renferme pas d'habitations. Cela est dû à l'exposition même, cependant recherchée par les hommes, mais cette exposition a été mise à profit pour la plantation de la vigne. La côte a été divisée en huit étages de gradins, contre lesquels sont

disposés des espaliers à la façon de Thomery[1]. Ce petit vignoble est peu étendu, mais on a pu estimer sa valeur à 50 000 fr. l'hectare ; la surface tapissée de vignes en espaliers est de 6 000 mètres carrés. En outre, d'après M. Baltet, à qui j'ai emprunté ces chiffres, il y a 4 200 mètres de treilles non protégées. Les espaliers seuls fournissent 7 200 kilogr. de chasselas par année.

La culture du raisin, scientifique pourrait-on dire, est récente à Conflans-Sainte-Honorine, mais ce vignoble du confluent de l'Oise est de vieille réputation : le raisin de Maurecourt, village assis sur la rive opposée de la rivière, était déjà fameux au milieu du dix-septième siècle.

Des parties supérieures du village le massif de l'Hautie se présente en éperon, comme une citadelle naturelle, aux flancs adoucis du côté de la Seine, plus raides sur l'Oise. De belles pentes de cultures, de vignobles, de vergers, semblent supporter la longue ligne de bois qui tapisse l'arête.

Des ruelles rapides conduisent au quai de la Seine, au long duquel des tilleuls taillés en berceau forment un mail superbe. Le fleuve, sans

---

1. 44e série du *Voyage en France*, chapitre XI.

cesse animé par les grands convois de chalands, offre une longue perspective d'eaux calmes vers l'est ; du côté opposé, la vue est barrée, comme tamisée, par deux ponts, l'un portant la route, l'autre servant au chemin de fer de Paris à Dieppe par Achères. La promenade s'étend jusqu'au pont suspendu jeté sur l'Oise qui, vers la fin de 1905, était encore soumis à péage. Fait curieux, les péages, supprimés sur tant de points en France, subsistent pour nombre de passages d'eau près de Paris.

Du tablier de ce pont, Conflans offre un pittoresque coup d'œil : les ruines du donjon, un grand couvent, l'église, les tourelles du château, l'amphithéâtre des maisons, le large fleuve où les remorqueurs conduisent leurs immenses convois, la sauvage rive gauche, où les berges sont des fourrés de peupliers et de saules penchés sur le flot, les bras fuyant parmi les îles, composent un grand décor.

Entre les deux ponts, au pied du quai ici ombragé de peupliers géants, la Seine est bordée de remorqueurs et de toueurs attendant le moment de se mettre en route. La colline finit en une simple ride aux parois abruptes dominant l'Oise et couverte de villas et de parcs.

La rive droite de la rivière est occupée par

Fin-d'Oise, assez pauvre village, d'aspect industriel, mais coquet par ses villas, curieux grâce à la navigation ; son bassin donne l'impression d'un port maritime tant est grand le nombre de vapeurs qui y sont amarrés. Ce sont les « Guêpes, » bateaux de forme élégante et robuste où tout est sacrifié au logement des chaudières et des puissantes machines qui leur permettent de conduire sans peine une dizaine de lourds chalands chargés de charbon. Ces remorqueurs viennent s'approvisionner de combustible à un appontement.

L'Oise est retenue par l'effet du barrage qui ferme le principal bras de la Seine à la pointe amont de l'île d'Andrésy, les deux rivières ici ne forment qu'un seul bief.

En amont du pont, une multitude de chalands occupent presque toute la largeur de l'Oise, ce sont les convois préparés pour remonter vers les canaux du Nord. Toujours pittoresque, cette flotte de gros bateaux ventrus, peints de couleurs claires, est surtout gaie les dimanches et jours de fête, quand, à chaque mât, flotte la flamme rouge et bleue du syndicat des mariniers.

Les deux flots de l'Oise et de la Seine se mêlent à la pointe d'une sorte de musoir gazonné ; ils forment, par leur réunion, une majes-

tueuse masse d'eau, dans laquelle se mire le paysage à la fois féodal et pimpant de Conflans-Sainte-Honorine.

Au-dessous, longeant le chenal navigable, Andrésy emplit l'étroite bande de terre qui forme ourlet au pied du massif de l'Hautie. Le bourg, séparé du fleuve par une allée d'arbres, est élégant; l'église possède un intéressant porche gothique. Au-dessus, dominant la voie ferrée, des villas naissent à l'envi en bordure d'une terrasse d'où l'on a de beaux tableaux sur la Seine. Le fleuve abandonne la base de la petite montagne pour aller dessiner le grand méandre de Carrières-sous-Poissy et frôler au sommet de ce contour, Poissy, la petite capitale de l'ancien Pincerais. Le chemin de fer décrit une courbe infiniment plus douce à la base des pentes; la route s'en va droit à travers le vignoble de Chanteloup et, bientôt, atteint la petite ville de Triel, assise entre le fleuve et la côte somptueuse couverte de vignes et d'abricotiers.

Ces arbres sont la note dominante de l'écran formé par l'Hautie et dans les parties les plus chaudement abritées de l'Arthies. On peut les admirer de la portière des wagons. Le voyageur qui se rend de Paris à Mantes par cette ligne de la rive droite jouit, à la fin d'avril, d'un


Courdmanche
Vauréal
Cergy
les Veaurois
le Bruloir
Oise R.
Ham
Eragny
B. de la Toilette
B. de Saillancourt ou de l'Orient
Menucourt
Mont Rouge
Boisemont
les Carneaux
Neuville
Jouy-le Moutier
Vincourt
Écancourt
Glatigny
Choisy
Evecquemont
Thun Chau
Vaux
Bois de Vaux
Hauteur de l'Hautie
le Temple
le Rouillard Fe
Belle fontaine Fe
Maurecourt
Dang
le Fay Chau
Seine Fl.
Chanteloup
Triel
Pissefontaine
Chaverchemont
Andresy
Verneuil
Bois de Verneuil
Bois de Becheville

des plus admirables spectacles horticoles de notre pays. De Triel à Meulan et à Limay, le train court à travers une merveilleuse écharpe rosée étalée au flanc de la longue croupe de l'Hautie, entre les jardins et les prés de la base et les bois de la crête. On voit en détail les éléments de l'écharpe : des arbres robustes, taillés en coupe, dont les rameaux disparaissent sous les fleurs.

Cette région abritée des vents froids par l'escarpe de l'Hautie est, au point de vue de l'abricot, ce que Montreuil est pour la pêche, Thomery pour le raisin, Groslay pour la poire [1], le lieu où le fruit atteint son maximum de beauté, de finesse et de parfum. Certes, il y a d'autres « centres abricotiers » en France. La région de Clermont-Ferrand, Vaucluse, les alentours de Côte-Rôtie avec Ampuis, « fertile en abricots », la Touraine et l'Anjou, sont des gloires horticoles, mais nulle part l'abricotier ne reçoit plus de soins que dans cette admirable bordure de la Seine, comprise entre l'embouchure de l'Oise et celle de l'Epte.

La culture de l'abricotier passe pour très an-

1. Sur Montreuil, voyez la série du *Voyage en France* consacrée à la banlieue de Paris ; sur Thomery, la 44e série ; sur Groslay, le présent volume, chapitre II.

cienne; cependant, je n'ai pu trouver trace de la production des abricots autrefois. Même un passage de *la Maison rustique du dix-neuvième siècle,* écrit vers 1840, dit que l'abricot manque d'une *façon absolue* aux environs de Paris; « on en fait venir à grands frais du Bourbonnais et de l'Auvergne », ajoute l'auteur. Cela semble indiquer que l'abricotier n'a pris possession des pentes de l'Hautie, au moins comme grande culture, que depuis le milieu du siècle passé.

Pourtant il y a beaucoup de vieux arbres dont le tronc puissant et rugueux indique un certain nombre de lustres. Ces ancêtres disparaissent peu à peu; déjà la nouvelle ligne de Mantes les a fait tomber par centaines, car le tracé de ce chemin de fer à deux voies, aux amples installations, a coupé toute la zone même où l'arbre prospérait le mieux. Actuellement, les sujets qui périssent par vieillesse ou par maladie ne sont plus remplacés, le commerce de l'abricot subissant une crise due à l'incertitude des récoltes et à la concurrence de plus en plus victorieuse des régions que n'éprouvent pas les gelées précoces.

L'abricotier a deux zones principales au bord de la Seine; l'une est constituée par les côtes admirablement abritées qui font face à la pres-

qu'île de Moisson et à Bonnières; le village de Bennecourt, situé en face de ce bourg, en est le centre. De ce côté on produit surtout l'abricot royal rouge. Un moment interrompues par la plaine de Freneuse, les côtes à abricotier reprennent vers Guernes, se peuplent de plus en plus à partir de Limay, sont déjà très riches vers Hardricourt et Meulan, et atteignent toute leur opulence à Vaux et à Triel. Vaux, admirablement situé dans une conque dessinée par les hauteurs de l'Hautie, est comme la terre d'élection pour cette culture.

De ce côté la variété est l'abricot franc; c'est celui que recherchent de préférence les confiseurs de fruits de choix. Blanc, velouté, superbe, peu juteux, il se prête à merveille à sa transformation par le sucre, comme il était le plus goûté pour la préparation à l'eau-de-vie.

Un tel fruit est cher; s'il est descendu à 15 fr. les 100 kilogr. pendant les années de grande abondance, comme on le prévoyait au commencement de la saison de 1905, il vaut quatre fois plus quand la gelée et autres intempéries ont sévi. C'est le cas en cette même année 1905, où l'abricot de Triel s'est vendu 60 fr., recherché cependant, bien que les beaux fruits de Touraine et de l'Anjou se soient vendus 40 fr. seule-

ment. Mais les soins donnés à la culture au bord de la Seine assurent à l'abricot une supériorité telle, que les confiseurs lui donnent toujours la préférence, quand il faut satisfaire la clientèle de luxe.

Un tel fruit ne va donc point aux Halles, du moins les commissionnaires n'y envoient que les abricots mal venus, de grosseur médiocre, de forme ou de teinte imparfaites. Les pièces de choix vont toutes à la confiserie. Depuis quelques années le nombre en est trop restreint. Les variations de température, dont l'abricotier n'est d'ailleurs pas seul à souffrir, empêchent les producteurs d'assurer à l'avance des livraisons. Aucun fruit n'est plus délicat que l'abricot, surtout sous le climat de Paris. S'il fait trop sec, le fruit, encore vert, tombe ; de même si les pluies prolongées amènent un excès de sève. La fréquence de ces dégâts depuis quelques années, autant que la concurrence, expliquent le découragement des producteurs.

Ce découragement se comprend d'autant mieux que plusieurs années sont nécessaires pour que l'arbre soit en pleine fructification. Planté après un an de greffage, il ne donne que quatre ans après, ayant nécessité beaucoup de soins pour la préparation du sol et la disposition

des rameaux en gobelets. D'après les dires de cultivateurs, on ne le gardera guère que sur les côtes où l'on ne pourrait tenter d'autres plantations ; encore la vigne menace-t-elle de le déloger de son habitat, si l'on parvient à combattre victorieusement le phylloxéra et à enrayer les maladies cryptogamiques.

Les débouchés se restreignent d'ailleurs ; non seulement le Midi et l'Ouest apportent régulièrement, grâce aux chemins de fer, les fruits nécessaires aux confitureries, mais une industrie bien parisienne, celle des fruits à l'eau-de-vie, a beaucoup diminué d'importance. Jadis une grande partie de la production abricotière de Triel et Vaux était ainsi confite ; un abricot à l'eau-de-vie se vendait couramment 15 centimes, et les préparateurs ne trouvaient pas toujours à s'approvisionner ; aujourd'hui, bien rares sont les consommateurs de ces conserves qui restèrent exquises, tant qu'elles furent préparées au pur alcool de vin.

Faut-il prendre au pied de la lettre ces craintes d'abandon d'une culture intéressante ? Le cycle des mauvaises années peut se clore, on reverra bientôt sans doute les étés favorables; alors l'abricot des bords de la Seine, grâce à sa supériorité intrinsèque et au voisinage immédiat du

grand marché de Paris, reprendra la place qui lui est disputée aujourd'hui.

Cette crise, d'ailleurs, est invisible pour qui visite le merveilleux verger formant écharpe au flanc de l'Hautie. Les abricotiers sont toujours tenus avec autant de soins. Beaucoup de ces arbres croissent au milieu du vignoble jusqu'à Pissefontaine, où la vigne apparaît sans aucun couvert.

J'ai pu visiter à Triel deux jardins d'abricotiers. L'un, cultivé par M. Nicot, le plus grand commissionnaire en fruits de la contrée, est strictement consacré à la production ; ses arbres, d'une rare vigueur, conduits avec une science parfaite, donnent en moyenne 400 kilogr. de fruits de premier choix. L'autre est une curiosité digne d'admiration : le parc de M. Senet, maire de la ville.

Imaginez un vrai parc avec ses allées, ses pelouses rappelant les promenades anglaises mais où les abricotiers remplacent les arbres d'ornement. Le gazon croît à leur ombre. Ces végétaux pleins de vigueur, dirigés avec habileté et goût : les uns vieux, ridés, contournés, mais luxuriants encore ; les autres jeunes et lisses croissant au milieu des pelouses, produisent une vive surprise.

Au bord de ces espaces gazonnés, des corbeilles de fleurs, des arbustes d'agrément, une touffe de *Gynerium argenteum,* parfois un arbre plus grand, rappelant par son port que c'est ici un domaine d'agrément.

Partout des abricotiers : il en est en allées, ils encadrent en plusieurs rangées l'espace réservé au tennis. Les carrés du potager ont bien les classiques cordons de pommiers mais aussi, et surtout, des abricotiers encore. Une aspergière en est complantée.

On ne sait trop ce qu'il faut le plus admirer : la superbe venue des arbres ou le goût et l'originalité qui ont présidé à cette organisation.

L'*abricotière* de M. Senet est d'autant plus intéressante qu'elle n'est pas sur la ligne des plantations, sur ce que l'on pourrait appeler l'espalier des abricots de Triel et de Vaux, mais bien dans la vallée, au milieu des « terres franches ». Un mur seul la sépare de la Seine, un portail ouvre sur le quai égayé par l'incessant passage des grands trains de chalands remorqués par des « Guêpes ». Elle prouve que des soins judicieux permettent de faire prospérer l'abricotier, même en dehors de l'étroite bande de collines au milieu de laquelle court le chemin de fer.

Que donne l'abricotier comme revenu ? Je n'ai pu obtenir de renseignements précis. La récolte est trop aléatoire pour que l'on puisse même établir une moyenne. M. Nicot, qui achète la plus grande partie des produits de Triel, a réuni cette année de 3 000 à 4 000 kilogr. ; il en eût fait 20 000 si la récolte avait été bonne. A cette production de Triel il faut joindre celle de Vaux, de Meulan, de Limay, de Bennecourt.

En somme, il y a dans cette région une période de transition plutôt que de crise réelle. Comme partout autour de Paris, l'arrivée des produits horticoles de province nécessite une transformation des cultures. La vigne, un moment abandonnée, reprend faveur, car on ne peut continuer à cultiver des primeurs qui ont subi une énorme baisse de prix. Ainsi le petit pois est peu à peu abandonné. Triel a connu un temps où la livre de ce légume atteignait 50 centimes ; on est heureux maintenant de trouver preneur à 20. Dans les parties basses, l'asperge dominait, la voici chassée par l'épandage des eaux d'égout ; il est vrai que c'est au grand bénéfice du cultivateur qui a remplacé l'asperge et la récolte fruitière par l'artichaut et surtout la pomme de terre de primeur. Dans la seule presqu'île de Carrières-sous-Poissy, la pomme de

terre occupe 900 hectares. Les résultats obtenus frappent les propriétaires des côtes, qui ne peuvent espérer semblable fortune. Peut-être faut-il attribuer à cela l'état d'esprit des producteurs d'abricots, moins bien rémunérés de leurs peines que l'habitant des plaines sablonneuses qui, autrefois, enviait celui des collines.

Triel, centre du commerce de l'abricot, est une longue et vivante bourgade, sous les hauteurs vineuses dans lesquelles Chanteloup forme décor. Un quartier nouveau y naît aux abords de la gare, construite au-dessus de la petite ville, dominant la Seine et ayant comme bordure d'horizon la forêt de Saint-Germain, les collines ondulées d'Orgeval, finissant en pentes douces vers les villages jumeaux de Verneuil et de Vernouillet. Au couchant fuit, en une courbe harmonieuse, la Seine bordée par la côte de l'Hautie.

Triel possède en son église un monument remarquable, malheureusement bien délabré; les matériaux friables ont été une proie pour les intempéries. C'était une orfèvrerie de pierre, presque tout a été rongé. Les pinacles des contreforts et de chimériques gargouilles, faits de pierres plus résistantes, ainsi que le beau pignon du clocher, ont gardé leur netteté. Les fenêtres flamboyantes conservent aussi leur pureté de

lignes, mais le porche latéral, qui abritait une jolie porte de la Renaissance, a perdu sa voûte.

Le chœur, reconstruit au quinzième siècle, est porté par une voûte sous laquelle passe le chemin de l'Hautie. Il est dévié comme celui de Conflans-Sainte-Honorine. La nef courte, très élégante par ses piliers de colonnettes et son triforium, menaçait ruine. On a dû placer une forte charpente de madriers pour maintenir les retombées des voûtes.

Sur la porte latérale, un vitrail de 1544, superbe de coloris, représente l'entrée du Christ à Jérusalem. D'autres vitraux de la même époque éclairent d'élégantes chapelles ; la plupart sont d'un vif intérêt. Pour son église déjà, Triel mérite une visite.

---

# XV

## A TRAVERS L'HAUTIE [1]

De Triel à l'Hautie. — Cheverchemont. — Les bois de l'Hautie. — Rôle militaire du massif. — Le hameau de l'Hautie et son lac. — Boisemont. — La fabrication des cercles. — Menucourt. — Les cerisiers et les abricotiers. — Vaux et Thun. — Pissefontaine. — Le vignoble de Chanteloup. — Les cerisiers de Maurecourt. — La grande boucle de l'Oise.

Pontoise. Septembre.

La route de l'Hautie, après avoir passé sous la voûte qui porte le chœur de l'église de Triel et sous un beau viaduc du chemin de fer, pénètre, au travers de riantes campagnes, en un pli où s'abrite le hameau de Cheverchemont, façade de petites maisons de campagne regardant le superbe panorama des rives de la Seine. Ce val est un petit vignoble entrecoupé de vergers reposant sur un sous-sol calcaire percé de carrières souterraines, exploitations maintenant aban-

---

1. Pour ce chapitre, voyez la carte de la page 245.

données ; les cavernes artificielles servent à la culture des champignons.

Le chemin, sinueux, constitue un superbe belvédère jusqu'à l'entrée du bois de l'Hautie. Au-dessous, la Seine se détache comme un ruban d'acier, ses îles verdoyantes semblent flotter ; sur la rive gauche, la plaine, partagée en damiers de culture, va mourir au pied de hautes collines, belles de forme.

Le paysage s'efface dès que l'on est dans les bois, assez vastes pour être appelés forêts, qui couvrent tout le plateau de la petite montagne. Ce sont de maigres taillis de châtaigniers abritant des bruyères et creusés de carrières de moellons. Au point culminant, le chemin atteint la route, longue et droite, qui parcourt la crête sur toute son étendue. Là, dans une clairière, est le hameau que la carte appelle L'Hautie, comme le massif tout entier lui-même. Mais, dans le langage local, c'est L'Hautil ; les plaques indicatrices des routes l'écrivent ainsi, il y a une « rue de l'Hautil » à Triel, les documents administratifs, le *Dictionnaire des Postes,* disent aussi *Hautil.*

J'ai préféré suivre la carte et les lexiques de géographie, surtout les ouvrages militaires. Cette superbe position peut avoir une influence considérable sur les destinées du pays au cas d'une

invasion nouvelle ; c'est comme une forteresse naturelle entre la Seine, l'Oise et la dépression parcourue par l'Aubette de Meulan. Elle a failli être englobée dans la ligne des forts extérieurs en 1874. « A cette époque, il était question d'étendre le périmètre fixe de la défense jusqu'aux positions d'Aigremont et de Sainte-Gemme, qui auraient formé avec l'Hautie un système conjugué sur chaque rive de la Seine. L'ennemi eût été, dans ce cas, obligé d'étendre considérablement son cercle d'investissement et de le reporter jusqu'à Meulan au moins.

« Bien qu'on ait reculé devant l'éloignement de ces positions, dans un secteur qui est déjà très efficacement protégé par les replis de la Seine, le flanquement des forts de Cormeilles et de Marly, et, plus en arrière, par le mont Valérien, l'exécution de cette partie du plan de défense n'a jamais été complètement abandonnée. Il serait facile de suppléer, par de rapides ouvrages du moment, aux fortifications permanentes que la loi du 28 mars 1874 avait autorisées, en ce qui concerne les crêtes de la rive gauche. En attendant, l'accès en est facilité par un grand quai de débarquement établi près de la gare de Vaux.

« Ce ne serait plus, d'ailleurs, dans l'état actuel

de nos forces militaires, au seul point de vue de la défensive, que cette organisation devrait être réalisée. Comme l'a très bien fait ressortir M. Eugène Ténot dans son ouvrage sur les nouvelles défenses de la France, « l'occupation du « massif de l'Hautie donnerait à l'armée de Paris « une admirable tête de pont, au delà de l'Oise, à « l'origine des plateaux où se déroulent les che- « mins de Rouen, du Havre, de Dieppe, de Beau- « vais. Cette armée, massée dans la forêt de Saint- « Germain, soustraite à toutes les vues, serait en « mesure d'opérer inopinément le passage du « fleuve en aval du confluent de l'Oise, d'Andrésy « à Paris, et de déboucher par les routes diverses « qui sillonnent la plaine au nord et à l'ouest. La « position de l'Hautie occupée, ce serait le bras « de Paris, hardiment et fermement tendu vers « Rouen et Le Havre [1]. »

L'Hautie, du côté de la Seine, offre un escarpement véritable, avec une différence de niveau de 160 mètres. Vers l'Oise, au contraire, les collines présentent une disposition en terrasse qui faciliterait davantage une attaque. L'Oise coule à 15 mètres d'altitude environ; une première ligne

1. ARDOUIN-DUMAZET: journal *le Temps* du 26 octobre 1892. Article reproduit, sans désignation d'auteur, par le *Dictionnaire géographique* de JOANNE.

de hauteurs variant entre 80 et 100 mètres la borde ; entre la crête et l'Hautie s'étend une terrasse de 2 à 3 kilomètres de largeur sur 5 à 6 de longueur, puis la hauteur proprement dite de l'Hautie se dresse brusquement, boisée sur ses pentes et sur le plateau.

Ce versant de l'Oise offre une autre particularité dans les profonds ravins qui se creusent dans le plateau inférieur, allant de l'Oise au pied de la position centrale. Ces ravins, à partir de 500 ou 600 mètres de l'endroit où ils ont débouché vers la rivière, se divisent en deux branches ayant à peu près, sur la carte, la forme d'une queue de poisson. Ces plis sont en partie boisés, des chemins ou des sentiers en suivent le fond et permettent d'atteindre, à l'abri, le pied même de la hauteur ou réduit central de l'Hautie. En 1892, le général Saussier, gouverneur militaire de Paris, organisa deux jours de manœuvres sur ces positions; on put alors constater le rôle prépondérant que pourrait jouer le couvert des bois et faire profit de ces enseignements.

Le massif est bien desservi par un beau réseau de routes, notamment la voie principale par laquelle on peut aller de Poissy à Meulan. Cette position serait donc facile à mettre en état de défense, elle serait pour un assiégeant de Paris

une gêne considérable, l'attaque du camp retranché devant être précédée de l'enlèvement de positions excentriques sur lesquelles l'armée de défense s'appuierait avec chances de succès.

Une telle terrasse offre naturellement des vues immenses, du côté de l'Oise surtout. Au centre du tableau, Pontoise se groupe, tout blanc, sur les pentes et le sommet de sa colline. Toutefois, ce versant n'a pas la splendeur de celui de la Seine, les collines qui ferment l'horizon sont trop lointaines et molles de forme. Ce sont celles des pays de France et de Goëlle d'un côté, du Vexin de l'autre, séparées par la large dépression où coule la rivière.

Au delà du hameau d'Hautil, on a réussi à aménager des eaux, en creusant un étang de forme circulaire possédant une *île,* c'est-à-dire un pavillon vermoulu placé au centre. Il y a même une barque sur ce *lac* de l'Hautil.

La route s'en va, inflexiblement droite, entre les bois, secs vers la Seine, plus frais et luxuriants vers l'Oise. Ce rideau, qui masque presque toujours les horizons, finit par rendre la course fastidieuse, d'autant plus que toute tentative de chercher des échappées serait vaine : à gauche la largeur du rideau est trop grande, à droite, où

la crête est proche, un grillage rend les taillis et les futaies inaccessibles.

Le grillage cesse seulement à l'extrémité du ruban régulier, à l'endroit où le massif se recourbe brusquement dans la direction de Meulan. La route descend vers le village de Boisemont, humble mais charmant, à demi entouré de bois, regardant des panoramas immenses. L'église, simple et accueillante, se montre entre un parc et de vieilles demeures dont plusieurs gardent encore leur toit de chaume. La culture est surtout fruitière, Boisemont a de belles plantations de poiriers dont les fruits alimentent les marchés de Paris. Les commissionnaires de Triel ramassent une grande partie de la production.

Le bois est charmant aux abords du village, le voisinage de l'homme a attiré les oiseaux, leur ramage et leurs chants ne sont pas troublés par ma présence; d'ailleurs, ils sont accoutumés au bruit des pas et du travail, il y a ici de nombreux chantiers de cercliers qui mettent en œuvre les brins de châtaignier coupés dans les taillis.

Je m'assieds près d'un de ces ateliers sylvains, grande hutte recouverte de copeaux et

entourée de pyramides de cercles et d'amas de gaules prêtes à être fendues. Un vaste paysage s'étend sous mes yeux : au premier plan, le gros village de Courdimanche couvre de ses toits rouges et de ses murs blancs un monticule isolé ; au sommet de cette calotte se dresse l'église, couverte d'un ample toit à deux pentes, en tuiles brunes.

Cette sorte de bastion de l'Hautie, sous lequel est masqué Boisemont, se nomme Mont-Rouge ; de là un chemin sous bois, bordé de huttes de cercliers, gagne Menucourt, village modeste et rustique possédant une élégante église moderne, petite, sans prétention au style, mais fort riante par ses murs de brique et de pierre blanche, les ornements de briques de couleur, les triples fenêtres hautes et étroites, un clocher pimpant surmonté d'un campanile. A côté du petit édifice, de vieilles maisons conservent les poulies qui servent à monter les fardeaux au grenier. Par l'ouverture d'une ruelle, on embrasse une grande partie du plateau, jusqu'aux hauteurs de Frémécourt et de Cormeilles-en-Vexin, une sinueuse rangée d'arbres fait deviner la vallée de la Viosne.

Gravissant un chemin montueux, je regagne l'Hautie. Du point culminant, 169 mètres, où

recommencent les bois, voici la jolie vallée de l'Aubette de Meulan qu'un vallon creusé sous Menucourt va rejoindre. Dans ce pli de l'Aubette apparaissent Sagy, Longuesse, Vigny. A gauche, les croupes boisées de l'Arthies, couverte de villages. En face, vers Chars, moutonnent les hautes collines du Vexin. Cet ample paysage est à la fois solennel et gracieux.

Une trouée entre les bois fait avenue au château de Menucourt; de chaque côté des hêtres et des chênes étendent leur ombre. Plus loin encore, des taillis de châtaigniers peuplés de huttes où les cercliers diligents fendent, recourbent et lient les branches. Ces ouvriers ont une sorte de cuirasse formée de lattes, contre laquelle le couteau, appelé « plane », vient butter quand le copeau est brusquement détaché.

Le chaînon de l'Hautie se rétrécit; à peine a-t-on atteint le sommet et l'on voit, à une grande profondeur, s'ouvrir la vallée de la Seine. De ce côté, le petit massif forme un éventail de plissements dessinant un admirable cirque de verdure sylvaine. Sous les bois, une zone d'arbres fruitiers, cerisiers surtout, forme écharpe au-dessus du village de Vaux. Le fleuve, jusqu'alors invisible dans son majestueux couloir, apparaît soudain vers Meulan. Le pont de

la ville, vu d'ici, est de structure arachnéenne. Les îles, les flottes de chalands remorqués par des vapeurs, la plaine dans laquelle le bourg des Mureaux est largement étalé, constituent un fort grandiose paysage.

Le chemin de Vaux franchit la cerisaie et pénètre dans une nouvelle zone complantée de pruniers ; une quatrième région arbustive se présente ensuite, celle que l'on pourrait appeler l'espalier de l'Hautie, domaine exclusif de l'abricotier. Cet arbre descend jusqu'aux maisons de Vaux, tout petit village, très blanc, encadré de verdure, séparé de son église à élégante abside par le chemin de fer. Le quartier supérieur contemple une longue étendue de Seine, entrecoupée d'îles.

Cette pente inférieure de l'Hautie devient de plus en plus un séjour d'été ; le chemin de fer y fait naître des villas sans nombre. Thun, qui était un château et une ferme, est maintenant un village enfoui sous les lilas. Murs de parcs, talus de chemins de fer, jardinets disparaissent sous les grappes embaumées, on dirait que le splendide arbuste cherche à monter à l'assaut de la colline pour disputer la pente aux *abricoteraies,* séparées par de petits vignobles et des champs exigus de céréales. L'abricotier veut le

plein soleil, tout versant de ravin trop exposé à l'ombre le repousse, alors le cerisier prend la place.

Par la taille qu'il subit, par la maigreur de sa ramure disposée en coupe avec un art parfait, l'abricotier me rappelle les amandiers de Provence autour d'Aix et de Valensole [1]. Parfois, dans les coins les mieux ensoleillés, l'illusion est forte, aux abords de Triel surtout.

Je ne fais que traverser le joli bourg d'où j'étais parti pour parcourir l'Hautie, il me reste à voir la partie du massif que recouvre le vignoble le plus vaste de Seine-et-Oise, sur les pentes du promontoire de Chanteloup. Il commence dès la sortie même de Triel, aux dernières maisons touchent les derniers abricotiers ; vignoble bien tenu, aux rangées régulières, où l'on cultive surtout les cépages gamay noir et meunier noir. Rares sont les arbres fruitiers dans ces plantations, tout est consacré à la vigne.

Dans les pampres le hameau de Pissefontaine regarde la vallée dessinée par la grande boucle de la Seine allant s'arrondir au pont de

1. Sur la culture de l'amandier, voyez la 12e série du *Voyage en France*, chapitre XIV.

Poissy et dont le flot enchâsse admirablement de longues îles. De nombreux villages rient au loin entre les arbres, l'aqueduc de Marly s'avance en éperon au cœur de ce vaste tableau qui se recourbe d'une façon harmonieuse vers Vaux et Meulan.

De Pissefontaine à Chanteloup, rien ne trouble l'uniformité du vignoble, dirigé avec amour par le paysan. Les procédés de culture se modifient beaucoup, on abandonne les échalas pour conduire les sarments sur des fils de fer. Je connais tout le vignoble français, je n'ai pas rencontré beaucoup de terroirs travaillés avec plus de soin. Le vin obtenu n'est pas désagréable, on m'en a servi une bouteille à l'auberge de Pissefontaine et l'hôte m'en a garanti la pureté. A Triel on m'avait dit ces produits comparables au Beaujolais ; je retrouve en effet un peu de la couleur, de la fraîcheur au palais, du goût de fruité, mais cela est plus acerbe et il manque aussi le velouté, puis le parfum n'a pas autant de finesse.

Chanteloup est comme une île dans les vignes. A la culture du raisin de cuve le village joint l'exploitation du plâtre. Cette matière, d'un prix modique aux abords des fours, est employée à l'excès, on en enduit les maisons ; le crépi, riant

quand il est nouveau, se noircit et se crevasse d'une façon déplorable avec le temps, et cela donne à Chanteloup une physionomie bien morose.

Si les parties basses du territoire ont des cultures maraîchères, de petits pois notamment, si le sommet du plateau est couvert de bois, toute cette pente de ce que l'on pourrait appeler le musoir de l'Hautie est vignoble tant que l'influence des vents d'est et du nord ne se fait pas sentir ; au delà de Chanteloup, le tapis de vignes est de moins en moins régulier, des champs maraîchers ou de céréales séparent les pièces, mais dans l'ensemble cette croupe, couvrant l'isthme de la Seine sur près de 3 kilomètres de longueur et une profondeur de 1 800 mètres, constitue la plus grande surface de vignes d'un seul tenant offerte par Seine-et-Oise, département où le vignoble couvre encore 6 500 hectares, après avoir dépassé 20 000 au milieu du dix-neuvième siècle.

Au pied du suprême escarpement de l'Hautie, un chemin des champs se dirige vers Maurecourt, offrant un des plus remarquables panoramas des environs de Paris. La vue était belle, elle devient superbe. Au premier plan, à l'extrémité de sa boucle, voici Poissy, la forêt de

Saint-Germain, séparée du fleuve par la large bande des irrigations, le port de Conflans, sans cesse animé, dominé par son bourg de féodal aspect. Puis ce sont les maisons neuves de Fin-d'Oise, aux toits d'un rouge vif, Maurecourt entre la rivière, les vergers et les vignes, Pontoise, tout blanc sur le fond des belles collines du Vexin.

Voici, plus loin, les forêts de l'Isle-Adam et de Montmorency, le massif de Cormeilles-en-Parisis, enfin Paris, dans toute la gloire d'un après-midi d'automne : Montmartre, le Panthéon, l'Arc de Triomphe, l'obsédante tour Eiffel. Le mont Valérien rattache ce fond de tableau à la belle ligne des hauteurs de Louveciennes et de Marly.

Le chemin descend à Maurecourt et le paysage, toujours beau, perd de sa grandeur. Les vignes sont rares maintenant, la culture maraîchère domine, avec des cerisiers dont les plantations s'accroissent chaque année. Le village, situé à l'issue d'un ravin descendant de l'Hautie, est d'aspect prospère, grâce à la culture du cerisier et surtout du raisin de chasselas, qui occupe des espaliers jusqu'aux confins de l'arrondissement, vers Jouy-le-Moutier. Les hameaux de Choisy et de Glatigny sont les principaux producteurs.

L'Oise achève ici le plus prononcé et le plus bizarre de ses méandres par un contour de 9 kilomètres, ayant à peine 1 kilomètre et demi à l'isthme de Neuville. On aurait pu raccourcir de deux lieues par une coupure le trajet des bateaux, si cet isthme n'atteignait 30 mètres au-dessus du plan d'eau.

La terrasse inférieure de l'Hautie finit au bord de la rivière, presque sans cesse longée par des villages et des hameaux que la haute berge abrite des vents. Cette sorte de rue disposée en anneau appartient aux communes de Jouy-le-Moutier, Vauréal et Cergy. Ce sont des lieux fréquentés par les pêcheurs, où l'on est surpris de ne pas trouver davantage de villas. Les châteaux, si nombreux en amont de Pontoise, font aussi défaut de ce côté. Il y eut cependant une résidence princière ; les Conti avaient à Vauréal un véritable palais, démoli sous la Restauration et remplacé par une ample demeure bourgeoise.

Un pont traverse l'Oise à Vincourt et, par Neuville, village assis sur l'isthme même, permet d'atteindre la gare d'Éragny. Je voulais aller à Pontoise à pied, mais cette course à travers l'Hautie a été longue. Un train va passer, c'est 3 kilomètres de moins à faire, dans une

région d'intérêt assez médiocre. Du moins je me donne cette excuse pour gagner sans fatigue supplémentaire la jolie ville dont la malignité publique avait fait jadis ce que Landerneau, Carpentras et Brive-la-Gaillarde sont pour d'autres parties du pays.

---

# XVI

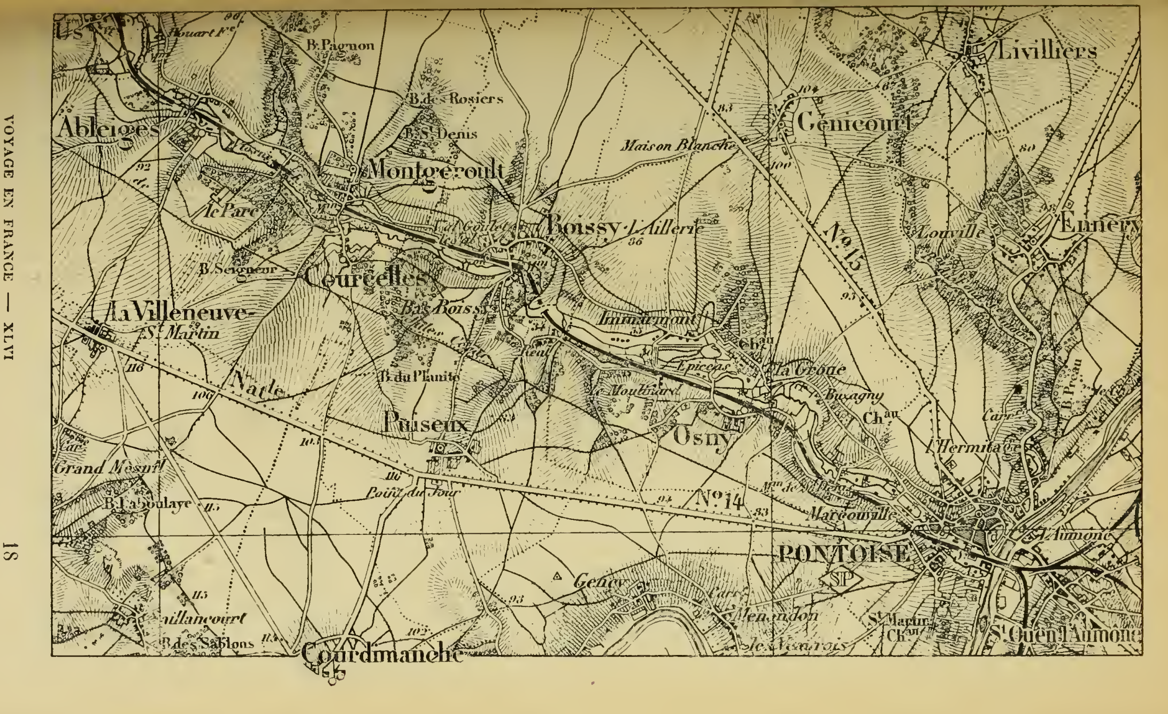
## EN VEXIN FRANÇAIS

Pontoise. — L'église Saint-Maclou. — Saint-Ouen-l'Aumône et ses usines. — L'abbaye de Maubuisson. — En revenant de Pontoise ! — La vallée de la Viosne. — Us. — Le château de Vigny. — La vallée du Sausseron. — De Valmondois à Marines. — Le poète Santeul. — La vallée de la Pauvrette. — La Soissonne et le gouffre du Frovendié. — Pâturages vexinois. — Marines. — De Marines à Us. — Les eaux de Santeuil. — Chars, son église et ses boves.

Chars. Septembre.

De toutes les villes des environs de Paris, aucune ne se présente avec plus de majesté et aussi de gaieté que Pontoise, grâce à l'amphithéâtre formé par ses quartiers étagés, à la fierté de sa colline, le mont Bélien, conservant les débris des remparts qui subirent tant de sièges et d'assauts. Tout cela se reflète dans une aimable rivière traversée par de beaux ponts pour la route et la voie ferrée. La cité se prolonge sur l'autre rive par Saint-Ouen-l'Aumône, populeuse commune, en réalité faubourg de Pontoise [1].

1. Pontoise, 8180 habitants; Saint-Ouen-l'Aumône, 2706.


Ableiges
B. Pagnon
B. des Rosiers
B. St Denis
Montgeroult
le Parc
Boissy-l'Aillerie
Maison Blanche
Génicourt
Livilliers
Ennery
Louville
No. 15
B. Seigneur
Courcelles
Bas Boissy
La Villeneuve-
St Martin
Immarmont
Epiceas
La Croue
Busagny
B. du Plantis
Le Moulinard
Nale
Puiseux
Osny
l'Hermitage
B. Préau
Grand Mesnil
B. Laboulaye
Point du Jour
No. 14
Marcouville
PONTOISE
l'Aumone
Gency
Menandon
St Martin
St Ouen l'Aumone
Courdmanche
B. des Sablons

Un moment le chemin de fer détruisit la flatteuse impression causée jadis par l'arrivée sur le pont, en installant sa gare au fond d'un faubourg ; mais une percée à travers de vieux quartiers forme désormais avenue, bordée de belles maisons et montant jusqu'aux degrés qui portent la majestueuse église Saint-Maclou. Cette large voie, la rue Thiers, donne à la capitale du Vexin français l'aspect d'une ville plus populeuse qu'elle ne l'est en réalité.

Sur le parvis de l'église se dresse la statue du général Leclerc, ce jeune héros dont Bonaparte fit son beau-frère et qui, commandant de l'armée de Saint-Domingue, périt de fièvre et surtout du chagrin causé par l'insuccès de son entreprise. Il avait trente ans à peine. Le monument a été érigé par les soins de sa sœur, la maréchale Davout, duchesse d'Auerstædt.

L'église Saint-Maclou est l'élément capital du paysage de Pontoise. Inspirée encore de l'art gothique, elle a été profondément remaniée par la Renaissance ; de cette dernière époque est la belle façade flamboyante. On a gardé le nom de l'artiste qui accommoda Saint-Maclou au goût nouveau ; ce fut heureusement un architecte et un sculpteur habile, le même à qui l'on doit Saint-Eustache de Paris, Pierre Lemercier. Il a

déployé dans sa tâche un goût et un art merveilleux. Cela pourtant est trop orné, presque païen; le chœur fait regretter l'intrusion des ornements classiques qui masquent piliers et colonnes, œuvres de l'esprit robuste qui animait les maîtres ès œuvres des premières années du douzième siècle.

Dans une chapelle aux exquises verrières, Saint-Maclou conserve un remarquable saint sépulcre ; les huit principales statues qui rendent le drame célèbre sont d'une saisissante expression. Si, par l'ordonnance, cette œuvre est du temps des Valois, le statuaire descendait en droite ligne des ymagiers du Moyen Age.

Tout autour de Saint-Maclou s'étendent de tranquilles quartiers ; cette impression de placidité domine partout, dans cette ville haute ceinte de boulevards ombreux, qui ont remplacé les fortifications. Au sommet de la colline a été établie une promenade intéressante par la belle vue dont on jouit sur la ville et la fraîche vallée de la Viosne, dans laquelle le faubourg de la Porte-de-Rouen se groupe autour de l'église Notre-Dame, sanctuaire révéré où se trouve le tombeau de saint Gautier. Ce thaumaturge fonda l'abbaye fameuse de Saint-Martin, dont le rôle fut si grand dans notre histoire et qui ne survécu pas à la

Révolution. Un château moderne en marque l'emplacement, à une demi-lieue en aval de la ville, au bord de l'Oise.

Pontoise se complète par Saint-Ouen-l'Aumône, gros faubourg, siège de plusieurs industries. L'église, fort éloignée du centre, est un beau spécimen de l'art roman. Commencée au onzième siècle, elle fait prévoir les caractères de l'époque suivante. Mais le véritable monument de Saint-Ouen est l'abbaye de Maubuisson ou, plutôt, ce qui reste du fameux monastère fondé par la reine Blanche de Castille, mère de saint Louis, et dans lequel cette princesse mourut, sous l'habit de religieuse ; son corps y reposa jusqu'à la Révolution. Quelques bâtiments ont survécu, notamment la belle salle capitulaire, la salle des archives et le dortoir des novices. Ces restes sont dans le parc d'un château ; à l'écart, s'est conservée la grange dîmière, célèbre dans le monde de l'architecture ; elle pouvait contenir cent mille gerbes, dit la légende. Cela ne saurait étonner, Maubuisson était une des plus riches abbayes de filles. A la veille de la Révolution, l'abbesse en retirait chaque année 25 000 livres de revenu.

Pontoise, qui fut le lieu d'exil du Parlement de Paris, à l'époque où cette assemblée s'effor-

çait de jouer un rôle politique et d'intervenir dans les affaires de l'État, Pontoise, capitale du Vexin français, a conservé sous un titre nouveau son ancien rang, car cette petite province, subdivision de l'Ile-de-France, a été pour la plus grande part dévolue à l'arrondissement dont la ville est le chef-lieu ; le reste, autour de Chaumont-en-Vexin, étant attribué à l'Oise et le canton de Magny à l'arrondissement de Mantes. Ce Vexin français était une des régions naturelles les mieux délimitées de la vieille France, car il était enfermé entre l'Oise, la Seine et l'Epte, celle-ci le séparant du Vexin normand (1).

Favorisée par de nombreux chemins de fer : trois lignes la reliant à Paris, une autre à Dieppe, une cinquième à Creil et Beauvais, rattachée à la vallée du Sausseron par la ligne à voie étroite de Valmondois à Marines, Pontoise s'est cependant peu accrue, comparativement à d'autres villes de la région parisienne. Quelques usines se sont créées à Saint-Ouen-l'Aumône : fabriques d'articles de bureau, fabriques de lanternes, manufacture considérable de produits chimiques au hameau d'Épluches. Mais la ville elle-même

1. Sur le Vexin normand, voyez la 17e série du *Voyage en France*.

n'est pas devenue industrielle, ses principaux ateliers sont une fabrique de papiers photographiques et une fabrique de gants à Marcouville, — faubourg des bords de la Viosne, — un établissement pour la charpente en fer et les appareils de chauffage.

Le mouvement économique est donc constitué par les affaires commerciales étendues à un vaste territoire, en Vexin surtout, le Parisis regardant plutôt vers Paris. Les produits du sol sont centralisés soit en magasin, soit fictivement par des commissionnaires. Pontoise reste un centre important pour les grains et farines, la vente des beurres, œufs et volailles. C'est la ville la plus rapprochée de Paris où se soient maintenues d'importantes foires aux bestiaux. Une de ces assemblées, qui dure trois jours, à partir de la Saint-Martin, a longtemps gardé sa célébrité; elle est très fréquentée aujourd'hui encore.

L'Oise, sur laquelle des flottes entières passent chaque jour en vue de la ville, n'eut qu'une faible importance sur son développement. Si Pontoise reçoit beaucoup de houille et de matériaux de construction par les bateaux, elle n'expédie presque rien par cette voie, les produits du Vexin ne sont pas de ceux qui pourraient alimenter ces transports.

La petite ville ne garde pas rancune à Paris pour avoir rendu quelque peu ridicule l'idée de Pontoise en forgeant le dicton célèbre appliqué aux gens ayant une allure embarrassée : « Il revient de Pontoise. » C'est que cela s'appliquait surtout aux magistrats du Parlement partant avec fierté pour l'exil au bord de l'Oise et revenant bientôt l'oreille basse, après avoir humblement fait solliciter leur rappel. Ces antiques plaisanteries sont prises gaîment. On vend des cartes postales : *J'arrive de Pontoise* ou *J'arrivons de Pontoise* — lisez *Pontoèze.* — Une gravure de Gustave Doré, enluminée, illustre ces cartons.

Elle ne revenait pas de Pontoise l'ardente femme que fut Maria Deraisme et dont le buste a été érigé dans la ville, bien qu'elle fût née à Paris !

La vallée de la Viosne est la partie du Vexin qui dépend le plus étroitement de Pontoise : la ville est à l'embouchure de la petite rivière, le chemin de fer de Dieppe à Gisors remonte la Viosne jusqu'à sa source et rend ainsi tributaires du chef-lieu les nombreuses communes réparties sur le trajet et même celles du canton de Magny.

Ce creux de pays est la grâce des abords de

Pontoise, plus encore que les rives de l'Oise. De beaux jardins maraîchers, des enclos fleuris, de grands arbres, le cours d'eau sinueux, quelques rochers surgissant des pentes, composent une suite de tableaux heureux. Dans un épanouissement de la vallée, le joli mais menu village d'Osny, par une rare bonne fortune, a conservé des groupes de vieux châtaigniers. Des moulins sur la rivière, des parcs de châteaux, un petit lac artificiel reflétant une belle demeure aristocratique, des cultures maraîchères bien tenues, font de l'entrée du val une fort aimable chose.

Hameaux et villages se suivent : Immarmont domine un fond tourbeux bien cultivé ; Boissy-l'Aillerie est bien campé sur un monticule autour d'une haute église composée d'une seule nef. C'est un des centres de la passementerie, industrie répandue surtout dans le pays de Thelle qui confine au Vexin. Le village domine un fond de val très humide, mais bordé de pentes rocheuses ; la Viosne coule dans un lit régularisé, entre des berges formées de la vase retirée par les curages. Plus haut, deux petits centres se font face : Courcelles et Montgeroult. Le premier, dans un pli, possède un beau clocher et un moulin ayant un charmant pavillon d'angle de style Louis XIII, à comble aigu. Ce moulin

mérite d'être signalé, il serait le premier en France qui, rompant avec les vieilles méthodes, se monta à l'anglaise. Un vaste parc avoisine l'usine.

En face, Montgeroult est assis au sommet du coteau, entaillé comme une falaise par les carrières. Des prés bordent la Viosne, pacagés par un beau bétail et des chevaux élevés dans le haras du château. Des fossés découpent d'autres parties de la vallée, délimitant et assainissant des jardins maraîchers luxuriants. Ces cultures s'étendent jusqu'à Ableiges, qui garde le grand colombier et les murailles croulantes d'un parc dont le château fut habité par le chancelier de Maupeou.

La vallée, plus élargie en amont, sillonnée par des chenaux de la Viosne, s'écarte encore dans le village d'Us, centre important par une sucrerie où l'on traite les betteraves récoltées sur les plateaux voisins. Ce petit bourg s'étage gracieusement sur la colline ; au cœur se dresse l'église gothique, entourée de maisons éparpillées dans un aimable désordre. L'orthographe de Us a prévalu, mais longtemps on imprimait *Ws* et cela avait excité un moment la curiosité des Allemands. Je me souviens d'avoir été pris comme arbitre par des habitants de Hanau, près

de Francfort, pour décider si vraiment il y avait un village portant un nom aussi baroque et composé de deux seules lettres. Ma réponse dut bien étonner, car j'affirmai l'existence d'Ws et révélai celles d'O (Orne) et d'Y (Somme).

Us dessert la partie supérieure de la vallée de l'Aubette de Meulan, notamment Vigny qui possède un beau château où résida souvent M. Thiers dans les dernières années de sa vie. Sa gare dessert Marines ; elle est plus commode pour cette petite ville que le chemin de fer à voie étroite de Valmondois pour les relations avec Pontoise.

Je voulais aller à Marines en utilisant la voiture publique, mais il n'y a pas de correspondance ce soir; la nuit vient, le ciel est menaçant, je me décide à rentrer à Pontoise pour atteindre Marines en remontant le Sausseron, autre pli important du Vexin français.

Cette vallée du Sausseron débouche sur l'Oise, en face du joli hameau de Stors, assis au pied de la forêt de l'Isle-Adam [1]. Elle s'ouvre entre de riants coteaux, verte et fraîche, humide même. Le village de Valmondois s'y allonge, accru par de nombreuses villas, gaieté de ce

1. 42e série du *Voyage en France* : Le Valois.

site aimable où La Fontaine se plut, dit une tradition ; c'est là qu'il aurait écrit l'une des plus populaires de ses fables : *Le Meunier, son Fils et l'Ane*. Fut-il inspiré par quelque bon minotier de ce temps ? La chose est possible, Valmondois déjà devait posséder des moulins ; aujourd'hui ces usines, nombreuses, constituent toute son industrie.

Elles se succèdent au long de la petite rivière, coulant avec lenteur, sous les peupliers, les saules, dans un lit régularisé que bordent des aulnes et les prés coupés de canaux de dessèchement. Des bois, des pelouses sèches, hérissées de genévriers, encadrent ce pli qui s'élargit en une courbe sous le hameau de la Rue Dorée, si gai avec son grand moulin et de coquettes maisons modernes entre lesquelles apparaissent encore d'antiques chaumières. Cette contrée a séduit bien des citadins, car voici encore des villas à Verville, sous des pentes douces, en face de côtes boisées. Le hameau est bien exposé au soleil, au pied de collines qui se haussent ; des sources ruissellent, d'aimables sentiers se dissimulent sous les bois humides ; les parties sèches sont couvertes de genévriers et de bouleaux.

Cette espèce de gorge fraîche où deux routes parallèles et le petit chemin de fer amènent la

vie, s'écarte vers Nesles, étalé dans un joli site. De grandes prairies où pacage un bétail au poil lustré, des groupes de sapins se mêlant aux peupliers, les bras errants du Sausseron, de riants vergers, entourent ce village dont les maisons blanches, couvertes d'ardoises et parfois flanquées de tourelles, complètent le décor avec un grand moulin, un lourd colombier et une vaste église dominée par une belle tour à flèche de pierre accotée de pyramidions.

Comme Valmondois, Nesles a sa place dans l'histoire anecdotique de la littérature au dix-septième siècle. Une de ses fermes, ancien manoir, nommée Launay, possède une tour pittoresque haute de trois étages à une seule chambre, que l'*Annuaire de Seine-et-Oise* dit avoir été construite par le poète Santeul, ce prince de la poésie latine raillé par Boileau et mis par La Bruyère dans ses *Caractères* sous le nom de Théodos. Santeul aurait voulu ces trois étages pour pouvoir travailler de plus en plus haut, sa muse s'exaltant à mesure qu'il montait ! Cette ferme de Launay occupe un vaste plan de prairies dans lequel le Sausseron coule entre les ombrages.

La vallée s'élargit encore, la fraîcheur s'accentue par la richesse des pâturages et l'abon-

dance du bétail; on devine l'approche de la Normandie. Sans les tranchées du chemin de fer, on ne soupçonnerait pas la nature sablonneuse et rocheuse du sous-sol. Des vallons s'entr'ouvrent sur la rive gauche, entre le massif de hautes collines derrière lesquelles coule l'industrieuse rivière d'Essche. L'un descend d'une sorte de cirque aux pentes raides dans lequel s'abrite Hédouville; l'autre, plus long, la Pauvrette ou ru de Frouville, a pris naissance à la limite du département de l'Oise et entre dans la vallée maîtresse au-dessous de Frouville, non loin de Labbéville, village assis au bord du Sausseron et formant tableau par ses grands toits de tuile brune ou d'ardoise, des couvertures de chaume moussu, une église à flèche trapue. De vastes fermes, des hameaux capricieusement disposés au flanc de coteaux très plissés accentuent le caractère agreste du lieu. Les pentes sèches sont reboisées en pins et sapins dont la verdure sombre fait paraître pâle celle des arbres aquatiques.

A mi-côte, une grosse ferme couronne une butte qui fut peut-être une motte féodale. Cette ferme semble elle-même une forteresse et domine un profond ravin boisé. Le versant opposé possède l'église avec un grand comble sur lequel le clocher paraît être à cheval.

A mesure que l'on remonte le val, les collines deviennent plus sèches, tapissées d'une herbe courte à teinte de bronze. On plante beaucoup de pins sur ces friches ; parfois le roc se hérisse ou montre ses strates ; pauvre roche de contexture lâche qui n'a point sollicité le carrier.

Ce caractère presque sauvage est plutôt celui du bras occidental du Sausseron, atteignant à Vallangoujard le courant principal. Car la petite rivière a deux branches, comme un grand fleuve ; elle possède même son gouffre. Née dans le massif accidenté de Berville où passe la limite des départements, elle s'est d'abord appelée Soissonne ; sous ce nom elle a atteint des marais et s'y est perdue. Pendant quelque temps il n'y a plus de ruisseau, mais soudain, près du hameau de Maugicourt, le flot apparaît, sortant d'un abîme que la carte représente comme un lac lilliputien dans lequel aboutit un ruisselet descendu d'Amblainville, village de l'Oise. Ce gouffre ou plutôt cette fontaine se nomme la Frovendié ; le ruisseau qui en sort est le Sausseron. Par un vallon profond, indenté de vaux, il descend près de Vallangoujard, où il adopte la direction de l'autre branche, ruisseau clair et vivant coulant dans un lit nettement creusé.

Un ru descendu par Theuville conduit les

eaux de fontaines nées au pied des buttes de Rosnes, point culminant du Vexin central ; ce filet d'eau a coulé au pied des hameaux de la commune d'Haravilliers, portant les noms singuliers du Quoniam, du Christ et du Rayon ; le confluent est au hameau de L'Aventure, près de Rhus dont la gare, Épiais-Rhus, dessert le village d'Épiais, bâti au sud sur un grand plateau de culture. Des carrières fournissent à la voie ferrée un assez important trafic en pierres de taille d'un blanc jaunâtre. Un moulin et un parc occupent le fond du val avec les grands corps de fermes du hameau de Rhus.

Le vallon, rétréci, n'est plus qu'une fissure entre un bois et des pentes douces revêtues de beaux herbages remplis de bétail au pelage blanc et noir. Au milieu de ces pâtures fleuries, la grande ferme de Berval étend des constructions bien comprises. Une autre ferme, dite de Lalaire, est flanquée d'un vaste colombier cylindrique. Toute cette région est pays d'élevage, on pourrait déjà se croire dans le pays de Bray, si l'on ne voyait encore de grandes étendues cultivées.

Les buttes de Rosnes donnent de l'allure à ce paysage. Ce sont de jolies collines ondulant au sein du plateau de Vexin. Des bois les couronnent, des hameaux dont le plus important,

Le Heaulme, est chef-lieu de commune, sont disposés sur leurs flancs. A la pointe d'un massif secondaire isolé se dresse le clocher de Bréançon ; plus loin vers le nord, surgit celui d'Haravilliers. Des abords de Bréançon, les vues sont fort étendues, on peut même appliquer au paysage l'épithète de grandiose. C'est un ample bassin aux pentes douces, dans lequel Grisy et Bréançon mettent la gaieté de leur ceinture d'arbres. Vers le sud et l'ouest, l'Hautie et l'Arthies ferment harmonieusement l'horizon. Dans une sorte de défilé, au milieu de grands herbages, est la ville de Marines.

Petite, propre, régulière, sans aucun édifice arrêtant l'attention, sinon le château, belle demeure moderne, Marines n'a d'importance qu'en son rôle de centre d'approvisionnement pour la partie du Vexin desservie par la petite voie ferrée de Valmondois. La haute vallée de la Viosne, qui fait pourtant partie de son canton, lui échappe, car le chemin de fer de Dieppe draine les affaires vers Pontoise, Gisors et Magny-en-Vexin. Il n'y a que 3 kilomètres de Marines à la gare de Chars et guère plus d'une lieue pour aller à la gare d'Us ; cependant, on n'a point poussé jusqu'à ces villages la ligne de

Valmondois, peut-être parce qu'elle eût dérivé vers Pontoise et Magny le mouvement commercial de Marines, dont les transactions en beurre, œufs et volailles sont le principal élément.

La station d'Us est néanmoins très fréquentée par les habitants de Marines. La route de Pontoise, que suit un moment l'omnibus de correspondance, forme une belle avenue. On la quitte devant le parc du château pour suivre un chemin tracé à travers des cultures assez maigres, parsemées de petits bois. Bientôt le pays se creuse, la chaussée descend entre les taillis jusqu'au parc du Héron, longé par la voie ferrée. Ce parc a des arbres extraordinairement recouverts de lierre : le tronc et les branches disparaissent sous ce vert manteau.

Je reprends la course hier abandonnée, pour atteindre Chars. La Viosne, dans cette partie de son cours, est bordée de superbes prairies, animées par ces vaches et ces génisses noires et blanches qui peuplent les pâturages du Vexin. La rivière régularisée décrit d'incessants et géométriques contours. Au fond du val, Santeuil se groupe sous un beau clocher à flèche de pierre à deux rangées de fenêtres romanes, rappelant ceux des environs de Caen. Le village, très rus-

tique, conservant des toits de chaume et quelques maisons à poutrelles apparentes, se berce de l'espoir de devenir un jour ville d'eaux ; il a des sources lithinées exploitées sous le nom de Roches-Santeuil.

En amont, la vallée est fort marécageuse, même on exploite de la tourbe à Brignancourt, petit village voisin de Marines. Plus haut, le val se resserre, les pentes laissent apercevoir une roche blanche creusée de nombreuses maisons de troglodytes. La plupart des excavations de carrières sont désormais habitées. Comme en Picardie et dans certaines parties du Valois, ces excavations se nomment des *boves*. Les pierres extraites du sol ont permis d'édifier à Chars une des plus belles églises du Vexin, région si riche en monuments religieux remarquables.

Cet édifice mérite d'attirer les visiteurs. Il présente une noble et sobre façade romane avec laquelle contraste une tour carrée de la Renaissance. L'intérieur est superbe ; le chœur, de la première époque ogivale (douzième siècle), avec déambulatoire et triforium, est très orné, d'élégantes fenêtres s'ouvrent sous la voûte. L'église a un court transept, dont le croisillon droit est orné d'une rose. La grande nef, fort étroite, est couverte de belles voûtes à nervures, avec

clés sculptées. De remarquables chapiteaux supportent la retombée des voûtes donnant accès aux bas côtés.

Ce monument historique renferme le cœur de « haute et puissante princesse Jeanne de Ferrière, fille de Godefroy de Bretagne, lui-même fils du duc Pierre de Bretagne et petit-fils de Louis VII ».

Le bourg, assez populeux, ne conserve, en dehors de son église, que les restes informes de la forteresse de Château-Gaillard, au centre de l'agglomération, et ses *boves*. L'industrie est représentée par une fabrique de celluloïd installée au moulin de Clochard, à la limite même du département de l'Oise. L'agriculture a utilisé les eaux naissantes de la Viosne et d'autres ruisseaux d'eaux tièdes et pures pour créer des cressonnières nombreuses qui envoient chaque jour en grand nombre des paniers de cresson aux halles de Paris.

---

# XVII

## LE PAYS D'ARTHIES

Le chemin de fer de Chars à Magny. — Nucourt, son église et son camp romain. — Magny-en-Vexin. — Une ville oubliée. — L'église et les vieux hôtels. — De Magny à Epte. — Saint-Clair-sur-Epte. — Vallée de l'Epte. — Vallée de l'Aubette. — L'antique forêt d'Arthies. — Le pays actuel d'Arthies. — La route de Lille à Bayonne. — Une ferme. — Commerce. — Maudétour et son parc. — Arthies. — Enfer et Calvin. — Joli-Village. — Avernes. — Le château de Fontenay-Saint-Père. — Apparition de la Seine. — Limay.

Limay. Juin.

De Chars, un embranchement de voie ferrée, destiné jadis à rejoindre la vallée de l'Epte, mais resté en impasse, conduit à Magny-en-Vexin. Cette petite ligne s'élève par de fortes rampes sur le plateau et l'atteint à Bouconvillers, village dont la haute flèche de pierre se dresse au-dessus d'une église à trois pignons. Des toits de chaume ont persisté entre les toits à grande pente dont la tuile a perdu sa teinte rosée pour prendre la nuance indéfinissable de la paille vieil-

lie et moussue. Le plateau est sec ; il le paraît d'autant plus que l'on vient de quitter la Viosne et ses eaux abondantes et pures. Alors que Chars récolte le cresson, Bouconvillers n'a d'autre lavoir que des mares remplies d'eau sombre.

Sur un renflement, au pied de collines dépassant en altitude les buttes de Rosnes et recouvertes par les bois de La Molière, surgit l'église, en apparence isolée, de Hadancourt-le-Haut-Clocher. Elle commande une superbe plaine de culture que l'on comparerait à la Beauce sans les belles croupes de La Molière, contre laquelle se détache, toute grise, l'église de Serans. Une grande partie du Vexin se découvre d'ici ; le panorama, d'une grandeur sereine dans la journée, est, le soir, d'une pénétrante mélancolie. J'ai gardé de certains crépuscules contemplés pendant les manœuvres, une impression inoubliable.

Le plateau s'abaisse soudain, par une dépression où naît l'Aubette de Magny, sous le village de Nucourt où j'ai quitté le chemin de fer pour achever à pied la route jusqu'à la ville. La station est au plus creux du val naissant dans lequel les carrières livrent une belle pierre de taille ; des fours à chaux exploitent aussi la roche, des *boves* sont creusées dans les parois ; quelques-

unes sont consacrées à la culture des champignons. De ces rochers sort l'Aubette ; dès leur arrivée au jour, les eaux sont employées à la culture du cresson. Plus loin, le ruisseau erre dans les prairies, entre les peupliers et les aulnes.

Un chemin tracé entre les blocs et les arbres monte de la gare à l'église de Nucourt, isolée au milieu du cimetière. C'est un bel édifice malheureusement clos en dehors des offices. Un clocher de la première époque ogivale surgit au-dessus d'une nef de la Renaissance ; une autre tour devait s'élancer sur la façade, elle n'a pas dépassé la hauteur du toit; sur la plate-forme un arbre a crû.

Ce luxueux édifice, éloigné d'un village, bien fait pour surprendre, est l'œuvre d'un curé du quinzième siècle, qui voulut doter sa paroisse d'un monument dont elle pourrait s'enorgueillir. Le lieu, d'ailleurs, fut de bonne heure occupé, on y trouve, nettement conservée sur une assez grande étendue, l'enceinte d'un camp romain.

Un joli chemin descend en dominant le cours de l'Aubette, accrue sans cesse par des fontaines. D'abord solitaire, le val se peuple de hameaux ; le dernier, couvrant une ride et entouré de jardins, est Blamécourt, humble commune qui se confond avec un faubourg de Magny.

Voici la ville, une véritable ville qui m'a rappelé Crépy-en-Valois, par le souci des édilités d'autrefois de décorer la cité. Ce fut une place forte ; les remparts ont été abattus, mais les fossés sont conservés, des allées d'arbres remplacent les murailles. La rue qui monte de la gare compte quelques jolies villas donnant une idée favorable de la bourgade, sous laquelle coule l'Aubette, souillée, hélas! par des usines et bordée de curieux lavoirs.

Magny manque un peu d'animation, après avoir été longtemps vivante et bruyante. Située sur la route de Paris à Rouen et au Havre, elle participait à un roulage énorme qui faisait prospérer auberges, hôtels et poste. La rue du Cygne rappelle encore l'hôtellerie fameuse où le coche de Paris à Rouen déposait ses voyageurs pour y passer la nuit, à l'époque où cette voiture mettait quatre jours pour un trajet qui demande aujourd'hui une heure et demie. Le *Cygne* a son histoire résumée par M. Feuilloley, auteur d'un petit livre sur Magny. Il eut parmi ses hôtes M^lle^ de Scudéry, qui se plaint d'avoir été fort tourmentée pendant la nuit. Le maréchal de Saint-Luc n'eut pas le même tracas : trouvant le *Cygne* envahi par une noce, il oublia son rang, se mit avec les invités et dansa toute la nuit.

Cette activité passée explique, autant que la bienveillance des seigneurs de Magny, l'aspect coquet de la ville et ses beaux logis. Elle a des monuments intéressants. L'hôtel de ville occupe un ancien hôtel dont le jardin, transformé en square, ouvre sur un boulevard ombragé de tilleuls. L'église est intéressante, si elle n'émeut pas comme celle de Chars, par exemple. C'est un de ces édifices de la Renaissance où l'on a tenté d'unir l'art antique à l'art ogival. De ce dernier style, surtout employé à l'intérieur, l'architecte n'a pas su retrouver la souplesse : piliers, colonnes, nervures, sont d'une extrême sécheresse de lignes que les clés de voûte sculptées ne corrigent pas, et les roses présentent une navrante banalité géométrique.

L'intérieur renferme plusieurs monuments funéraires ; l'un d'eux est dédié à la mémoire du curé Dubuisson, un beau bas-relief de marbre, œuvre de Dejoux, représente la Charité. L'épitaphe offre cette singularité d'avoir été composée par un des philosophes du dix-septième siècle, Condorcet. Dans la chapelle de la Vierge, partie la plus remarquable de l'église, sont trois statues en marbre de personnages agenouillés. L'un d'eux est Nicolas de Neufville, marquis de Villeroy, premier secrétaire d'État, mort en

1617. Ce ministre de Henri IV est représenté entre sa femme, la belle poétesse Madeleine de L'Aubespine, chantée par Ronsard, et le marquis d'Alincourt, son fils, qui fut un des plus habiles diplomates du Béarnais. Les statues ornaient un superbe mausolée érigé par le duc de Villeroy et détruit à la Révolution.

Les fonts baptismaux, édifiés en 1534, sont très luxueux ; une coupole est portée par six piliers somptueusement fouillés, ornés de statuettes. Cet édicule, œuvre délicieuse de la Renaissance, a échappé par miracle à la destruction. Sauvé en 1793, par un maître maçon nommé Combaut, il fut rétabli après la bourrasque et, plus tard, restauré.

La partie haute de la ville est une large voie longue de 500 mètres, la rue de Crosne, décorée, au point d'intersection avec les boulevards, de deux majestueux piliers d'un style pompeux, surmontés de vases de pierre. Dans sa partie faubourienne, la rue de Crosne est bordée de maisons basses que semble écraser une ample demeure, rappelant les palais d'Italie ; le premier étage a de hautes fenêtres, le second des ouvertures plus simples, le troisième n'a que d'étroits jours que couvre un large attique.

Les boulevards qui se détachent de chaque

côté des piliers offrent une belle vue sur les campagnes, à gauche surtout; une pente gracieuse et verte enchâsse le village d'Arthieul, souriant entre les arbres.

Au point de vue économique, Magny n'est qu'un marché agricole, l'industrie ne s'y est pas maintenue; elle y apparut un moment avec la fabrication des chaises, d'ailleurs florissante près d'ici, aux bords de l'Epte et de l'Eure. Elle occupait, il y a vingt ans, plus de 500 ouvriers dans le canton; elle résiste dans quelques communes, mais à Magny même il ne reste plus que trois ou quatre modestes ateliers, le plus important occupant au plus douze personnes. La seule manufacture considérable de Magny est une fabrique de sucre.

Le canton s'étend jusqu'à l'Epte, limite historique entre les deux Vexins, mais la plupart des centres importants de la vallée sont sur le territoire normand, sauf Bray-Lû où se sont établies les grandes usines de la Vieille-Montagne pour le laminage du zinc. La limite de Seine-et-Oise est d'ailleurs à faible distance de la ville, une partie du riant bassin qui ferme son horizon appartient à l'Oise et à l'Eure. La chaussée, merveilleusement droite entre Magny et Saint-Clair-sur-Epte, sert un moment de limite; des villages

très rapprochés de la petite ville appartiennent à un autre département, ainsi Parnes, habitée longtemps par Henri Monnier et qui a érigé un monument à ce père de Joseph Prudhomme. L'humoriste venait souvent à Magny. M. Feuilloley assure que plusieurs des types de Monnier avaient leurs originaux dans la petite ville.

Sur l'Epte, Saint-Clair est le point le plus commerçant ; marché pour les campagnes voisines, mais centre déchu depuis que le roulage a pris fin. Plus que Magny, Saint-Clair était un arrêt pour les diligences, les chaises de poste et les rouliers. Sa gare sur un chemin de fer secondaire est loin d'avoir compensé le désastre. Ce joli bourg eut un rôle important dans l'histoire de ces pays : là fut signé le traité mettant fin aux expéditions des Normands par la cession de la Neustrie à Rollon, d'où le nom de Normandie donné à la province. Saint-Clair possède des ruines féodales, mais il ne faudrait pas y voir la villa carolingienne où fut signé le pacte de paix ; le château dont on voit les vestiges fut construit plus tard, sur l'emplacement de la demeure impériale et royale, par Henri II d'Angleterre.

En face de Saint-Clair, sur une colline, le village de Buhy rappelle d'autres souvenirs. Duplessis-Mornay y naquit dans un château aujour-

d'hui rasé ; le chef protestant avait eu pour mère une religionnaire rigide qui fit de sa demeure un foyer de prosélytisme.

L'Epte coule au-dessous de Buhy ; sa vallée, une des plus riantes de l'Ile-de-France et de Normandie, est le joyau du Vexin. La rivière, abondante et rapide, donne la vie à de nombreuses usines, elle pourrait en actionner bien davantage. Ce fut un cours d'eau navigable, mais les progrès de la vicinalité ont fait abandonner ce mode de transport qui devait être assez difficile à cause du peu de profondeur [1].

Moins vivante est la vallée de l'Aubette, bien humble est sa rivière. Aucun village n'est traversé par son flot entre Magny et l'Epte, mais Hodent, Omerville et Ambleville la dominent. L'étroit filet d'eau se tord entre de beaux pâturages, fait mouvoir des moulins et une de ces fabriques d'objets en acier poli, si nombreuses dans le Vexin, le pays de Thelle et le Parisis.

Les relations de Magny avec Mantes, chef-lieu de l'arrondissement, sont impossibles par voie ferrée, l'embranchement conduit à Chars et à Pontoise. Les rapports imposés par les nécessi-

---

1. Sur la vallée de l'Epte, voyez la 17e série du *Voyage en France,* chapitre VI.

tés administratives et judiciaires ont lieu à l'aide de voitures qui traversent le petit pays d'Arthies dont le nom, comme pour La Chevrie, est celui d'une forêt considérable, en partie défrichée aujourd'hui. Saint Louis, pour payer sa rançon, en aliéna 2 500 arpents. Il a gardé un particularisme par le relief très prononcé du sol et le nom de quelques centres auquel s'ajoute *en Arthies*. Les hauteurs s'étendent sur 23 kilomètres, depuis l'embouchure de l'Aubette de Meulan dans la Seine jusqu'à l'Epte; de l'Aubette de Magny à la Seine vers Mantes, la traversée du petit massif est en ligne droite de 19 kilomètres. Du moins cette superficie résulte de l'étude de la carte et d'une excursion dans la contrée. L'Arthies féodal ne comprenait que la forêt d'Arthies, dont les parties encore sylvaines et les essarts constituent le territoire des communes d'Arthies, Aincourt, Saint-Cyr-en-Arthies et une partie de Vienne, autour du hameau de Chaudry. Les bornes du territoire avaient été fixées sous Louis VIII par les clochers d'Omerville, Gadancourt, La Croix-d'Avernes, Jambville, Fontenay et Saint-Martin-la-Garenne ; afin, dit malicieusement une vieille chronique, « qu'aucun seigneur ne pût les déplacer. »

Le pays est d'ailleurs resté très forestier, les

bois seraient même continus de Fréminville aux abords de Chérence, pendant 14 kilomètres, si une large bande de défrichements ne s'était formée, entre Arthies et Aincourt, sur les deux bords de la grande route. Mais le nom de forêt d'Arthies, très naturel pourtant, a disparu par suite de la division du massif entre de nombreux domaines particuliers. On prend ainsi sur le vif les inconvénients de l'application de ce terme de forêt à une fraction de bois appartenant à un seul propriétaire ou à l'État. Combien de massifs seraient plus considérables officiellement, comme ils le sont en réalité, si l'on englobait dans la même désignation toute étendue de bois sans interruption ! Même les plus vastes de nos forêts, comme celle de Fontainebleau, par exemple, représenteraient un nombre d'hectares bien supérieur à celui des documents administratifs. Ainsi nous verrions réapparaître d'immenses sylves qui semblent évanouies : telle la forêt d'Ardenne fragmentée entre d'innombrables bois qui constituent en réalité une seule région forestière.

A mon sens, le mot *Arthies* doit donc s'entendre non seulement de l'ancien pays forestier dont les collines sont le point culminant des collines entre l'Epte, la Seine et les deux Aubette,

mais aussi de ce massif tout entier, qui forme dans le Vexin une région bien à part. Cet Arthies, j'ai voulu le parcourir dans ses deux sens : de Magny à Mantes, de Meulan à La Roche-Guyon.

Dès la sortie de Magny, la route s'élève, belle chaussée construite et classée comme route royale à la demande de la duchesse de Berry, châtelaine de Rosny. Aucun chemin carrossable digne de ce nom ne reliait Mantes au cœur du Vexin et les autorités locales ne se souciaient guère d'en créer une ; la princesse passa par-dessus le préfet et obtint du ministre que la route départementale ou vicinale qui lui était refusée serait construite par l'État. On en fit, par soudure avec les autres grandes routes, une chaussée royale de Lille à Bayonne. Pour bien affirmer ce caractère national, la grande ferme de Charmont reçut une inscription signalée par M. Feuilloley : *Route de Lille à Bayonne, abrégeant de quatre-vingt-huit lieues la distance entre ces deux villes.* Ces quatre-vingt-huit lieues d'économie furent réellement économisées jusqu'à la chute du second Empire, car les régiments étaient astreints à de tels déplacements. Je crois bien, d'ailleurs, que le chiffre est excessif, à moins que l'on n'ait pris comme point de comparaison quelque détour par la Franche-Comté !

Cette voie, qui devint route de poste entre Chartres et Amiens, atteint un plateau de cultures d'où l'on voit s'ouvrir la verte vallée de l'Aubette. Au fond, Magny, voisin d'Arthieul, où ne reste plus que la terrasse d'un château dont les seigneurs ont joué quelque rôle ; l'un d'eux, le chevalier de Charmont, fut le premier ambassadeur français près du roi de Siam ; il a rapporté de la mission que lui confia Louis XIV une relation publiée avec de nombreuses gravures. Plus tard, les membres du Parlement exilés à Pontoise tentèrent d'oublier Paris en prenant part aux fêtes données à Arthieul par un de leurs collègues. Les graves insurgés ne s'y ennuyèrent pas !

Du côté opposé, Hodent éparpille ses maisons entre le fond de la vallée, des bois et des pâturages. Il y a beaucoup de prairies dans toute cette zone, même sur le plateau, autour de Charmont, commune minuscule, sans église, sans école et même sans village ; on n'y voit que trois fermes, importantes il est vrai, puisque leur population atteint soixante-six habitants. La plus vaste, au bord de la route, est immense. M. Hamot en a fait un établissement modèle, célèbre par ses succès dans les comices. Les cours sont couvertes, sur toutes les

faces des bâtiments, de plaques signalant les prix obtenus.

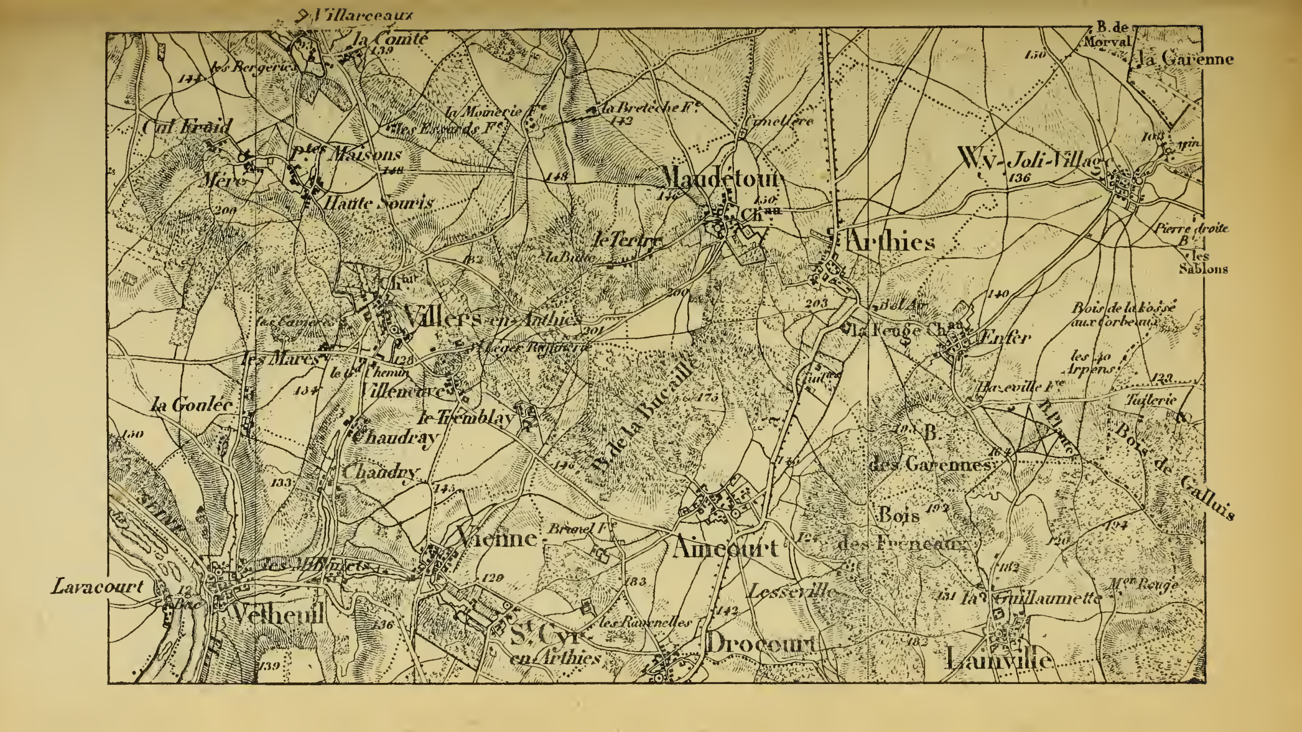
— « *Nous* avons 1 500 arpents de terre ! » me dit avec orgueil un des journaliers.

Ce domaine est fort anciennement constitué, à en juger par le caractère des habitations du personnel ; il fut donné il y a bien longtemps à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Au delà, une autre grande ferme, entourée de prairies, Mézières, dépend de Maudétour ; les bâtiments sont édifiés sur le site d'un château fort dont ils ont utilisé les murailles. Des abords on découvre un joli vallon dans lequel s'étend Banthelu, entre des bois masquant Cléry-en-Vexin. Une côte amène en vue des hauteurs centrales de l'Arthies, donnant bien, d'ici, l'aspect d'une chaîne forestière. A la lisière, on devine à peine Maudétour. A l'extrémité du ruban blanc de la route, voici Arthies. Bientôt les détails se précisent et l'on atteint les bois, fort beaux, dont fait partie le parc de Maudétour, aux grandes frondaisons, aux ramures arrondies, où des teintes délicates se détachent sur des verdures plus sombres. Ce parc a été dessiné par Le Nôtre. A l'extrémité d'une avenue se montre le château.

Vers l'est, voici Wy, qui ajoute fièrement à

son nom l'épithète de Joli-Village qui lui fut appliquée par Henri IV en 1590. Le lieu est aimable, sans mériter pourtant trop d'enthousiasme ; il occupe un renflement de terrain au-dessus d'un vallon parcouru par le ruisseau de Guiry, qui longe le village de ce nom, dont le château fut construit par Mansart. Ce petit bassin a été particulièrement traité par les topographes de la carte d'état-major, autour de Gadancourt et d'Avernes surtout, où ils ont multiplié les indications. Il y a des lieux-dits sans habitation, comme le Champ-aux-Prêtres, les Allées-d'Avernes, la Pierre-Droite, puis, à Avernes, les fontaines de la Perreuse et de la Douce. Au delà, vers Commeny, une ligne pointillée donne le tracé d'une *chaussée de Jules César*. On trouve encore un bosquet désigné comme bois de la Fosse-aux-Corbeaux et les Quarante-Arpents. Ce dernier point est voisin d'Enfer, hameau dont le nom singulier rappelle le séjour de Calvin au château d'Hazeville. Le réformateur, poursuivi à Paris, s'était réfugié dans cette forte habitation ; il y composa ses *Institutions chrétiennes* et fit d'Hazeville un centre de propagande qui souleva naturellement des querelles. Les catholiques donnèrent à Hazeville le nom d'Enfer, qu'il a gardé malgré les ans ; le


Villarceaux
la Comté
les Bergeries
Cul Froid
ptes Maisons
Mère
Haute Souris
la Mômerie Fe
les Esvards Fe
la Bretêche Fe
Cimetière
Maudétour
Chau
le Tertre
la Butte
Villers en Arthies
les Mares
Villeneuve
la Goulée
le Tremblay
Chaudray
Chaudry
B. de la Bucaille
Vienne
Brunel Fe
Aincourt
Vétheuil
Lavacourt
St. Cyr en Arthies
les Ravenelles
Drocourt
Lesseville
Arthies
la Rouge Chau
Enfer
Wy-Joli-Village
B. de Morval
la Garenne
Pierre droite
les Sablons
Bois de la Fosse aux Corbeaux
les 40 Arpens
Hazeville Fe
Tuilerie
B. des Garennes
Bois des Fréneaux
Bois de Galluis
la Guillaumette
Mon Rouge
Lainville

château cependant conserva sa dénomination ancienne. Parmi ses propriétaires, on cite Fontaine, l'architecte de l'Arc de Triomphe du Carrousel et de la rue de Rivoli.

Les chemins de cette contrée ont leur jonction au village d'Arthies, assis sur une pente recouverte de cultures et de vergers. Les champs ont encore beaucoup de vieux poiriers en ce moment surchargés de fleurs. Un château flanqué d'une élégante tourelle occupe le sommet de la côte : c'est le dernier vestige, aménagé pour la vie moderne, d'une des deux forteresses qui protégeaient la capitale du pays d'Arthies. Ce débris de donjon offre des détails intéressants ; des fragments de murs et de terrasses l'avoisinent. Quant au bourg, déchu de son rang féodal, c'est une longue rue montueuse bordée de grosses fermes où l'on produit surtout du lait pour la consommation parisienne.

La route s'élève encore, offrant des vues de plus en plus étendues. La région de l'Aubette semble maintenant une cuvette immense sur le bord de laquelle se dresse, vers le nord, un massif de hautes collines, dont celle de Montjavoult est le point culminant (1).

---

1. 17e série du *Voyage en France,* chapitre VI.

Passé l'embranchement du chemin qui conduit à Lainville par Enfer, on descend dans un large vallon rempli par le parc du château de La Fenge. Le pays change d'aspect : il devient bocager, toutes les côtes sont plantées d'arbres fruitiers, pommiers et cerisiers surtout. Ce pli est charmant.

Les bois s'écartent et laissent découvrir Aincourt au penchant d'une colline, entre les arbres en fleurs, où les grands poiriers dominent ; en face est Drocourt, également entouré d'un verger. Aincourt est la terre d'origine d'une noble famille anglaise, un de ses membres, Gauthier d'Aincourt, accompagna Guillaume le Conquérant. Le château de ce farouche baron est passé en bien des mains, depuis lors ; le dernier possesseur qui prit le titre de seigneur fut Lepelletier de Saint-Fargeau, dont l'assassinat a été un des notables événements de la Révolution. Le propriétaire actuel a fait du parc une sorte de jardin zoologique où les animaux rares sont assez nombreux.

Dans un pli de l'ancienne forêt, le hameau de Lesseville, fort joli d'aspect, donne une impression de recueillement et de paix contrastant avec l'immensité des horizons découverts des abords de Drocourt. Une ouverture permet de

reconnaître le mont Valérien sous l'aspect d'une butte aplatie. Les campagnes de Drocourt sont exquises par la verdure des prairies, leurs vergers superbes, la blancheur des maisons entourées de cette végétation exubérante. Au delà s'étend une vallée large et lumineuse, véritable corbeille d'arbres fleuris, où les maisons et l'église de Saint-Cyr-en-Arthies forment décor.

Le panorama s'ouvre maintenant vers le sud ; une large échappée montre les collines de Limay et, par-dessus la Seine, les larges campagnes du Mantois. Dans un pli abrité des vents par la butte Marisis, le monumental château du Mesnil, grande façade blanche aux combles d'ardoises, est entouré d'un parc admirablement tracé. Là naît un ru qui descend entre les hameaux épars de la commune de Fontenay-Saint-Père, bientôt assez abondant pour faire mouvoir le moulin de la Mairie, dont le nom rappelle de très vieux souvenirs. Cette Mairie est un hameau renfermant une maison où se tint l'assemblée des notables, présidée par un échevin, autorisée par Louis VI. Fontenay est donc une des plus anciennes communes de France.

Près du château, à l'intersection du chemin conduisant à Fontenay, une habitation, dite « la

Maison-Blanche », a été reconstruite par l'œuvre du Sou des Chaumieres. On me dit qu'elle était habitée en 1870 par un marchand de vins chez qui des francs-tireurs s'étaient installés. Les Prussiens s'emparèrent de lui, l'attachèrent à un arbre, entassèrent des fagots et le brûlèrent vif. D'autres souvenirs encore se rattachent au Ménil : Chateaubriand fut parmi ses hôtes; le maréchal de Mac-Mahon y vint souvent, invité par le marquis de Rosambo.

Le site est d'une grâce parfaite : la commune de Fontenay couvre les pentes d'une colline de ses hameaux égrenés entre les vergers et les cultures ; étroit et ombreux, le vallon se prolonge vers Guitrancourt pour s'ouvrir sur la Seine, près d'Issou.

L'exposition est plus chaude, les noyers remplacent les poiriers au bord de la route. Mais le sol est médiocre ; bien des parties ont dû être utilisées par des plantations de pins et de bouleaux. Dès que la qualité du terrain se modifie, on trouve des cultures bien tenues. Le service des ponts et chaussées tente ici ce que l'on fait en Allemagne : les bas côtés de la route sont plantés de pommiers qui ont admirablement réussi.

A un détour, près du parc des Célestins, on

voit brusquement se creuser la vallée de la Seine. Voici l'agglomération formée par Mantes, Mantes-la-Ville et Limay, tableau vraiment grandiose dont la beauté est accrue par la masse de Notre-Dame de Mantes, les contreforts, les tours ajourées, la tour svelte de Saint-Maclou, la flèche de pierre de Limay. Si vaste est l'étendue couverte par les constructions de chaque côté de la Seine, que l'on croirait découvrir une cité autrement populeuse [1].

---

1. Sur Mantes, voyez la 47e série du *Voyage en France*.

---

# XVIII

## DE L'ARTHIES AU PAYS DE MADRIE

L'Aubette de Meulan. — Gaillon (-sur-Montcient). — La vallée de Montcient. — Sur le plateau de l'Arthies. — Aincourt. — Saint-Cyr-en-Arthies. — Vienne-en-Arthies. — Christophe Ozanne, guérisseur. — Villiers-en-Arthies. — Le château de Villarceaux. — Vétheuil et son église. — Un baryton chaufournier. — Haute-Isle et les souvenirs de Boileau. — Église et village de troglodytes. — La Roche-Guyon, le château et le bourg. — Les hôtes de La Rochefoucauld.

La Roche-Guyon. Juin.

L'Aubette de Meulan offre sous Hardricourt une route vers l'Arthies, par le val de son affluent le ruisseau de Montcient. La jonction des deux riviérettes est à l'entrée de la ville de Meulan, au sein de riches pépinières dont les sujets peuplent les parcs et les jardins que les Parisiens créent à la faveur des communications rendues faciles par la nouvelle ligne de Mantes. Le val de Montcient avec son ruisseau sinueux, coulant entre de hauts talus, ses pâturages, son beau bétail, est une chose exquise, surtout sous le village de Gaillon, si gentiment étalé au penchant

d'un coteau vert dont le versant est revêtu par les superbes ombrages d'un parc aux essences variées : hêtres pourpres, sapins et chênes. Une multitude d'oiseaux chanteurs peuplent ce domaine ; le château, très ancienne demeure seigneuriale, a des parties de la Renaissance. C'est une des terres, bien rares, qui sont restées dans la même famille depuis plusieurs siècles ; on a retrouvé l'acte de vente conclu en 1583 à un seigneur du nom de Vion. Aujourd'hui, M. de Vion, marquis de Gaillon, réside dans cette noble demeure.

Les bois de Gaillon sont peuplés de chênes, de frênes, de trembles surtout ; ces derniers parfois gigantesques et enveloppés de lierre. Sur la lisière se groupe Gaillonnet, hameau de fermes, à l'issue du court vallon du Prieuré. Le Montcient s'accroît ici de deux autres rus qui viennent d'unir leurs eaux à Seraincourt ; le plus long, le Bernon, descend des bois qui entourent Lainville et Montolet, restes de la forêt d'Arthies. Le val du Bernon et celui de Rueil, égayés par les moulins et les hameaux, sont charmants.

Le Montcient est travailleur ; autour d'Oinville il actionne les roues d'usines : fabrique de chaises en bambou, papeterie. Le village, dissi-

mulé dans les arbres et que l'on devine par l'élégante tour gothique de l'église, est fort rustique, égayé par d'abondantes fontaines. On se croirait bien loin de Paris dans ce petit centre dont les habitants travaillent à la brosserie. En amont la vallée, très verte et gracieuse, a des pentes striées de combes et de vallons. La riviérette est toujours active ; une de ses usines, le Moulin brûlé, est consacrée à la ciselure du bronze destiné aux meubles et aux bijoux.

Jusqu'à Brueil la vallée est une suite de pâturages animés par un troupeau de ces vaches noires et blanches, aux formes fines, aux cornes acérées, qui peuplent tant d'herbages du Vexin. Brueil, riant village possédant des eaux vives, emplit le creux du val, la flèche grise de son église se dresse au-dessus des toits. Une colline boisée sépare le val de celui de Fontenay-Saint-Père ; sur ces hauteurs sont les ruines de l'ancien prieuré de Saint-Laurent.

Un autre village, Sailly, poignée de quelques maisons en face de grands bois, semble fermer le vallon. Site fait à souhait pour la vie monastique. Le couvent de Montcient s'y fonda ; il reste d'intéressantes ruines de cette maison qui a laissé son nom à une ferme et au ruisseau né de fontaines abondantes qui attirèrent sans doute

les moines. Ce pli du sol redevenu solitaire est d'un charme pénétrant.

La route monte sur le plateau encadré de bois, traversé de chemins bordés de poiriers et de noyers, couvert d'amples cultures. Sur cette sorte de table se profilent les plus hauts monticules de l'Arthies, ayant sur leurs pentes Aincourt et Drocourt. La butte Marisis se dresse au sud, également couverte de bois.

Voici de nouveau Drocourt [1]. Je traverse le village pour prendre le chemin de Saint-Cyr-en-Arthies, bordé de champs-pommages et offrant une vue superbe. A la lisière d'un taillis se dresse une hutte de cercliers. Je m'arrête pour voir courber les lattes flexibles de châtaignier; le chef de l'équipe me raconte qu'un de ces grands cercles destinés aux pipes de cidre vaut cinq sous. Les acheteurs sont les départements de l'Eure et du Calvados; les bois d'Aincourt fournissent toutes les gaules nécessaires à cette industrie.

Aincourt apparaît à peu de distance, étalé entre ses cerisiers en fleurs. Vers le couchant se creuse, en un profond abîme, la vallée de la Seine bordée de falaises blanches et de pentes

1. Voyez page 309.

abruptes striées de cultures et de vignes. La descente est adorable entre des pâturages en pentes remplies de belles vaches. Tout petit, comme blotti contre les murs d'un parc, est Saint-Cyr-en-Arthies. Le château a longtemps gardé des reliques de Turenne : le boulet qui frappa le maréchal sur le terrain de Sasbach au pays de Bade et deux flambeaux qui éclairaient sa tente[1]. Ces souvenirs avaient été apportés par une parente de Turenne, la duchesse de Bouillon, qui s'était remariée avec le comte de Slade, seigneur de Saint-Cyr. Un descendant de M. de Slade a donné ces objets au musée de l'artillerie qui les a ensuite remis au nouveau musée de l'armée. La duchesse de Bouillon gardait également à Saint-Cyr une croix d'ivoire que Godefroy de Bouillon portait en Palestine.

Le château de Saint-Cyr, comme la plupart de ceux de cette région, a été chanté par Vigée, le poète aux vers faciles, frère de Mme Vigée-Lebrun ; il l'a loué de cacher dans ce vallon tranquille

> Son parc, ses belles eaux et sa noble avenue,

tandis qu'il montrait dans un domaine voisin

> Villiers de vingt coteaux dominateur superbe.

---

1. Sur Sasbach, voyez le volume *Basse-Alsace,* chapitre XIV.

Le chemin longe le parc, tourne et, brusquement, le grand méandre de la Seine apparaît. Tout au fond, au débouché de vallons, Vétheuil borde le fleuve. Dans un pli, presque sous nos pieds, est Vienne; le village n'a pas d'église, mais une très humble chapelle desservie par le curé de Vétheuil. Le vallon est très creux, très vert ; un ruisseau abondant, bien que voisin de sa source, tombe en cascade, assez puissant pour donner l'activité à une fabrique de tire-bouchons, de mors et autres objets en acier poli. Beaucoup d'arbres et de fleurs autour de ce village étagé. Le site, délicieux d'ailleurs, est célèbre dans toute la contrée ; M. Feuilloley assure que, « en gravissant la côte des Moulinets de Vienne-en-Arthies, miniature de la Suisse, jamais les enfants des montagnes ne contemplent sans verser une larme au souvenir de la patrie absente ! »

Je suis enfant des montagnes, ma chère petite ville de Vizille étant au sein de monts puissants et fiers, pourtant Vienne-en-Arthies ne m'a pas fait verser de larmes. Peut-être est-ce parce que je descendais la côte des Moulinets au lieu de la monter...

Au long de cette côte, le ruisseau, porté sur un aqueduc, va s'abattre sur la roue de la fabrique d'acier poli, puis vivifier les jardins fleuris

des Moulinets, hameaux d'habitations éparses où accourt un autre filet vif descendu de Villiers-en-Arthies, centre le plus populeux de l'ancien pays et dont le château commande de si grands et beaux horizons.

Un chemin remonte ce vallon par les hameaux de Chaudry et de Chaudray. Le premier eut sous Louis XIV une grande célébrité par la présence d'un laboureur nommé Christophe Ozanne qui s'était révélé comme un merveilleux guérisseur. Non seulement les gens du pays accouraient à lui, mais encore le bruit de sa science était parvenu à la cour ; on vit de grands seigneurs, comme les ducs de Nevers et de Gramont, venir se faire soigner à Chaudry. M^me^ de Sévigné a raconté ces visites, elle nous apprend que *Christophe aux Anes,* comme l'appelaient les médecins jaloux, guérissait les cancers, la gravelle, les ulcères. Ozanne ne demandait rien aux pauvres et refusait d'accepter des riches plus qu'il n'estimait ses remèdes, il renvoya à M. de Turmeries une bourse de cent pistoles. Christophe Ozanne n'était pas un rebouteur, il soignait les malades par l'emploi des simples que son père lui avait appris à connaître. Tous les contemporains sont d'accord pour louer ce curieux personnage ; les graveurs du grand siècle nous ont

conservé son image. Un de ses portraits est agrémenté de ces vers dont les médecins des Facultés n'ont guère savouré l'épigramme :

Sans grec, sans latin, sans grands mots,
Avec une herbe, une racine,
Ozanne guérit de tous maux,
Et surtout de la médecine.
Ozanne n'eut jamais dessein
De s'ériger en médecin.
L'honneur qu'on lui fait le chagrine ;
Lui médecin ! Comment ? Par où ?
Il guérit ceux qu'il traite et n'en veut pas un sou,
Deux contre-sens en médecine.

Villiers occupe un des points culminants de l'Arthies, à 182 mètres, entre deux tertres de 201 et de 200 mètres. Son terroir est couvert d'arbres fruitiers, principal revenu de la commune. En 1833 déjà on vantait ses cerises, le sous-préfet Cassan évaluait à 2500 le nombre des cerisiers ; ils donnaient chacun deux paniers de cerises « rivales de la Montmorency en bonté et en beauté ». Le panier valait de 1 fr. à 1 fr. 50.

Une splendide avenue longe le village et va traverser le parc. De l'autre côté, au nord, se creuse le vallon de Villarceaux, site d'un parc et d'un château qui donna son nom à une branche de la famille Du Plessis-Mornay. Le château de Villarceaux, reconstruit au dix-huitième siècle,

vit le séjour de Ninon de Lenclos, amenée par le marquis de Villarceaux. Saint-Simon, particulièrement caustique quand il s'agit de Mme de Maintenon, mêle la « veuve Scarron » au récit des folies attribuées au marquis. Villarceaux évoque encore d'autres souvenirs : le séjour de Lakanal, pendant la Restauration.

Le château appartient à la riche commune de Chaussy dont le territoire, confinant à l'Epte, est un splendide verger que domine l'antique tour féodale de Mérée.

Je redescends aux Moulinets pour gagner Vétheuil, joyau de la contrée par son admirable église et sa situation à l'un des grands coudes de la Seine. La ville elle-même, car on pourrait donner ce nom à Vétheuil, est coquette malgré certains caractères faubouriens.

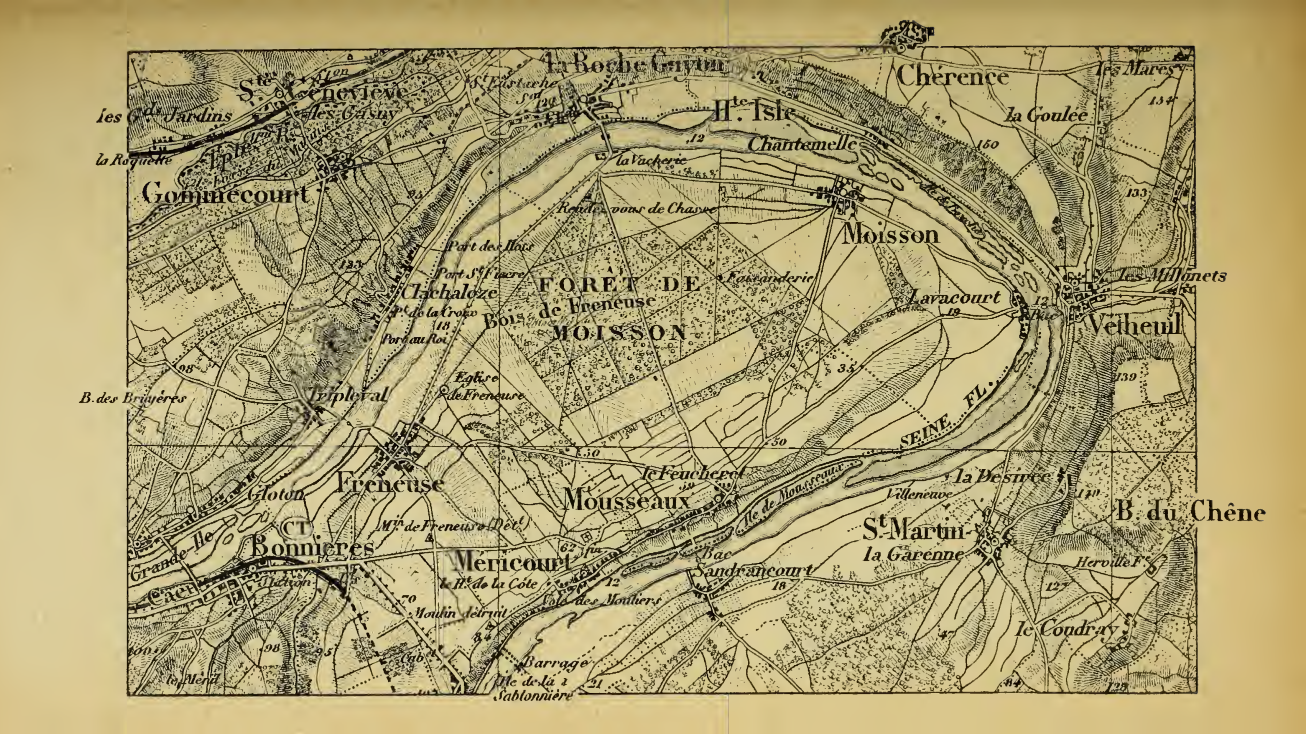
L'église est un de ces monuments dont on ne s'explique pas la présence dans un bourg aussi peu considérable, mais il semble que Vétheuil dut avoir une importance plus grande jadis, grâce à sa forte situation près de la limite des deux Vexins. L'édifice qui attire tant d'archéologues et d'artistes remonte au douzième siècle ; il aurait été commencé par le roi d'Angleterre Henri II, à qui l'on attribue le chœur, tandis

que le beau clocher ogival serait l'œuvre de Jeanne d'Évreux, femme de Philippe le Bel.

Le monument était remarquable ; cependant, à la Renaissance, on voulut autre chose, une partie fut démolie pour faire place à un vaisseau rappelant les églises les plus ornées de ce temps, comme celles de Gisors et de La Ferté-Bernard. D'autres souverains passent encore pour avoir ordonné les travaux : François I[er], Henri II et Catherine de Médicis. Les chiffres de ces deux derniers : H. C., sont gravés sur un porche. A l'extérieur une charmante galerie crénelée fait le tour de la nef en longeant la base des pignons. Les porches sont ciselés comme des châsses, surtout celui de l'ouest avec sa triple galerie et les deux petits clochers qui le dominent.

L'intérieur a trois nefs et neuf chapelles latérales. Partout le ciseau du sculpteur a fouillé la pierre, décoration un peu païenne parfois, tandis que les stalles du chœur, œuvres du douzième siècle, sont d'un art plus chrétien. Les chapelles méritent toutes l'attention ; l'une d'elles, affectée à une confrérie, est tapissée des calottes et des chapes des membres, dont une fresque représente la procession.

Cette précieuse église, restaurée avec soin, n'est pas visitée comme elle le serait si une voie


La Roche Guyon
Chérence
les Mares
la Goulée
Hte Isle
Chantemelle
Ste Geneviève
les Jardins
la Roquette
Gommecourt
la Vacherie
Rendez-vous de Chasse
Moisson
Port des Iles
Clachaloze
FORÊT DE MOISSON
Bois de Freneuse
Faisanderie
Lavacourt
Vétheuil
les Millonets
Port au Roi
Tripleval
B. des Bruyères
Eglise de Freneuse
SEINE FL.
le Feucheret
Freneuse
Gloton
Mousseaux
Ile de Mousseaux
la Désirée
Villeneuve
B. du Chêne
St Martin-la Garenne
Bonnières
Grande Ile
Méricourt
Bac
Sandrancourt
Moulin détruit
Barrage
Ile de la Sablonnière
le Coudray
Heroville Fe

ferrée desservait ces bords de la Seine, ou si un service de bateaux à vapeur se rattachait à la gare de Bonnières, chose facile maintenant avec les progrès des moteurs à pétrole. D'autres curiosités d'ailleurs, en dehors du joli vallon de Vienne, mériteraient d'attirer les touristes, surtout Haute-Isle et La Roche-Guyon.

Quand on a dépassé les jolies villas qui se sont établies dans ce site superbe et tranquille, on longe la Seine jusqu'à La Roche-Guyon au pied de falaises où la craie et les lits de silex alternent. Entre les arêtes blanches, sur ces pentes ensoleillées, on cultive la vigne, l'abricotier, le cerisier et les pois de primeurs — j'en vis cueillir le 5 mai. Certains promontoires crayeux s'avancent en becs ou présentent de bizarres profils.

Ces roches ont tenté un artiste ; non un peintre qui aurait voulu en rendre les aspects, mais un chanteur illustre, le baryton Lassalle. Avant d'être une étoile de l'Opéra, celui-ci avait été dans les affaires ; il abandonna le théâtre pour revenir à l'industrie. Les roches des bords de la Seine dont certains bancs, ceux de Chérence notamment, fournissent des matériaux excellents, lui parurent propres à produire la chaux hydraulique qui a pris de nos jours une telle importance pour les constructions sous l'eau. Il

contribua donc à créer une exploitation considérable près du hameau de Chantemelle, en face de Moisson ; de beaux travaux furent entrepris, d'immenses fours, une haute cheminée s'élevèrent. En ce moment l'entreprise est arrêtée.

Chérence couvre la crête de la falaise, entre les carrières d'où sont sorties, notamment, l'entablement de l'Arc de triomphe de Paris, le pont Corneille à Rouen, les chapiteaux de l'église de la Madeleine à Paris. La pierre de Chérence est un calcaire fin, très dur, se prêtant bien à la sculpture.

La falaise de Chérence, qui domine Chantemelle, est un rocher d'un blanc de neige, découpé en tours, en aiguilles, de formes étranges. Sous une des parois, un étroit pan de culture supporte un pavillon à toit d'ardoise, dont la physionomie suscite la curiosité, c'est le clocher d'une église souterraine appartenant à la commune de Haute-Isle.

Dans la falaise que ravalèrent des tailleurs de pierre, sont ouverts le porche et les fenêtres de l'église, entièrement creusée par les carriers. L'intérieur possède de belles boiseries ; je ne puis en juger, ce temple de troglodytes est clos, l'instituteur qui détient la clé n'est pas chez lui. Je dois renoncer à voir l'église de Haute-Isle.

Pourtant elle a des souvenirs. Boileau y vint, car il passait ici ce que nous appellerions des vacances. Le neveu du poète, « l'illustre M. Dongois », greffier du Parlement, en était seigneur, il y possédait un château, c'est lui qui fit creuser l'église. Dongois y attirait son oncle ; nous lui devons de posséder des vers descriptifs de Boileau dans cette épître à M. de Lamoignon débutant ainsi :

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville...

Le poète poursuit en décrivant Haute-Isle, dont il ne cite d'ailleurs pas le nom.

Du lieu qui m'y retient veux-tu voir le tableau ?
C'est un petit village ou plutôt un hameau,
Bâti sur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines.
La Seine, au pied des monts, que son flot vient laver,
Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever,
Qui, partageant son cours en diverses manières,
D'une rivière seule y forme vingt rivières.
Tous ses bords sont couverts de saules non plantés
Et de noyers souvent du passant insultés.
Le village, au-dessus, forme un amphithéâtre :
L'habitant ne connaît ni la chaux ni le plâtre ;
Et dans le roc, qui cède et se coupe aisément,
Chacun sait de sa main creuser son logement.
La maison du seigneur, seule un peu plus ornée,
Se présente au dehors de murs environnée.
Le soleil en naissant la regarde d'abord,
Et le mont la défend des outrages du nord.

Sauf la maison du seigneur, dont on chercherait vainement la trace, tout ce tableau est encore exact. Et Haute-Isle peut être cher à ceux qui restent fidèles au poète, comme le sont Bâville et la fontaine Polycrène, aujourd'hui la Rachée, près de Saint-Chéron ([1]).

Peut-être Boileau, s'il revenait en ce monde, ne reconnaîtrait-il pas le site. La belle chaussée qui borde le fleuve, celui-ci, jadis rapide, endormi par l'effet des barrages, les plantations régulières d'abricotiers et de cerisiers dérangeraient pour lui l'harmonie des lieux où il se plaisait à promener ses rêveries. Pourtant les îles gardent la végétation spontanée des saules *non plantés,* crus au hasard sur les berges.

Haute-Isle est fort petit, d'autant plus petit à la vue que la plupart des maisons sont entaillées dans la roche. On retrouve ce genre d'habitations à La Roche-Guyon, bourg dont l'ancien rang de capitale d'un duché-pairie faisait le centre principal pour cette grande boucle de la Seine qui enferme la presqu'île de Moisson.

Arthur Young, hôte du duc de La Roche-Guyon en octobre 1788, dit que c'était certainement le plus singulier endroit où il se fût trouvé. Il en

1. 45e série du *Voyage en France,* chapitre XIII.

fait une description exacte encore : le roc, coupé perpendiculairement pour faire place au château, les maisons creusées dans la craie « comme en Touraine » : « Il y a deux rues, l'une au-dessus de l'autre. »

Le château dont les parties anciennes sont du quinzième siècle, est dominé par les ruines bien plus antiques du château fort, puisque celui-ci a été bâti en 998 par Guy ou Guyon, qui donna son nom à la falaise. Cette noble demeure, d'un aspect assez sévère, est toujours habitée par la famille de La Roche-Guyon, branche des La Rochefoucauld. Le duc actuel, archéologue et artiste, a conservé au palais de ses aïeux tout son caractère primitif. L'intérieur, un des plus majestueux des châteaux de France, renferme de grandes richesses, notamment une galerie de portraits dont plusieurs sont l'œuvre de Mignard, de Rigaud, de Troy et de Nattier.

Le château communique avec des souterrains taillés dans le roc, un d'eux renferme un réservoir d'une capacité de 5 986 hectolitres, où sont recueillies les eaux amenées de Chérence par un aqueduc. La chapelle est également souterraine. Les écuries, construites à gauche de la cour, sont monumentales ; un cheval sculpté en haut-relief orne la porte d'entrée.

Parmi les maîtres de ce beau domaine, le plus illustre fut l'auteur des *Maximes*, le duc François de La Rochefoucauld; il y réunissait la brillante société du grand siècle, nous le savons par Mme de Sévigné. Louvois, dont la fille avait épousé le fils de La Rochefoucauld, vint souvent à La Roche-Guyon, il y contresigna la révocation de l'édit de Nantes. Le château possède encore le beau bureau, œuvre de Boule, devant lequel était assis le dur ministre. Quand Arthur Young passa ici, on lui montra l'encrier du « fameux Louvois », dont le roi s'était servi pour parapher l'acte le plus néfaste de son règne. Et, ajoute Young, « je suppose aussi l'ordre d'incendier le Palatinat ».

Le bourg est curieux et pittoresque, deux vieilles maisons de bois sont restées debout. L'église, qui renferme des stalles sculptées, possède la statue agenouillée du duc de La Roche-Guyon, François de Silly; devant ce seigneur repose sa petite fille emmaillotée.

Sur la place une fontaine monumentale a été donnée à la ville par le duc Alexandre de La Rochefoucauld.

Un autre La Rochefoucauld, le duc de Liancourt, le grand philanthrope qui a créé les écoles des arts et métiers, résida aussi à La Roche-Guyon

où son souvenir n'est pas oublié. On sait que les élèves des écoles fondées par lui ont consacré sa mémoire par un monument élevé à Liancourt[1]. Le domaine a appartenu plus tard au duc de Rohan qui se consacra au sacerdoce à la suite de l'affreux accident survenu à sa femme, brûlée vive à sa toilette. Ce Rohan, avant de devenir archevêque et cardinal, avait été officier. En 1819, ayant amené Lamartine à La Roche-Guyon, il le fit assister aux exercices de la semaine sainte dans la chapelle souterraine, « véritable catacombe affectant la forme des nefs, des chœurs, des piliers, des jubés d'une cathédrale ». Le service religieux, ajoute Lamartine, « volupté pieuse du duc de Rohan, se faisait tous les jours, dans cette chapelle, avec une pompe, un luxe et des enchantements sacrés qui émouvaient de jeunes imaginations. » De cette visite est née la *Semaine sainte à La Roche-Guyon*. L'auteur des *Méditations* débutait ainsi :

Dans le creux du rocher, sous une voûte obscure...

vers dont la sonorité et l'harmonie font un contraste si profond avec la sécheresse des alexandrins de Boileau surHaute-Isle.

1. 17e série du *Voyage en France*, chapitre XII.

En quittant le pays d'Arthies, il me semble que mes courses dans cette étroite zone de six ou sept lieues de longueur, quatre lieues de largeur au plus, résument en quelque sorte la France. Que de grands noms d'autrefois et d'aujourd'hui, évoqués au hasard de ces promenades : Henri IV, Sully et Olivier de Serres, La Fontaine et Casimir Delavigne, Lamartine et Châteaubriand, Mme de Sévigné et La Rochefoucauld, Calvin et Duplessis-Mornay, Thiers et Mac-Mahon. Combien de noms glorieux s'attachent à ces hauteurs de l'Arthies, à ces rivages de la Seine et de l'Epte, sur une étendue pourtant bien restreinte !

---

# INDEX ALPHABÉTIQUE

## DES NOMS DE LIEUX ET DES PRINCIPALES CULTURES ET INDUSTRIES

Pour faciliter les recherches, les noms des départements sont désignés par des lettres majuscules, les chapitres concernant un département sont indiqués par des chiffres romains.

Les noms de provinces, petits pays de l'ancienne France, régions naturelles et colonies, sont en caractères gras.

Les chiffres gras indiquent les parties du volume plus spécialement consacrées à la description des sites ou des centres d'habitation.

Les industries, les cultures, les passages consacrés à des personnages célèbres sont désignés par des lettres italiques.

Toutes les autres indications, noms de lieux, de montagnes, de pays étrangers, sont en caractères ordinaires.

Pour les départements, se référer au nom de chacun d'eux, à son ordre alphabétique.

### A

## G



## H

## I

J

## L



## M

**Q**

## S

T



U



V

## W



## Z

# TABLE DES CARTES

# TABLE DES MATIÈRES

## I. — La vallée de Montmorency



## II. — Le pays des poiriers



## III. — Les collines du Parisis

## IV. — La boucle d'Argenteuil



## V. — La plaine du Parisis



## VI. — Descente de la Seine — De Paris a fin d'Oise



## VII. — La Seine de fin d'Oise a l'Eure

## VIII. — A Rouen par la Seine



## IX. — Sur la Seine maritime — De Rouen a Duclair



## X. — La Seine maritime — De Duclair a Villequier



⁂

## XI. — L'Estuaire de la Seine



## XII. — Vergers de Gaillon et de Vernon



## XIII. — Chevrie et Madrie

## XIV. — Les abricotiers de l'Hautie



## XV. — À travers l'Hautie



## XVI. — En Vexin français



## XVII. — Le pays d'Arthies

XVIII. — De l'Arthies au pays de Madrie



---

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie

## CHEMINS DE FER DU NORD

# CARNETS DE VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS

## EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

### AVEC ITINÉRAIRE TRACÉ AU GRÉ DES VOYAGEURS

La Compagnie du Nord délivre toute l'année des Livrets à coupons à prix réduits permettant aux intéressés d'effectuer à leur gré un voyage empruntant à la fois les réseaux français, les lignes de chemins de fer et les voies navigable des pays européens désignés ci-après : **Allemagne, grand-duché de Luxembourg, Autriche-Hongrie, Roumanie, Bosnie, Bulgarie, Serbie, Roumélie, Turquie, Belgique, Pays-Bas, Suisse, Italie, Danemark Suède, Norvège et Finlande.**

Les conditions principales d'émission de ces livrets sont les suivantes :

L'itinéraire doit ramener le voyageur à son point de départ initial ; il peut affecter la forme d'un voyage circulaire ou celle d'un aller et retour.

Le parcours à effectuer sur les réseaux ou par les voies navigables des pays indiqués ci-dessus (France et Étranger) ne peut être inférieur à 600 kilomètres. La durée de validité des livrets est de 60 jours lorsque le parcours ne dépasse pas 3 000 kilomètres ; elle est de 90 jours pour les parcours de 3 001 à 5 000 kilomètres, et de 120 jours au-dessus de 5 000 kilomètres.

Dans aucun cas la durée de validité ne peut être prolongée ni l'itinéraire modifié.

**Enfants.** — Les enfants âgés de quatre ans et moins sont transportés gratuitement s'ils n'occupent pas une place distincte ; au-dessus de quatre ans jusqu'à dix ans, ils bénéficient d'une réduction de moitié.

**Bagages.** — Il n'est accordé aucune gratuité pour le transport des bagages enregistrés.

*Aucune réduction sur les prix de ces Livrets n'est accordée pour les voyages effectués en groupe ou les voyages de famille.*

---

Ces livrets doivent être demandés à l'avance *sur des formulaires ad hoc* et au moyen de cartes, tarifs et documents tenus à la disposition des intéressés dans *toutes les gares et stations françaises ou étrangères* faisant partie des pays européens désignés ci-dessus.

Ces demandes doivent comporter la liste exacte des villes à visiter et l'indication des itinéraires choisis.

Il est exigé des voyageurs, au moment de la demande, le dépôt d'une provision de 3 francs par livret. Cette somme est déduite du prix lorsque le voyageur prend possession de ce livret.

---

*Pour déterminer l'itinéraire de son voyage, il est recommandé au voyageur de consulter, au préalable, les Indicateurs des chemins de fer et des lignes de navigation. Ces documents seuls donnent, en effet, exactement les renseignements qu'il est important de connaître (correspondances les plus rapides, voitures directes, voitures-lits ou wagons-restaurants, train à intercirculation). — En raison des communications plus rapides qui peuvent exister par des itinéraires détournés, la route kilométriquement la plus courte n'est pas toujours, en effet, la plus avantageuse.*

CHEMIN DE FER DU NORD

# STATIONS BALNÉAIRES ET THERMALES

De la veille des Rameaux au 31 octobre, toutes les gares du chemin de fer du Nord délivrent des billets à prix réduits ci-après indiqués à destination des stations balnéaires et thermales dont la liste suit :

**Ault-Onival** (*via* Feuquières-Fressenville).
**Berck.**
**Boulogne** (Le Portel).
**Calais.**
**Cayeux.**
**Conchil-le-Temple** (Fort-Mahon).
**Dannes-Camiers** (plages Ste-Cécile et St-Gabriel).
**Dunkerque** (plages de Malo-les-Bains et Rosendaël).
**Étaples** (Paris-Plage).
**Eu** (plages du Bourg d'Ault et d'Onival)
**Fort-Mahon-Plage** (1).
**Ghyvelde** (Bray-Dunes).
**Gravelines** (plage du Petit Fort-Philippe).
**Le Crotoy.**
**Leffrinckoucke** (Malo-Terminus).
**Le Tréport-Mers.**
**Loond-Plage.**
**Marquise-Rinxent** (plage de Wissant).
**Noyelles.**
**Quen-Fort-Mahon.**
**Quend Plage** (1).
**Rang-du-Fliers-Verton** (plage de Merlimont).
**Rosendaël** (plage de Malo-les-Bains).
**Saint-Valery-sur-Somme.**
**Wimille-Wimereux** (plages de Wimereux, Ambleteuse et Audresselles).
**Zuydcoote** (Nord-Plage).

---

**Enghien-les-Bains.**
**Pierrefonds.**
**Saint-Amand.**
**Saint-Amand-Thermal.**

**Serqueux** (desservant Forges-les-Eaux).

1° Pour les STATIONS BALNÉAIRES ET THERMALES.

**Billets de saison** de 1re, 2e et 3e classes, valables pendant 33 jours, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 100 kilomètres aller et retour, non compris le jour de l'émission, avec facilité de prolongation pendant une ou plusieurs périodes de 15 jours moyennant un supplément de 10 % du prix total du billet. Ces billets, créés pour les familles d'au moins 4 personnes, sont nominatifs et collectifs ; ils comportent une réduction de 50 % à chaque membre de la famille en plus du 3e et ne peuvent servir qu'aux personnes d'une même famille ainsi qu'aux personnes attachées à la famille (précepteurs, serviteurs, etc.) voyageant ensemble.

**Billets hebdomadaires et carnets** d'aller et retour de 1re, 2e et 3e classes. Les billets sont individuels et valables pendant 5 jours du vendredi au mardi, ou de l'avant-veille au surlendemain des fêtes légales. Les carnets contiennent 5 billets d'aller et retour qui peuvent être utilisés à une date quelconque dans le délai de 33 jours, non compris le jour de distribution.

*Indépendamment de ces billets, il est délivré à une date quelconque à destination des stations balnéaires et thermales des cartes d'abonnements de 1re, 2e et 3e classes, pendant 33 jours et comportant une réduction de 50 % sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois, à toute personne qui en fait la demande en prenant deux billets ordinaires au moins ou un billet de saison pour les membres de sa famille demeurant sous le même toit.*

2° Pour les STATIONS BALNÉAIRES SEULEMENT.

**Billets d'excursion** de 2e et 3e classes des dimanches et jours de fêtes légales valables pendant une journée et seulement dans des trains spéciaux ou dans des trains du service ordinaire désignés à cet effet. Ces billets sont individuels ou de famille. Pour les familles (ascendants et descendants) il est accordé sur les prix des billets individuels une nouvelle réduction allant de 5 à 25 %, selon que la famille se compose de 2, 3, 4, 5 personnes et plus.

*Tous ces billets sont personnels et ne peuvent être vendus sous peine de poursuites judiciaires.*

1. La date de mise en marche du Tramway sera indiquée ultérieurement. Jusqu'à cette date, les billets ne seront délivrés que pour Quen-Fort-Mahon.

# CHEMIN DE FER DE GRANDE CEINTURE

---

## BILLETS D'ALLER ET RETOUR

Il est délivré des billets d'aller et retour à prix réduits entre toutes les gares, stations, haltes et arrêts du chemin de fer de Grande Ceinture.

---

## CARTES D'ABONNEMENT (1)

Il est délivré des cartes d'abonnement de ou pour toutes les gares, stations et haltes du chemin de fer de Grande Ceinture.

En outre, il est délivré des cartes d'abonnement à prix réduits valables entre **Plant-Champigny** ou **Champigny** et les deux gares de **Paris-Est** et de **Paris-Bastille.**

---

## BILLETS DIRECTS

Il est délivré des billets directs simples et d'aller et retour :

— De toutes les gares de Grande Ceinture sur les gares têtes de ligne, à Paris : **Paris-Saint-Lazare, Paris-Nord, Paris-Est, Paris-Bastille, Paris-Lyon, Paris-Austerlitz, Paris-Luxembourg, Paris-Montparnasse,** et *vice versa.*

— Entre toutes les gares, haltes et points d'arrêt du chemin de fer de Grande Ceinture et toutes les gares et haltes des lignes de banlieue du réseau de l'Ouest (Billets simples seulement).

— Entre toutes les gares et haltes de Grande Ceinture et toutes les gares et haltes des grandes lignes du réseau de l'Ouest (Billets simples seulement).

— Entre toutes les gares, haltes et points d'arrêt de la section de **Juvisy** à **Versailles** et diverses gares du réseau de Paris-Lyon-Méditerranée.

— Entre toutes les gares, haltes et points d'arrêt de la Grande Ceinture et toutes les gares, stations et haltes de la ligne de **Paris** à **Sceaux** et à **Limours,** de **Paris-Quai-d'Orsay** à **Étampes** et **Dourdan,** et de **Choisy-le-Roi** à **Massy-Verrières.**

— Entre toutes les gares et haltes de la section de **Noisy-le-Sec** à **Juvisy** et diverses gares des lignes d'Orléans et de Vincennes.

— Entre toutes les gares, haltes et points d'arrêt de la section de **Saint-Germain-Grande-Ceinture** à **Villeneuve-Saint-George** (*via* **Épinay**), et les gares de **Saint-Denis** et **Paris-Nord.**

---

1. Les abonnés ont la faculté de régler le prix de l'abonnement de six mois, neuf mois et d'un an par payements fractionnés.

# Cie ROUENNAISE DE NAVIGATION

Service de **Rouen** au **Havre.** Cette ligne, analogue aux services de banlieue sur la Seine à Paris, passe en vue des plus remarquables paysages du fleuve.

Service de **Carteret** (Manche) à **Saint-Hélier** (par **Gorey** [île de Jersey]). Ce service est en relations directes avec **Paris** par le chemin de fer de l'Ouest, ligne de **Cherbourg** et embranchement de **Carentan** à **Carteret.**

Service d'amont et d'aval sur banliene de **Rouen** depuis **La Bouille** à **Port, Saint-Ouen,** avec arrêts aux principales stations du parcours : **Duclair, Caudebec, Villequier** et **Quillebeuf.**

*Restaurant à bord*

(Voir description depuis la page 111 jusqu'à la page 199 du présent volume.)

*Pour horaires s'adresser au siège de la Compagnie, cours Boieldieu, à Rouen.*

---

## CHEMINS DE FER DU SUD DE LA FRANCE

### Administration centrale, 66, rue de la Chaussée-d'Antin, PARIS

Les chemins de fer du Sud de la France comprennent deux réseaux en exploitation, savoir :

**1° RÉSEAU DU SUD.** — Lignes d'intérêt général de Meyrargues à Nice, par Colomars (211 kilomètres), de Nice à Puget-Théniers, par Colomars (59 kilomètres) et de Digne à Saint-André (44 kilomètres) traversant les départements des Bouches-du-Rhône, du Var, des Alpes-Maritimes et des Basses-Alpes. — La ligne en construction de Saint-André à Puget-Théniers reliera prochainement Digne à Nice.

Une ligne d'intérêt local de Saint-Raphaël à Hyères et à Toulon (105 kilomètres) et un tramway à vapeur de Cogolin à Saint-Tropez (10 kilomètres).

**2° RÉSEAU DE TRAMWAYS A VAPEUR DU DÉPARTEMENT DE LA COTE-D'OR** (256 kilomètres).

Les trains du réseau Sud sont en correspondance avec ceux de la Compagnie P.-L.-M. aux gares de Meyrargues, Draguignan, Digne, Saint-Raphaël et Hyères.

Billets directs simples et d'aller et retour avec le P.-L.-M. pour les principales gares du réseau, au départ de Marseille, Aix, Nice, Cannes, etc., et *vice versa.*

Billets d'aller et retour à prix réduits entre toutes les gares, stations et haltes de chaque ligne.

Billets d'excursions à prix réduits sur le réseau du Sud.

Billets circulaires combinés avec la Compagnie P.-L.-M. suivant l'itinéraire ci-après : Nice, Saint-Raphaël, Sainte-Maxime, Hyères-Toulon, Carnoules, Saint-Raphaël et Nice.

Buffets aux gares du réseau Sud : Meyrargues, Draguignan, Grasse, Colomars, Levens-Vésubie, La Tinée, Puget-Théniers, Saint-André, Digne et La Foux.

Des lignes de tramways électriques en construction dans le département des Alpes-Maritimes permettront de faciles et intéressantes excursions dans les vallées affluentes du Var.

Pour tous renseignements détaillés, s'adresser à l'Administration centrale à Paris, au chef de l'exploitation à Nice, à l'inspecteur de l'exploitation à Toulon.

Consulter les guides et horaires de la Compagnie.

BERGER-LEVRAULT ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

**PARIS, 5, rue des Beaux-Arts — 18, rue des Glacis, NANCY**

ARDOUIN-DUMAZET




**Description complète de la France, en 51 volumes, dont 47 consacrés à la Province sont parus et les autres consacrés à Paris sont en préparation.**

*Volumes in-12 d'environ 400 pages, avec cartes et croquis.*
*Chaque volume, broché,* **3** *fr.* **50** *— Élégamment relié,* **4** *fr.*

Quand l'auteur du **Voyage en France**, après les quarante et un premiers volumes consacrés à notre pays, abordait la visite et l'étude de la région parisienne, c'est-à-dire de l'ancienne ILE DE FRANCE, deux ou trois volumes semblaient devoir suffire à décrire ce cœur de la vieille Gaule. Mais le sujet a entraîné l'écrivain bien au delà de ces limites. Six volumes, sans préjudice d'un autre sur l'immédiate banlieue, ont été écrits à la suite de ces explorations — le mot n'est pas excessif — des petites régions naturelles entre lesquelles la capitale est enchâssée. Régions si variées, si prodigieusement actives au point de vue agricole à cause du voisinage de Paris, que l'auteur du **Voyage en France** a fait une moisson remarquablement féconde.

Les derniers de ces volumes, consacrés à l'Ile de France, viennent de paraître. Peut-être, pour le Parisien, sembleront-ils la fin d'une grande œuvre; l'habitant de la province et de l'étranger attendent les volumes annoncés sur Paris et auxquels l'auteur est dès maintenant attaché. Mais les Parisiens eux-mêmes liront avec intérêt les pages sur leur ville, écrites sur un plan nouveau.

Déjà les trois volumes que nous annonçons aujourd'hui, sont en quelque sorte parisiens. La 45e série est consacrée à la partie de la grande banlieue, la plus fréquentée et la plus aimée des Parisiens, depuis cette charmante vallée de l'Yères où grandit Brunoy, jusqu'aux vallées de la Bièvre, de l'Orge et de Chevreuse ou de l'Yvette. Le titre du livre, *Versailles et le Hurepoix,* suffit à faire connaître la large place consacrée à la cité du grand Roi. L'auteur a échappé à l'écueil, les pages sur Versailles ne sont point un guide, ni une énumération d'œuvres d'art, c'est la physionomie de la ville, sa vie propre, son rôle dans l'existence de la région qui l'entoure.

Après une pittoresque description des champs de roses de Grisy-Suisnes près de Brie-Comte-Robert, et la visite de la forêt de Sénart, le voyageur remonte la vallée de l'Orge jusqu'aux approches de la Bièvre et nous dit le charme et l'exubérante activité agricole de ces abords de la grande ville. Les jardins grainiers de Verrières, la conque aimable du Josas où vécut Oberkampf, donnent lieu à des tableaux qui seront lus avec plaisir. Aux environs immédiats de Versailles, M. Ardouin-Dumazet nous conduit à l'école de Saint-Cyr, nous convie à un pèlerinage à Port-Royal-des-Champs dont il rend à merveille la grâce douloureuse. Puis nous voici à l'école d'aérostation de Chalais, avant d'aller visiter les champs de fraises de Palaiseau et d'Orsay dans l'idyllique vallon de l'Yvette. Ensuite, c'est la vallée de l'Orge, ses grands paysages de Saint-Yon et de Bâville, puis encore l'Yvette, Chevreuse, Dampierre, les Vaux-de-Cernay d'où l'auteur nous amène à la lisière de la forêt Yveline et aux vallées ignorées de la Remarde et de la Renarde.

La 46e série est plus parisienne encore : *la Seine de Paris à la mer, le Vexin français.* Après de curieux chapitres sur la forêt et la vallée de Montmorency, les campagnes de Gonesse et d'Argenteuil, M. Ardouin-Dumazet pénètre un moment dans Paris. Il avait déjà descendu la Seine sur un remorqueur, depuis Montereau (44e série), maintenant il nous fait achever la descente du fleuve jusqu'à la mer. Accueilli sur un des vapeurs qui font un service commercial, il a pu noter tous les détails de ce paysage fluvial trop peu connu, paysage parisien, banlieue, campagne normande. Ce voyage sur la Seine ne sera pas un des moindres attraits de ces livres : l'auteur a rendu avec un charme profond la beauté des rives, la vie exubérante de la marine, il a su faire attrayante jusqu'à la description des travaux d'ingénieurs qui ont permis de donner à Rouen une des premières places parmi nos ports maritimes. Les derniers chapitres du volume sont consacrés à

cette partie de l'Ile de France qui était le Vexin français, et avait Pontoise pour capitale, et dont les points culminants, massifs de l'Hautie et de l'Arthies, renferment les plus grands paysages de la région parisienne.

La 47e série se rapproche de Paris par ses dernières pages. Bien qu'elle ait pour titre l'Yveline et le Mantois, la région décrite s'étend au delà, jusqu'aux abords de Chartres, et comprend les fraîches vallées de la Voise et de la Drouette, puis une partie des rives de l'Eure. Maintenon et ses ruines superbes, Épernon, Nogent-le-Roi sont aussi en dehors de l'Yveline. La région de ce nom, c'est toute la vaste zone boisée dont la forêt de Rambouillet est le massif principal. Cette contrée sylvaine n'avait pas encore été décrite de la sorte ; le volume sur l'Yveline sera une révélation.

Yveline encore la région de Houdan où l'on élève par milliers les poulets, mais plus au nord les vallées riantes de la Maudre et de la Vaucouleurs sont dans le Mantois. M. Ardouin-Dumazet a fait des découvertes curieuses : à Maule, où il décrit la culture singulière du bois pour les cannes ; à Mantes, où il nous raconte la fabrication des clarinettes et autres instruments à vent. Le volume se termine aux portes de Paris par des chapitres consacrés aux forêts de Saint-Germain et de Marly.

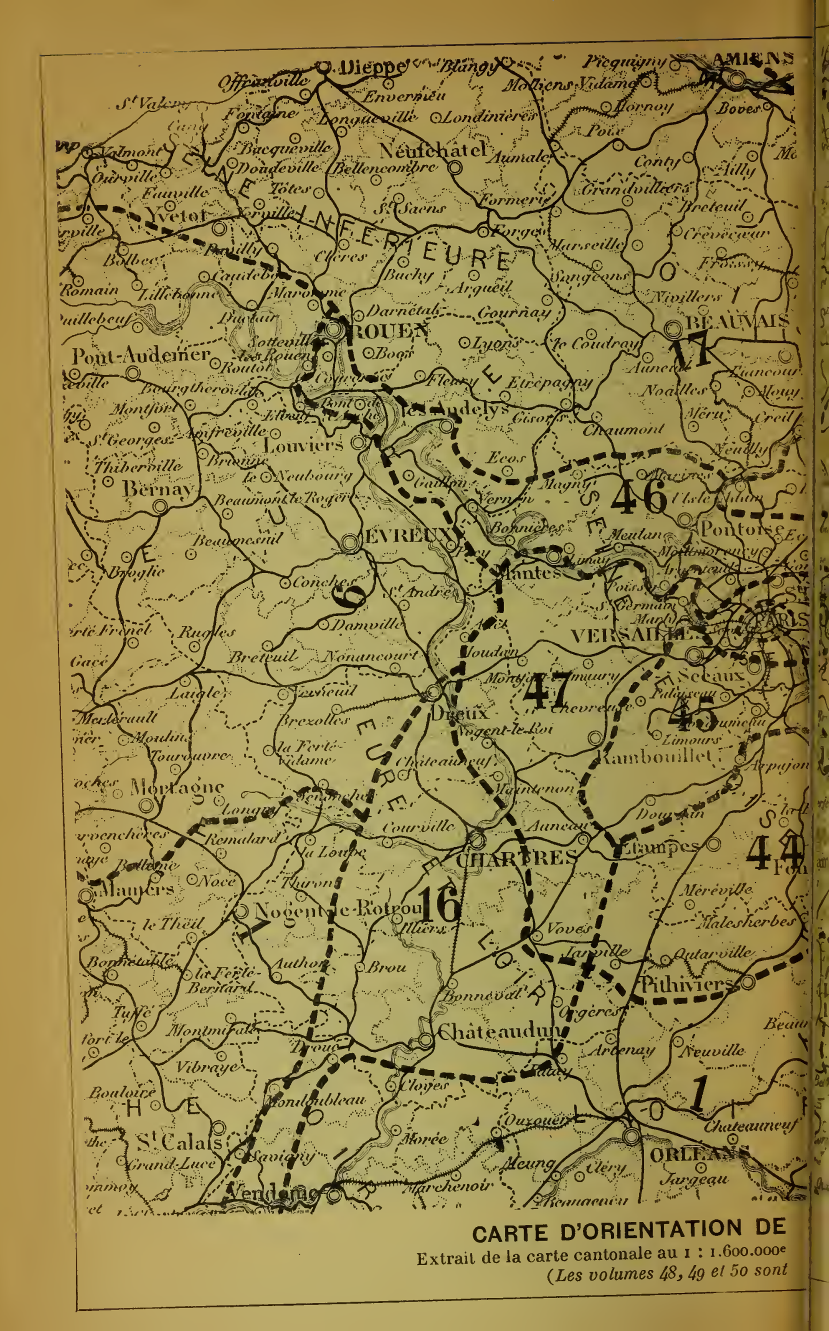
Nous devons nous borner à cette brève et sèche énumération des principaux passages de ces livres. Les lecteurs, en les parcourant, verront qu'ils sont dignes de l'éloge si souvent donné à l'ensemble de l'œuvre : « Monumentale description de la France. »

Ce n'est pas là une épithète excessive. L'œuvre vraiment énorme de M. Ardouin-Dumazet a été consacrée par de nombreuses distinctions.

Après l'*Académie française* et les sociétés de géographie, d'autres grandes associations ont tenu à couronner cette œuvre si considérable. Le *Touring-Club,* dont on sait l'immense influence et le rôle prépondérant dans le mouvement qui développe les voyages dans notre pays, avait pour la première fois à décerner en 1904 un prix fondé par le Comité d'action pour favoriser les voyages en France; le conseil s'est unanimement prononcé pour attribuer cette distinction à M. Ardouin-Dumazet. Le rapporteur a dit : *Nul ne remplit mieux que lui les conditions indiquées par les fondateurs, et le véritable monument qu'il a élevé à notre pays le met en quelque sorte hors de pair.*

Dans l'assemblée générale, présidée par M. le Président de la République, le président du *Touring-Club*, M. Ballif, a ainsi annoncé la décision du conseil, que la réunion a approuvée par ses applaudissements :

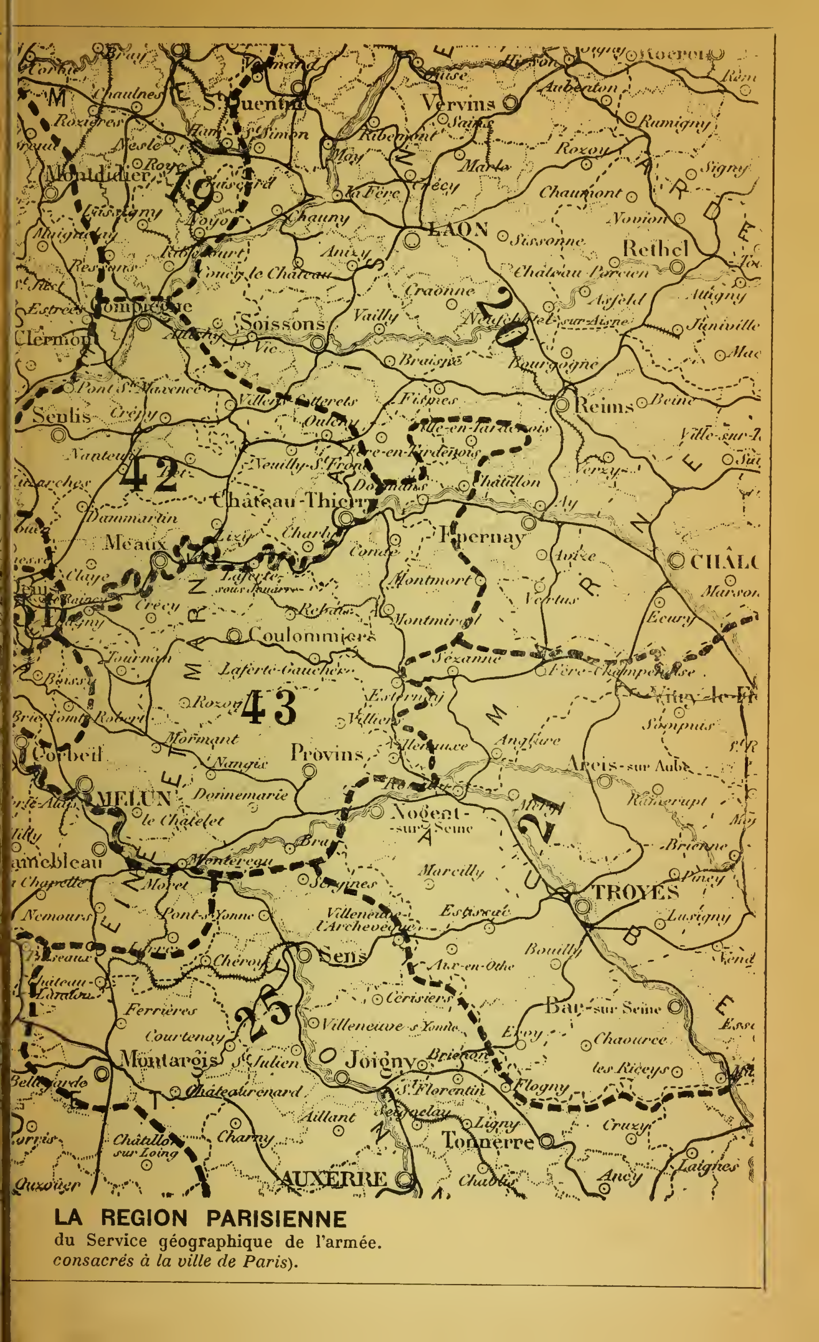
*Votre Conseil a fixé son choix, pour le prix décerné à l'œuvre qui aura le plus contribué à développer le goût du tourisme, sur notre vieux camarade, M. Ardouin-Dumazet, auteur du* **Voyage en France.**




**CARTE D'ORIENTATION DE**

Extrait de la carte cantonale au 1 : 1.600.000e

*(Les volumes 48, 49 et 50 sont*




**LA REGION PARISIENNE**
du Service géographique de l'armée.
*consacrés à la ville de Paris*).

*Si que'qu'un peut dire avec justice :* Exegi monumentum, *c'est bien ce voyageur infatigable.* Quarante et un *volumes* — déjà — *témoignent de la conscience qu'il a mise à parcourir tout notre pays jusqu'en ses recoins les plus reculés, de la science, de la patriotique éloquence avec laquelle il a décrit ce qu'il a vu.*

*Il disait à la tête de son dixième volume : « La grandeur de la « tâche était bien faite pour m'effrayer. Je me suis pris de passion « pour ces efforts, j'en ai davantage aimé notre grande et chère « patrie, et je me suis promis d'achever de mettre en lumière et les « beautés naturelles du pays et les vertus domestiques de ses enfants. »*

*Ce qu'il disait, il l'avait largement commencé, et il l'a courageusement fini.*

M. Ballif aurait pu ajouter que c'est là seulement une partie de l'énorme labeur de M. Ardouin-Dumazet; il a écrit bien d'autres livres, ayant trait surtout aux questions militaires et maritimes, et une étude sur les réseaux d'État de l'Europe centrale, produite par une consciencieuse enquête à l'étranger.

Mais le **Voyage en France** restera la partie capitale de cette œuvre patriotique. Entreprise colossale, menée cependant à bien, en quinze années d'efforts entravés par les nécessités de la tâche quotidienne dans la presse de Paris, où l'écrivain s'est fait une si solide situation. On a comparé ce voyage à celui d'Arthur Young vers 1789 ; mais il est autrement considérable, car Young consacra seulement deux volumes à la France et M. Ardouin-Dumazet en a déjà quarante-sept et dépassera cinquante. Young ne traite que de la France agricole : l'écrivain moderne a étudié le pays sous toutes ses faces et donné le tableau le plus précis, le plus vivant et le plus coloré de la France au déclin du dix-neuvième siècle, au commencement du vingtième.

L'agriculture tient aussi une large place dans ce **Voyage en France,** plus large et plus variée même que dans le livre d'Arthur Young; aussi la Société nationale d'agriculture a-t-elle tenu, à son tour, à récompenser l'auteur en lui accordant en 1904 sa médaille d'or. Le rapporteur, M. Bénard, a dit :

*Comme Arthur Young, en 1789, M. Ardouin-Dumazet sait voir et sait bien décrire ce qu'il a vu. En sa compagnie, on éprouve un plaisir extrême à parcourir toutes les provinces de la France.*

*Les questions agricoles tiennent une grande place dans ses descriptions, si justes et si vivantes ; ses informations sont puisées à des sources sûres qu'il a contrôlées lui-même.*

*L'œuvre de M. Ardouin-Dumazet est une géographie nationale, vraiment digne de ce nom, autant sous le rapport des recherches nouvelles et inattendues que de la méthode d'exposition ; c'est une œuvre moderne qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps ; le style est alerte, plein de couleur ; c'est en même temps une œuvre littéraire, puisque l'*Académie française *lui a décerné le prix*

*Michaud, réservé à un ouvrage de littérature française. C'est surtout un manuel d'économie rurale, qui met en relief tous les travaux trop peu connus des améliorations du sol de la France, et qui étudie les conditions d'existence des habitants des villes et des campagnes.*

*Permettez-moi de citer ce fait plus éloquent que tous les rapports :*

*Un pauvre aveugle se faisait lire par sa sœur le* **Voyage en France.** *Le jeune homme, qui n'a jamais vu et ne verra jamais un paysage, s'est épris de cet ouvrage : « Je connais mon pays, maintenant, dit-il, je le vois ! « Tous ceux qui lisent les ouvrages de M. Ardouin-Dumazet pensent comme cet aveugle.*

*M. Ardouin-Dumazet a accompli aujourd'hui sa tâche.*

*« ... J'achève cette course de quinze années à travers la France...*
*« J'ai pu parcourir et décrire tous les rivages de nos mers et pénétrer*
*« dans toutes leurs îles... Je suis monté par tous les monts, grandes*
*« chaînes ou massifs modestes : j'ai suivi de leur source à leur embou-*
*« chure ou remonté de l'embouchure à leur source tous nos fleuves,*
*« toutes nos grandes rivières ; j'ai étudié le laboureur dans les vastes*
*« plaines, le vigneron sur ses coteaux fortunés, le bûcheron dans les*
*« sylves profondes...*

*« ... Je l'ai fait sans lassitude, toujours plus épris de la terre na-*
*« tale, qu'il faut faire aimer par tous en disant les efforts de ses*
*« enfants pour la rendre plus féconde... »*

*L'agriculture, dans l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet, tient la place primordiale ; c'est un véritable traité d'économie rurale, c'est le cinématographe de l'agriculture dans les différentes parties de la France.*

Les autres distinctions ne furent pas moins flatteuses. Voici comment s'exprimait à la *Société de géographie commerciale* le rapporteur qui annonçait la « médaille de France » accordée après le vingtième volume :

*Il y a donc encore des coins insuffisamment connus en France ? Posez cette question devant* **M. Ardouin-Dumazet** *! Il vous répondra en vous montrant les volumes déjà parus de son* **Voyage en France**, *œuvre encore inachevée, sans doute ; mais fallait-il attendre encore, après vingt volumes, pour récompenser l'œuvre ? Aucun de nous ne l'a pensé.*

*L'auteur nous entraîne de province en province, de ville en ville, d'usine en usine. C'est un tour de France, effectué avec le compagnon le plus aimable, le plus instruit, le plus débrouillard, le plus insatiablement curieux qui se puisse imaginer. M. Ardouin-Dumazet entend étudier de près, voir, toucher, comprendre ce qu'il décrit, ce qui fait qu'une fois en possession de son sujet, il l'expose avec une aisance extrême, avec le talent de se faire lire jusqu'au bout.*

*La plume est alerte, sans prétention ; pas de phraséologie ; des monceaux de faits et de chiffres, dressés pour l'édification du lecteur*

*par les voies les plus courtes. Pays, mœurs, production industrielle, agriculture, conditions du travail, dans chaque localité, tout est passé en revue avec intelligence et sincérité. L'auteur nous appartient surtout par le côté économique et commercial. On sent que l'on a en lui sur ce terrain un guide à qui l'on peut se fier.*

*L'un de nous a dit que l'œuvre de M. Ardouin-Dumazet était ce qui avait été publié de plus agréable et de plus complet en ce genre sur la France, depuis le célèbre voyage d'Arthur Young, à la fin du dix-huitième siècle. Les préoccupations de l'auteur moderne sont moins exclusivement agricoles que celles de son prédécesseur, et Arthur Young parcourait lentement nos campagnes sur une jument grise, tandis que M. Ardouin-Dumazet use de tous les moyens de locomotion.*

*Notre auteur a été soldat avant d'être écrivain. Franc-tireur en 1870, il combattit à Dijon, à Nuits, à Vesoul; il s'engagea en 1872 dans un régiment de ligne, passa de là aux tirailleurs algériens, forma une Société de géographie à Tlemcen, fut élu membre de la Société de géographie de Bordeaux et membre correspondant de notre Société. Il était alors caporal. Le suivre dans les nombreuses péripéties de sa carrière m'entraînerait trop loin. Il s'est fait lui-même, il a été un écrivain d'une fécondité extraordinaire, il a enfin composé une belle œuvre sur notre pays : nous lui avons donné la « médaille de France ».*

Ce que la Société de géographie commerciale a pensé du **Voyage en France**, la *Société de géographie de Paris* l'avait dit en lui attribuant le prix Félix Fournier.

*M. Ardouin-Dumazet s'efforça donc de faire une étude sérieuse, très documentée et très au courant, en s'appuyant non pas seulement sur ce qui avait été écrit avant lui, mais en allant sur place, en consultant les industriels, les commerçants, les propriétaires, tous ceux, en un mot, qui étaient en état de lui fournir des renseignements vécus. On sent tout ce qu'il faut d'esprit critique et d'indépendance pour ne pas se laisser influencer, pour négliger les querelles locales, les amours-propres froissés et ne retenir de ces informations, souvent oiseuses et interminables, que le trait décisif et l'argument qui porte. Ce n'est plus ici le sec et fastidieux résumé d'un auteur qui abrège des documents officiels, c'est l'impartial exposé d'efforts personnels encore tout vibrants de la lutte, et cela donne au style, avec une trame solide, une intensité de vie, une propriété d'expression qui sont la caractéristique même de cet ouvrage.*

Dans le *Journal de Genève,* un éminent écrivain, le regretté professeur Sabatier, a dit à propos du **Voyage en France** :

*M. Ardouin-Dumazet est de la race des voyageurs ; il en a le génie, la méthode et le flair, et c'est la seconde raison des découvertes qu'il fait. D'abord, il ne voyage pas en chemin de fer ; il va à pied. Entre la grande route et le chemin de traverse, il n'hésite jamais; il prend le sentier infréquenté, il grimpe sur toutes les hauteurs dominantes,*

*interroge avec intelligence tous les hommes qui peuvent l'instruire, s'étonne de tout et veut tout voir et tout s'expliquer. A ces qualités qui font le voyageur, ajoutez une profonde et chaude sympathie pour la vie rurale, une aptitude extraordinaire à pénétrer le secret d'une industrie, le genre d'existence d'une classe de travailleurs, comme à sentir et à interpréter l'âme d'un paysage.*

Le succès du **Voyage en France** est d'autant plus frappant que l'auteur, tout à son œuvre et à ses travaux spéciaux d'écrivain militaire, n'a pas recherché le bruit autour de sa remarquable création. Les distinctions et les encouragements dont elle a été l'objet lui sont venus sans qu'il les ait sollicités. Cet ensemble de livres consacrés à un même sujet, qu'à bon droit on peut appeler une *bibliothèque nationale* et qui constitue un des plus considérables labeurs de ce temps, s'est imposé par sa seule valeur.

Nous ne saurions trop insister sur ce point. Ce n'est pas une *Géographie,* dans le sens étroit de ce mot. C'est aussi une œuvre littéraire et historique, d'une portée considérable. L'*Académie française,* appelée pour la seconde fois à couronner le **Voyage en France**, a tenu à bien marquer son sentiment à cet égard, en lui attribuant le prix Narcisse-Michaut, qu'elle décerne tous les deux ans à l'auteur du *meilleur ouvrage de littérature française.*

---

Voici les sommaires des quarante-sept volumes parus :

## Volumes parus :

1re Série : LE MORVAN, LE VAL DE LOIRE, LE PERCHE. — Le flottage en Morvan — les bûcherons du Nivernais — au pays des nourrices — le Nivernais industriel — le Nivernais pastoral — une usine nationale (Guérigny) — Gien et la Puisaye — la Sologne — paysages solognots — les colons de Sologne — la Sologne berrichonne — le safran en Gâtinais — Orléans — les roses d'Olivet — les troglodytes du Vendômois — les vignes du val de Loire — la capitale des tanneurs — la Champagne tourangelle — Rabelais, guide en Touraine — la réglisse — la Touraine industrielle — Mettray — le Perche — le percheron en Amérique — le Grand-Perche — les forêts du Perche — la vallée de la Sarthe — ce que deviennent les hêtres — La Flèche et le pays fléchois. — 370 pages avec 19 cartes ou croquis.

2e Série : DES ALPES MANCELLES A LA LOIRE MARITIME. — Les Alpes mancelles — le pavé de Paris — la Champagne mancelle — Sablé et ses marbres — Laval et Port-du-Salut — chez les Chouans — dans la

*

Mayenne — l'agriculture dans le Bas-Maine — aiguilles et épingles — le point d'Alençon — le camembert — Flers — la Suisse normande — Angers et les ardoisières — ardoises et primeurs — le guignolet et le vin d'Anjou — Saumur — la bijouterie religieuse — le Bocage vendéen — sur la Loire, d'Angers à Nantes — Grand-Jouan — Clisson et les lacs de l'Erdre — le lac de Grand-Lieu — la Loire, de Nantes à Paimbœuf. — 356 pages avec 24 cartes.

(*Ces deux volumes ont été couronnés par l'*Académie française, *dès leur apparition ; les 23 suivants ont obtenu une nouvelle et haute récompense.*)

3e Série : LES ILES DE L'ATLANTIQUE. — I. *D'Arcachon à Belle-Isle.* — L'île aux Oiseaux — la Seudre et les îles de Marennes — l'île d'Oleron — île d'Aix — île Madame et Brouage — île de Ré — île d'Yeu — île de Noirmoutier — de l'île de Bouin à Saint-Nazaire — archipel de la Grande-Brière — île Dumet et la presqu'île du Croisic — Belle-Isle-en-Mer. — 318 pages avec 19 cartes.

4e Série : LES ILES DE L'ATLANTIQUE. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.* — Ile d'Houat — la charte des îles bretonnes — île d'Hoëdic — le Morbihan et la presqu'île de Rhuys — île aux Moines — petites îles du Morbihan — îles d'Ars et d'Ilur — île de Groix — île Chevalier et île Tudy — archipel des Glénans — la ville close de Concarneau — île de Sein — île de Molène et îlots de l'archipel d'Ouessant — l'île d'Ouessant — îles de la rade de Brest. — 322 pages avec 25 cartes.

5e Série : ILES FRANÇAISES DE LA MANCHE ET BRETAGNE PÉNINSULAIRE. — Les îles de l'Aber-Vrac'h — île de Siec — île de Batz — Morlaix et son archipel — les Sept-Iles — île Grande (Énès Meur) et son archipel — archipel de Saint-Gildas — les îles d'Er — archipel de Bréhat — le Goëllo et le Penthièvre — au berceau de la Tour-d'Auvergne — en Cornouailles — au pays de Brizeux — Bretagne celtique, Bretagne française — Mi-Voie et Brocéliande — de Vitré au mont Saint-Michel — la Hollande de Normandie — Saint-Malo, la Rance et Dinan — Granville, les Chausey et les Minquiers. — 407 pages avec 29 cartes.

6e Série : COTENTIN, BASSE-NORMANDIE, PAYS D'AUGE, HAUTE-NORMANDIE, PAYS DE CAUX. — Une ville de chaudronniers — les vaux de Vire — la Déroute et les lignes de Carentan — le duché de Coigny — la Hougue — Cherbourg et la Hague — Bayeux et le Bessin — la campagne de Caen — la foire de Guibray — du Bocage à la mer — le littoral du Calvados — la vallée d'Auge — en Lieuvin — Trouville et la Côte-de-Grâce — le marais Vernier et la Risle — Évreux et le Saint-André — trainglots et enfants de troupe — les draps d'Elbeuf — de

l'Avre à la Risle — de la Risle à l'Andelle — Rouen — le royaume d'Yvetot — le Mascaret — le Havre. — 455 pages avec 30 cartes.

7ᵉ Série : LA RÉGION LYONNAISE : LYON, MONTS DU LYONNAIS ET DU FOREZ. — Lyon — rôle social de Lyon — à travers Lyon — la Croix-Rousse et Vaise — du Gourguillon au mont d'Or — la plaine du Dauphiné — Vienne et le pays des cerises — le mont Pilat — les monts du Lyonnais — de Vichy à Thiers — de Thiers à Pierre-sur-Haute — Montbrison, la plaine du Forez et Saint-Galmier — les monts de Tarare — le col des Sauvages et Thizy — Cours et Roanne — le berceau de Félix Faure — la diligence des Écharmeaux — le Beaujolais et la foire de Montmerle — teinturiers et tireurs d'or. — 344 pages, 19 cartes.

8ᵉ Série : LE RHONE, DU LÉMAN A LA MER : DOMBES, VALROMEY ET BUGEY, BAS-DAUPHINÉ, SAVOIE RHODANIENNE, LA CAMARGUE. — En Dombes — la Bresse et le Bugey — la corne et le celluloïd — Saint-Claude et ses pipes — la Valserine et la perte du Rhône — le Valromey et Belley — les lacs du Bas-Bugey — les Balmes viennoises — l'île de Crémieu — la Hollande du Dauphiné — du lac d'Aiguebelette au lac du Bourget — le lac d'Annecy — Albertville et l'Arly — les horlogers de Cluses — le Rhône de Bellegarde à Seyssel — les défilés de Pierre-Châtel — Villebois et le saut du Rhône — le Rhône, de Lyon à Valence — le Rhône, de Valence à la mer — en Camargue — les Saintes-Maries-de-la-Mer — les vignobles et les troupeaux. — 325 pages avec 22 cartes.

9ᵉ Série : BAS-DAUPHINÉ : VIENNOIS, GRAISIVAUDAN, OISANS, DIOIS ET VALENTINOIS. — Le lac de Paladru et la Fure — du Rhône à la Morge — la noix de Grenoble — Voiron et la Chartreuse — Grenoble — de Grenoble à la Mure — la Mateysine et Vizille — Uriage, le Pont-de-Claix — l'Oisans — en Graisivaudan — le pays du gratin — Tournon, Tain et l'Ermitage — le Valentinois — Crest et la Drôme — le chemin de fer du col de Cabres — les premiers oliviers — Dieulefit et la forêt de Saou — le Vercors — le Royannais — les Quatre-Montagnes. — 357 pages avec 23 cartes.

10ᵉ Série : LES ALPES, DU LÉMAN A LA DURANCE. — Les chasseurs alpins — en Tarentaise — en Maurienne — dans les Bauges — le Genevois — le Léman français — du Faucigny en Chablais — des Dranses au mont Blanc — les alpages de Roselend — le poste des Chapieux — la redoute ruinée du petit Saint-Bernard — au mont Iseran — au pied du mont Cenis — une caravane militaire — le Briançonnais — du mont Genèvre au val de Névache — en Vallouise — le Queyras — les Barcelonnettes au Mexique — les défenses de l'Ubaye — Embrun

# Voyage en France

## VOLUMES PARUS



*RÉGION PARISIENNE :*

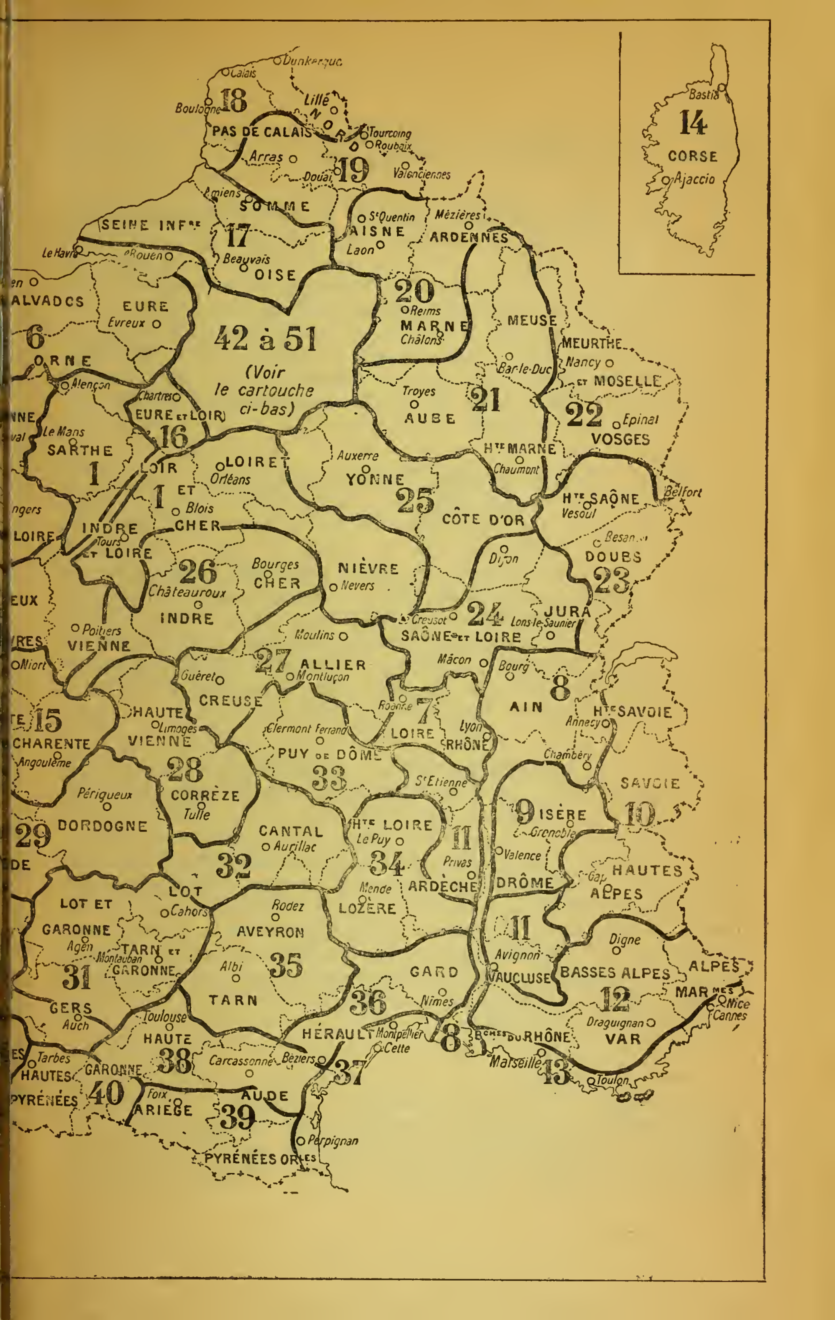


*Volumes en préparation :*







14
CORSE
Bastia
Ajaccio
18
19
PAS DE CALAIS
NORD
Calais
Dunkerque
Boulogne
Lille
Tourcoing
Roubaix
Arras
Douai
Valenciennes
SOMME
Amiens
17
SEINE INF.RE
Le Havre
Rouen
OISE
Beauvais
AISNE
St Quentin
Laon
ARDENNES
Mézières
20
MARNE
Reims
Châlons
MEUSE
Bar-le-Duc
MEURTHE ET MOSELLE
Nancy
22
VOSGES
Epinal
21
HTE MARNE
Chaumont
AUBE
Troyes
42 à 51
(Voir le cartouche ci-bas)
CALVADOS
6
ORNE
Alençon
EURE
Evreux
EURE ET LOIR
Chartres
16
SARTHE
Le Mans
1
LOIR ET CHER
Blois
LOIRET
Orléans
YONNE
Auxerre
25
CÔTE D'OR
Dijon
HTE SAÔNE
Vesoul
Belfort
DOUBS
Besançon
23
INDRE ET LOIRE
Tours
26
CHER
Bourges
INDRE
Châteauroux
NIÈVRE
Nevers
24
SAÔNE ET LOIRE
Creusot
Mâcon
JURA
Lons-le-Saunier
VIENNE
Poitiers
Niort
27
ALLIER
Moulins
Montluçon
AIN
Bourg
8
HTE SAVOIE
Annecy
15
CHARENTE
Angoulême
HAUTE VIENNE
Limoges
CREUSE
Guéret
PUY DE DÔME
Clermont Ferrand
33
LOIRE
Roanne
7
RHÔNE
Lyon
St Etienne
Chambéry
SAVOIE
28
CORRÈZE
Tulle
DORDOGNE
Périgueux
29
CANTAL
Aurillac
32
HTE LOIRE
Le Puy
34
11
ARDÈCHE
Privas
9
ISÈRE
Grenoble
10
Valence
DRÔME
HAUTES ALPES
Gap
LOT
Cahors
LOT ET GARONNE
Agen
TARN ET GARONNE
Montauban
31
AVEYRON
Rodez
35
LOZÈRE
Mende
11
Avignon
VAUCLUSE
BASSES ALPES
Digne
ALPES MARMES
12
Nice
Cannes
GERS
Auch
TARN
Albi
GARD
Nîmes
36
HÉRAULT
Montpellier
Cette
8
BCHES DU RHÔNE
Marseille
13
VAR
Draguignan
Toulon
HAUTE GARONNE
Toulouse
38
Carcassonne
Béziers
37
HAUTES PYRÉNÉES
Tarbes
40
ARIÈGE
Foix
AUDE
39
Perpignan
PYRÉNÉES ORLES

et Gap — du Champsaur en Valgodemard — en Dévoluy — du Trièves en Valbonnais. — 374 pages avec 25 cartes.

11e Série : FOREZ, VIVARAIS, TRICASTIN ET COMTAT-VENAISSIN. — La vallée du Gier — lacets et cuirasses — les armuriers de Saint-Étienne — rubaniers et cyclopes — le pays des serruriers — la vallée de l'Ondaine — Annonay et la Déôme — le Meygal — la Genève du Vivarais — du Rhône aux Boutières — sous les mûriers de Privas — de Viviers à Vals — le Pradel et le Teil — en Tricastin — l'enclave de Valréas et les Baronnies — les dentelles de Gigondas — le Pont-Saint-Esprit — la principauté d'Orange — Carpentras — au mont Ventoux — en Avignon — la fontaine de Vaucluse — les melons de Cavaillon. — 362 pages avec 25 cartes.

12e Série : ALPES DE PROVENCE ET ALPES MARITIMES. — Au pays de Tartarin — la foire de Beaucaire — Uzès et le pont du Gard — les huiles de Salon — Noël chez Mistral — le félibrige et Saint-Remy-de-Provence — des Alpilles en Arles — d'Arles en Crau — au pied du Luberon — les pénitents des Mées — la vallée du Buech — de Gap à Digne — les brignoles de Barrême — les amandiers de Valensole — les faïences de Moustiers — le plateau du Var — Aix-en-Provence — les champs de Pourrières — du Carami à l'Argens — de Draguignan à Grasse — les parfums de Grasse — de Menton aux Mille-Fourches — la Vésubie — la Tinée — les gorges du Var — du Var à l'Ubaye. — 382 pages, 30 cartes, dont celle des Alpes hors texte.

13e Série : LA PROVENCE MARITIME. — La petite mer de Berre — les Bourdigues de Caronte — de Roquefavour au Pilon-du-Roi — les mines de Fuveau — les câpriers de Roquevaire — à travers Marseille — les ports de Marseille — du vieux Marseille aux cabanons — de la Ciotat aux calanques — Toulon — la rade de Toulon — la batterie des Hommes sans peur — l'archipel des Embiez, les gorges d'Ollioules — les cerisaies de Solliès-Pont — Hyères et les Maurettes — les Isles d'Or : Giens et Porquerolles, Bagaud, Port-Cros et le Levant — des Maures à Saint-Tropez — traversée nocturne des Maures — au pied de l'Estérel — Cannes et Antibes — les îles de Lérins — Nice — Nice-Cosmopolis — Nice, camp retranché — de Nice à Monaco — Menton et la frontière. — 405 pages avec 28 cartes.

14e Série : LA CORSE. — La Balagne — Calvi et la Balagne déserte — la Tartagine et Corté — de Tavignano à Pentica — la Gravone et Ajaccio — autour d'Ajaccio — la Cinarca — une colonie grecque — les cédratiers des calanches — une vallée travailleuse (Porto) — dans la forêt corse — le Niolo — les gorges du Golo — Mariana et la Casinca

— la Castagniccia — autour de Bastia — le cap Corse — de Marseille à Sartène — les bouches de Bonifacio — une vendetta (Porto-Vecchio) — le Fiumorbo — un essai de grande culture — l'immigration lucquoise — la vallée du Tavignano — l'avenir de la Corse. — 320 pages avec 27 cartes ou croquis, 7 vues et une planche hors texte.

15e Série : **LES CHARENTES ET LA PLAINE POITEVINE.** — Le pays d'Angoumois — les papiers d'Angoulême — au pays des colporteurs — les merveilles de la Braconne — les sources de la Touvre — une usine nationale : Ruelle — de la Charente au Né — la Champagne de Cognac — le vignoble de Cognac — la fabrication du cognac — les Pays-Bas de Jarnac — dans les Fins-Bois — le Confolentais — de la Tardoire à la Dronne — la double Saintongeaise — la Charente maritime (de Saintes à Rochefort) — La Rochelle — les vignes et les laiteries de l'Aunis — les bouchots à moules — Niort et la plaine poitevine — l'école militaire de Saint-Maixent — les protestants du Poitou — les mulets de Melle. — 385 pages avec 26 cartes.

16e Série : **DE VENDÉE EN BEAUCE.** — La vallée de la Vonne à Sanxay — de Lusignan à Poitiers — les armes blanches de Châtellerault — en Mirebalais — Oiron et Thouars — la Vendée historique — les Alpes vendéennes — le Bocage vendéen — la forêt de Vouvant — les marais de la Sèvre niortaise — le Marais vendéen — Luçon et son marais — l'estuaire du Lay — la Vendée moderne — le pays d'Olonne — de la Loire à la Vie — de Bressuire en Gâtine — le Thouet et l'école de Saumur — au pays de Rabelais — de Tours au pays de Ronsard — la Beauce dunoise et Blois — les champs de bataille de la Beauce — la Beauce chartraine — Perche-Gouët, Thimerais et Drouais. — 388 pages avec 30 cartes.

17e Série : **LITTORAL DU PAYS DE CAUX, VEXIN, BASSE-PICARDIE.** — Les falaises de Caux — Dieppe et la vallée de la Scie — de valleuse en valleuse — l'Aliermont — le pays de Bray — en Vexin — les tabletiers de Méru — les éventaillistes au village — le pays de Thelle — Beauvais — les opticiens du Thérain — la vallée dorée — de la Brèche à la Noye — les tourbières de Picardie — Amiens — dans les hortillonnages — les bonnetiers du Santerre — pendant les manœuvres — l'Amiénois et la vallée de la Bresle — les dernières falaises — les serruriers de Vimeu — d'Escarbotin à la baie de Somme. — 398 pages avec 24 cartes.

18e Série : **FLANDRE ET LITTORAL DU NORD.** — Roubaix — la forteresse du collectivisme — Tourcoing et le Ferrain — le val de Lys — le vieux Lille — le nouveau Lille — mœurs lilloises — la Flandre

guerrière — l'agriculture dans le Nord — les villes industrielles de la Lys — la Flandre flamingante — les monts de Flandres — les Moëres — Dunkerque et son port — la pêche à Islande — Fort-Mardyck et Gravelines — dans les wateringues — en Morinie — Langle, Bredenarde et Pays reconquis — la fabrication des tulles — en Boulonnais — Boulogne et ses plumes métalliques — la côte boulonnaise — de la Canche à l'Authie — le Marquenterre et le Ponthieu — le cheval boulonnais. — 456 pages avec 30 cartes.

19e Série : ARTOIS, CAMBRÉSIS ET HAINAUT. — Les sources de la Somme — le champ de bataille de Saint-Quentin — la vallée de l'Omignon — de la Somme à l'Ancre — le pays des phosphates — la Nièvre picarde — le pays d'Arras — Azincourt, Enguinegatte et Thérouanne — le pays noir de Béthune — l'armée au pays noir — Alleu, Weppes et Escrebieux — Bapaume et la source de l'Escaut — en Cambrésis — Caudry et le canton de Clary — Cambrai — la plus grande sucrerie du monde — en Ostrevent — de la Scarpe à l'Escaut — le pays noir d'Anzin — Valenciennes et le Hainaut — la vallée de la Sambre — la vallée de la Solre — Fourmies — la trouée de l'Oise. — 398 pages avec 28 cartes.

20e Série : HAUTE-PICARDIE, CHAMPAGNE REMOISE ET ARDENNES. — En Noyonnais — en Soissonnais — en Laonnais — les vanniers de la Thiérache — le familistère de Guise — la vallée de l'Oise et Saint-Gobain — Coucy et le Tardenois — Reims — Épernay et le vignoble d'Ay — la Montagne de Reims et ses vins — le camp de Châlons — les Champs catalauniques — le Rethelois et le Porcien — entrée dans l'Ardenne — le royaume de la quincaillerie — la principauté de Château-Regnault — les Dames de Meuse — les Givets — Rocroi et le cheval ardennais — le champ de bataille de Sedan — Sedan industriel et ses annexes — De l'Argonne en Champagne Pouilleuse — la héronnière du Grand-Écury — Vertus et le mont Aimé. — 401 pages, 22 cartes.

21e Série : HAUTE-CHAMPAGNE, BASSE-LORRAINE. — La Brie champenoise — la Champagne Pouilleuse — le Perthois et le Der — le val de l'Aube — le pays de Morvois — les bonnetiers de Troyes — le pays d'Othe — de Troyes à Clairvaux — en Bassigny — les couteliers de Nogent-le-Roi — la montagne d'Auberive — le plateau de Langres — du Bassigny en Ornois — le Vallage — la métallurgie en Champagne — en Barrois — le Blois, la Voide et le pays des Vaux — les opticiens de Ligny — Valmy et le Dormois — les défilés de l'Argonne — Varennes. le Clermontois et les Islettes — le Verdunois — Domremy et Vaucouleurs — les côtes de Meuse. — 419 pages avec 27 cartes.

22e SÉRIE : PLATEAU LORRAIN ET VOSGES. — Le Luxembourg français — le pays du fer — le Jarnisy et Briey — la Woëvre — le pays de Haye — l'École forestière de Nancy — Nancy — le Vermois et le Saulnois — le Xaintois — luthiers et dentellières — dans les Faucilles — la Vôge — un pèlerinage à Roville — Épinal et l'industrie des Vosges — les images d'Épinal — de la Mortagne à la Vezouse — la Vologne — les lacs vosgiens — la principauté de Salm-Salm et Saint-Dié — le Val-d'Ajol et Plombières — la Haute-Moselle — les Vosges militaires — la Moselotte — le ballon de Servance — au ballon d'Alsace. — 427 pages avec 27 cartes.

23e SÉRIE : PLAINE COMTOISE ET JURA. — Les vanniers de Fayl-Billot — le bailliage d'Amont — la Saône franc-comtoise — la vallée de l'Ognon — les Vosges comtoises — Besançon et ses horlogers — le couloir du Doubs — le pays de Montbéliard — Belfort et le Sundgau — Beaucourt et ses satellites — le Lomont — les fruitières jurassiennes — les sources de la Loue — le lac de Chaillexon — le Saugeais et le Baroichage — le lac de Saint-Point — de Champagnole au val de Mièges — l'Écosse du Jura — Morez — la vallée des Dappes et la Faucille — le pays de Gex — les lapidaires de Septmoncel et de Saint-Claude — Clairvaux et le Grandvaux — la Moyenne-Montagne. — 423 pages avec 25 cartes.

24e SÉRIE : HAUTE-BOURGOGNE. — Dijon — dans les houblonnières — les pays bas de Bourgogne — le vignoble de la Côte-d'Or — la côte dijonnaise — la côte de Nuits et Cîteaux — Beaune et sa côte — le finage et Dôle — la forêt de Chaux et le Val-d'Amour — le Bon-Pays — Chalon-sur-Saône et la Bresse chalonnaise — Bresse bressane et Revermont — la Bresse louhanaise — la côte mâconnaise — au long de la Saône — de royaume en empire — au pays de Lamartine — la côte chalonnaise et Cluny — des Grosnes au Sornin — en Brionnais — Charolais et Combrailles — la Loire bourguignonne. — 399 pages avec 30 cartes.

25e SÉRIE : BASSE-BOURGOGNE ET SÉNONAIS. — Le seuil de Longpendu — la vallée de la céramique — le Creusot — Bibracte et Autun — le pays de l'huile — le Morvan bourguignon — en Auxois — autour d'Alésia — le vignoble des Riceys et l'Ource — Châtillonnais et Duesmois — aux sources de la Seine — l'Avallonnais — la Cure et l'Yonne — en Auxerrois — le Tonnerrois — en Sénonais — la Puisaye — le Gâtinais français — le Gâtinais orléanais — entre Sologne et Gâtinais. — 373 pages avec 24 cartes.

26e SÉRIE : BERRY ET POITOU ORIENTAL. — Le Sancerrois et la Forêt — les Forêtins — les arsenaux de Bourges — le camp d'Avord et la

Septaine — le canal du Berry — du Cher à l'Arnon — une colonie d'aliénés — porcelainiers et forgerons du Berry — Issoudun et Châteauroux — la Champagne berrichonne — la vallée du Nahon — les moutons du Berry — la basse vallée de l'Indre — en Brenne — de la Claise à la Creuse — de Touraine en Acadie — les carrières du Poitou — la Beauce montmorillonnaise — entrée en Boischaut — les lingères d'Argenton — le pays de George Sand — la Creuse et la Gargilesse. — 365 pages avec 25 cartes.

27e Série : **BOURBONNAIS ET HAUTE-MARCHE.** — Nevers et le bec d'Allier — Moulins et Souvigny — Sologne bourbonnaise — la vallée de la Besbre — monts de la Madeleine — Limagne bourbonnaise — le berceau des Bourbons — des côtes Matras à la Sioule — de la Sioule à la Bouble — houillères de Commentry — la forêt de Tronçais et Montluçon — un tour en Berry — entrée dans la Marche — les maçons de la Creuse — la tapisserie d'Aubusson — au long de la Creuse — les Trois-Cornes et la Sedelle — aux sources de la Gartempe — du Taurion à la Maulde — le plateau de Gentioux. — 352 pages avec 27 cartes.

28e Série : **LIMOUSIN.** — La basse Marche — les montagnes de Blond — les monts d'Ambazac — Limoges — émaux et porcelaines — autour de Limoges — Saint-Junien et ses gantiers — aux confins du Périgord — la Chine du Limousin — la haute vallée de la Vienne — Treignac et les Monédières — Meymac et Ussel — le plateau de Millevaches — la Corrèze et Tulle — le château d'Uzerche — ardoises et primeurs — Ségur et l'Auvézère — de Pompadour à la Vézère — Brive-la-Gaillarde — Noailles et Turenne — la Dordogne limousine — entre Argentat et Tulle. — 350 pages avec 24 cartes.

29e Série : **BORDELAIS ET PÉRIGORD.** — Le Libournais — les vins de Bordeaux — Bordeaux — l'activité bordelaise — navigation sur la Gironde — le Médoc des grands vins — les landes du Médoc — la pointe de Grave — la Gironde saintongeaise — Blayais et Bourgeais — le Saint-Émilionnais — l'Entre-Deux-Mers — en Bazadais — la Dordogne en Périgord — la Double — de la Dronne à la Nizonne — Périgueux et l'Isle — le pays du père Bugeaud — le Nontronnais — chez nos aïeux préhistoriques — les truffes du Sarladais. — 411 pages avec 31 cartes.

30e Série : **GASCOGNE.** — Le Bazadais — la conquête des Landes — les landes de Bordeaux — autour du bassin d'Arcachon — Arcachon et les dunes — le Captalat de Buch — le pays d'Albret — le Marsan et le Gabardan — de la Midouze à la Leyre — le pays de Born — les

lièges de Marantin — de Dax au Vieux-Boucau — Cap-Breton et la Maremne — la Chalosse — la Rivière-Basse et le Tursan — le plateau de Lannemezan — le Pardiac et l'Astarac — l'Armagnac. — 340 pages avec 26 cartes.

31e Série : **AGENAIS, LOMAGNE ET BAS-QUERCY.** — La plaine de la Garonne — la vallée du Drot — les landes de Lot-et-Garonne — la capitale du Béarnais — les bouchonniers de Mézin — Lomagne, Gaure et Fezenzaguet — le Fezensac et l'Eauzan — le Condomois — le pays des prunes — les petits pois de Villeneuve — le Haut-Agenais — Agen et ses campagnes — le Bas-Quercy — Lomagne et Rivière-Verdun — la rivière montalbanaise — les chapeaux de paille du Quercy — les gorges de l'Aveyron — les cingles du Lot — le causse de Limogne — le Lot entre Rouergue et Quercy. — 352 pages avec 22 cartes.

32e Série : **HAUT-QUERCY ET HAUTE-AUVERGNE.** — Le Célé et la Braunhie — Gourdon et la Bouriane — le causse de Martel — de César à Canrobert — le causse de Gramat — de Capdenac au Ségala — les gorges de la Cère et Aurillac — la Châtaigneraie — Campuac et Viadène — dans l'Aubrac — en Carladès — Saint-Flour et la Planèze — Luguet et Cézallier — le Féniers et l'Artense — du sommet du puy Mary — les bœufs de Salers. — 328 pages avec 21 cartes.

33e Série : **BASSE-AUVERGNE.** — Combrailles et Franc-Alleu — les houillères de la Combrailles — la Limagne — le puy de la Poix — Clermont-Ferrand — au puy de Dôme — le reboisement dans le Puy-de-Dôme — le mont Dore — le camp de Bourg-Lastic — les orgues de Bort — le puy de Sancy et les lacs d'Auvergne — du mont Dore à l'Allier — du Velay à la Margeride — de Brioude à Issoire — Gergovie — de l'Allier à la Dore — en Livradois — du Livradois en Forez — de la Loire aux Boutières. — 344 pages avec 24 cartes.

34e Série : **VELAY, VIVARAIS MÉRIDIONAL, GÉVAUDAN.** — Le Lignon-Vellave — le pays d'Emblavès et le Puy — la dentelle du Puy — Polignac et le volcan de Bar — le mont Mézenc — à la source de la Loire — le lac d'Issarlès — le lac du Bouchet — entrée en pays cévenol — de la Cère à l'Ardèche — au long de l'Ardèche — ascension du mont Lozère — Mende et le Gévaudan — le plateau de la Margeride — le palais du roi — le causse de Sauveterre — les gorges du Tarn — autour du causse Méjean — entre causses et Cévennes — Bramabiau et l'Aigoual. — 397 pages avec 27 cartes.

35e Série : **ROUERGUE ET ALBIGEOIS.** — La basse Marche du Rouergue — le bassin de Decazeville — la montagne qui brûle — Rodez et le

causse du Comtal — Espalion et le causse de Bozouls — le causse de Séverac — Millau — les brebis du Larzac — à travers le Larzac — les caves de Roquefort — le rougier de Camarès — à travers le Ségala — entrée en Albigeois — le pays de Cocagne — Carmaux et ses mines — entre Tarn et Dadou — les vins de Gaillac — Castres et son causse — une page d'histoire industrielle — Mazamet, la Montagne-Noire et le Thoré. — 359 pages avec 22 cartes.

36e SÉRIE : CÉVENNES MÉRIDIONALES. — La Gardonnenque — le bassin d'Alais — le Guidon du Bouquet — entre Uzès et Anduze — la Salendrenque — le Gardon de Mialet — la Vallée française — Bramabiau et l'Aigoual — la haute vallée de l'Hérault — la vallée de la Dourbie — de l'Hérault au Vidourle — Sommières et le Salavès — les gorges de Saint-Guilhem — la vallée de la Lergue — Villeneuvette et Bédarieux — l'Escandorgue et l'Espinouze — la Vernazobres et la Cesse — en Minervois. — 331 pages avec 26 cartes.

37e SÉRIE : GOLFE DU LION. — Nîmes — le Nemauzès — les mazets des Garrigues — aux bords du petit Rhône — Aiguesmortes — le vignoble des Sables — la Vaunage et la Vidourlenque — Montpellier — la cité morte de Maguelonne — Cette — Agde et l'étang de Thau — le fleuve Hérault — Béziers et le Biterrois — Narbonne — le lac Rubrensis — La Nouvelle et Leucate — Rivesaltes et la Salanque — les jardins de Perpignan — au pied des Albères — Port-Vendres et Banyuls. — 355 pages avec 24 cartes.

38e SÉRIE : LE HAUT-LANGUEDOC. — Le Sidobre et Lacaune — les monts de Lacaune et l'Espinouze — du Saumail en Cabardès — de Saint-Papoul à Sorèze — les rigoles du canal du Midi — en Lauragais — Carcassonne et le Carcassés — dans les Corbières — le Fenouillèdes — les défilés de Pierre-Lis — le Razès — le Kercorbis — le Mirepoix — de l'Ariège à la Garonne — Toulouse — le pays Toulousain — en Bas-Comminges et Nébouzan. — 331 pages avec 20 cartes.

39e SÉRIE : PYRÉNÉES ORIENTALES. — Le bas Vallespir — les noisetières de Céret — le haut Vallespir — le Conflent — de Conflent en Roussillon — le Fenouillet — le pays de Sault — le Donézan — le Capcir — la Cerdagne française — l'enclave de Llivia et la Soulane — la vallée de Carol — Foix et la Barguillère — le Sabarthès — la mine aux mineurs de Rancié : le passé — la mine aux mineurs de Rancié : le présent — le Sérou et le Plantaurel. — 343 pages avec 25 cartes.

40e SÉRIE : PYRÉNÉES CENTRALES. — Le Couserans — les vallées de Massat et d'Aulus — les ours d'Ustou — le Comminges pyrénéen — la

vallée de Luchon — les fruitières de la Haute-Garonne — de Saint-Béat au val d'Aran — dans les Quatre-Vallées — Magnoac, Neste et Barousse — la vallée d'Aure — les réservoirs de la Neste — Tarbes — le cheval de Tarbes — le pays de Rustan — l'Adour à Bagnères-de-Bigorre — Vaussenat et Nansouty — au pic du Midi de Bigorre — de l'Adour au Gave — Lourdes et le Lavedan — les sept vallées du Lavedan — la vallée de Saint-Savin (Cauterets) — la vallée de Barèges — le cirque de Gavarnie. — 345 pages avec 23 cartes.

41e Série : PYRÉNÉES OCCIDENTALES. — La barre de l'Adour — la côte des Basques — la Bidassoa et le peuple Basque — le pays de Labourd — Hasparren et l'Arberoue — la basse Navarre — une pointe dans le Val-Carlos — le bas Adour et le pays de Bidache — de Mixe en Baïgorry — la Soule — la vallée de Barétous — Oloron et ses gaves — la vallée d'Aspe — de la vallée d'Aspe à la vallée d'Ossau — la haute vallée d'Ossau — la basse vallée d'Ossau — le Josbaig et les vésiaus du Béarn — au long du gave de Pau — campagnes béarnaises — les vins de Jurançon et de Vic-Bilh — de Béarn en Bigorre. — 351 pages avec 27 cartes.

## RÉGION PARISIENNE :

42e Série : I. NORD-EST : LE VALOIS. — La Marne en Orxois — le pays d'Orxois — entrée en Valois — la forêt de Villers-Cotterêts — autour de Crépy-en-Valois — autour de Pierrefonds — en forêt de Compiègne — la vallée de l'Authonne — Compiègne et la navigation de l'Oise — la lieue archéologique — le pays des Sylvanectes — le désert d'Ermenonville — le Multien — la Gergogne et la Thérouanne — en Goële — Chantilly et ses forêts — Mortefontaine et les étangs de la Thève — les entraîneurs du Servois — l'Oise entre Creil et Pontoise — la petite France — la forêt de Carnelle. — 377 pages avec 21 cartes.

43e Série : II. EST : LA BRIE. — Au cœur du plateau briard — le Montois — la Bassée — la falaise de Brie — Provins et la Voulzie — la Brie Pouilleuse — le champ de bataille de Champaubert — de Brie en Tardenois — les meules à moulin : agonie d'une grande industrie — microbes et corsets — méandres de Marne — les fromages de la Brie — la Brie meldoise — entre Meaux et Pomponne — la Brie forestière — le grand Morin des peintres — moutons de Brie — les papeteries du grand Morin — la vallée de l'Aubetin — Melun et le Châtelet. — 418 pages, avec 23 cartes.

44e Série : III. SUD : GATINAIS FRANÇAIS ET HAUTE-BEAUCE. — Le Bocage gâtinais — la vallée de l'Orvanne — Nemours et le Loing — navigation sur la Seine — la Seine de la Cave à Corbeil — Fontai-

nebleau — l'École d'application de l'artillerie et du génie — la forêt de Fontainebleau — la forêt vers Barbizon — Marlotte et les gorges de Franchard — les espaliers de Thomery — la Seine et la forêt — le pays de Bière — le Gâtinais Beauceron — de l'École à l'Essonne — la Seine de Corbeil à Choisy-le-Roi — l'industrie à Essonnes — de l'Essonne à la Juine — l'Étampois — la Juine et la Chalouette — en remontant la Juine — la Beauce pituéraise — trois bourgades beauceronnes. — Avec 19 cartes.

45e Série : IV. **SUD-OUEST : VERSAILLES ET LE HUREPOIX.** — La vallée des Roses — la forêt de Sénart — autour de Longjumeau — au bord de la Bièvre — le Josas — Versailles, la ville — rôle social et économique de Versailles — Versailles, le château et le parc — Versailles militaire et Saint-Cyr — Port-Royal-des-Champs — l'École d'aérostation de Chalais — la vallée des Fraises — Marcoussis et Montlhéry — de l'Yvette à l'Orge — de l'Orge à la Juine — la capitale du Hurepoix — Chevreuse et les Vaux de Cernay — la vallée de la Remarde — vallée de la Renarde.

46e Série : V. **NORD-OUEST : LA SEINE DE PARIS A LA MER. PARISIS ET VEXIN FRANÇAIS.** — La vallée de Montmorency — le pays des poiriers — les collines du Parisis — la boucle d'Argenteuil — la plaine du Parisis — descente de la Seine, de Paris à fin d'Oise — la Seine de fin d'Oise à l'Eure — à Rouen par la Seine — sur la Seine maritime, de Rouen à Duclair — la Seine maritime, de Duclair à Villequier — l'estuaire de la Seine — vergers de Gaillon et de Vernon — Chevrie et Madrie — les abricotiers de l'Hautie — à travers l'Hautie — en Vexin français — le pays d'Arthies — de l'Arthies au pays de Madrie.

47e Série : VI. **OUEST : L'YVELINE ET LE MANTOIS.** — Rambouillet et ses enfants de troupe — en forêt Yveline, les étangs de Saint-Hubert — en Yveline, Montfort-l'Amaury — les parfums et les volailles de Houdan — Épernon et la vallée de la Guesle — en Beauce chartraine — un chemin de fer militaire — la vallée de la Voise — en Drouais — l'École de Grignon — la vallée de la Maudre — de la Vaucouleurs à Meulan — les luthiers de Mantes — le Mantois — Poissy et le Pincerais — la forêt de Laye — la forêt de Marly — le royaume du pot-au-feu.

## En préparation :

48e, 49e et 50e Séries : **PARIS**, 3 volumes. — 51e Série : **BANLIEUE DE PARIS.**

Mars 1907.

*Les Éditeurs,*
**BERGER-LEVRAULT & Cie.**

## *Répartition des volumes par Départements*

| DÉSIGNATION DES DÉPARTEMENTS | DÉSIGNATION des volumes concernant LE DÉPARTEMENT |
|---|---|
| Ain | 8. |
| Aisne | 19, 20, 42, 43. |
| Allier | 27. |
| Alpes (Basses-) | 10, 12. |
| Alpes (Hautes-) | 10. |
| Alpes-Maritimes | 12, 13. |
| Ardèche | 8, 11, 34. |
| Ardennes | 20, 21. |
| Ariège | 38, 39, 40. |
| Aube | 21, 43. |
| Aude | 37, 38, 39. |
| Aveyron | 32, 35. |
| Bouches-du-Rhône | 8, 12, 13. |
| Calvados | 6, 46. |
| Cantal | 32. |
| Charente | 15, 28. |
| Charente-Inférieure | 3, 15, 29. |
| Cher | 1, 26, 27. |
| Corrèze | 28, 32, 33. |
| Corse | 14. |
| Côte-d'Or | 24, 25. |
| Côtes-du-Nord | 5. |
| Creuse | 27, 33. |
| Dordogne | 29. |
| Doubs | 23. |
| Drôme | 9, 11. |
| Eure | 6, 17, 46. |
| Eure-et-Loir | 6, 16, 44, 47. |
| Finistère | 4, 5. |
| Gard | 8, 34, 36, 37. |
| Garonne (Haute-) | 31, 38, 40. |
| Gers | 30, 31, 38. |
| Gironde | 29, 30. |
| Hérault | 35, 36, 37, 38. |
| Ille-et-Vilaine | 2, 5. |
| Indre | 26, 27. |
| Indre-et-Loire | 1, 16, 26. |
| Isère | 8, 9, 10. |
| Jura | 8, 23, 24. |
| Landes | 30, 31. |
| Loir-et-Cher | 1, 16, 26. |
| Loire | 7, 11. |
| Loire (Haute-) | 11, 33, 34. |
| Loire-Inférieure | 2, 3, 16. |
| Loiret | 1, 25, 44, 46. |
| Lot | 31, 32. |
| Lot-et-Garonne | 31. |
| Lozère | 32, 34. |
| Maine-et-Loire | 2, 16. |
| Manche | 4, 6. |
| Marne | 20, 21, 43. |
| Marne (Haute-) | 21, 22. |
| Mayenne | 2, 6. |
| Meurthe-et-Moselle | 22. |
| Meuse | 21, 22. |
| Morbihan | 4, 5. |
| Nièvre | 1. |
| Nord | 18, 19. |
| Oise | 17, 42. |
| Orne | 1, 2, 6. |
| Pas-de-Calais | 18, 19. |
| Puy-de-Dôme | 7, 27, 33. |
| Pyrénées (Basses-) | 41. |
| Pyrénées (Hautes-) | 31, 40. |
| Pyrénées-Orientales | 37, 39. |
| Rhin (Haut-) [Belfort] | 22, 23. |
| Rhône | 7. |
| Saône (Haute-) | 23. |
| Saône-et-Loire | 24, 25. |
| Sarthe | 1. |
| Savoie | 8, 10. |
| Savoie (Haute-) | 8, 10. |
| Seine | 47, 48, 49, 50, 51. |
| Seine-Inférieure | 6, 17, 46. |
| Seine-et-Marne | 21, 25, 42, 43, 45. |
| Seine-et-Oise | 42, 45, 46, 47. |
| Sèvres (Deux-) | 15, 16. |
| Somme | 17, 18, 19. |
| Tarn | 35, 38. |
| Tarn-et-Garonne | 31, 35. |
| Var | 12, 13. |
| Vaucluse | 8, 11, 12. |
| Vendée | 2, 6. |
| Vienne | 16, 26, 28. |
| Vienne (Haute-) | 28. |
| Vosges | 22. |
| Yonne | 25. |

## *Répartition des volumes par Provinces*

| DÉSIGNATION DES PROVINCES | DÉSIGNATION des volumes concernant LA PROVINCE |
|---|---|
| Alsace | 23. |
| Angoumois | 15. |
| Anjou | 2, 16. |
| Artois | 18, 19. |
| Aunis | 3, 15. |
| Auvergne | 7, 32, 33. |
| Barrois | 21. |
| Basques (Pays) | 41. |
| Béarn | 41, 30. |
| Berri | 1, 26, 27. |
| Boulonnais et Calaisis | 18. |
| Bourbonnais | 7, 27, 33. |
| Bourgogne | 8, 24, 25. |
| Bresse et Bugey | 8, 23. |
| Bretagne | 2, 4, 5. |
| Champagne | 20, 21, 25, 42. |
| Comtat-Venaissin | 8, 11, 12. |
| Corse | 14. |
| Dauphiné | 7, 8, 9, 10, 11. |
| Flandre | 18, 19. |
| Foix (Comté de) | 38, 40. |
| Forez | 7, 11, 27. |
| Franche-Comté | 8, 23, 24. |
| Gascogne | 30, 31, 38, 40. |
| Gex (pays de) | 8, 23. |
| Guyenne | 29, 30, 31, 32, 35. |
| Hainaut | 19. |
| Ile-de-France | 17, 42 à 51. |
| Languedoc | 8, 11, 12, 31, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40. |
| Limousin | 28. |
| Lorraine | 21, 22. |
| Lyonnais | 7. |
| Maine | 1, 2. |
| Marche | 27, 28. |
| Nice (comté de) | 12, 13. |
| Nivernais | 1, 27. |
| Normandie | 6, 17, 46. |
| Orléanais | 1, 16, 25, 44, 47. |
| Perche | 1, 2, 6. |
| Picardie | 17, 19, 20, 42. |
| Poitou | 3, 15, 16, 26. |
| Provence | 8, 10, 12, 13. |
| Roussillon | 37, 39. |
| Saintonge | 3, 15, 29. |
| Savoie | 8, 10. |
| Trois-Évêchés (Toul-Verdun) de Lorraine | 21, 22. |
| Touraine | 1, 16, 26. |

## *Par grandes Régions naturelles*

| | |
|---|---|
| Alpes | 8, 9, 10, 11, 12, 13. |
| Beauce | 1, 16, 44, 45, 47. |
| Cévennes | 7, 11, 34, 36, 37. |
| Jura | 8, 23, 24. |
| Landes | 29, 30, 31. |
| Littoral et îles de l'Océan | 2, 3, 4, 5, 15, 16, 29, 30, 41. |
| Littoral et îles de la Manche | 5, 6, 17, 18, 46. |
| Littoral et îles de la Méditerranée | 8, 13, 14, 37. |
| Massif central | 28, 32, 33, 34, 35 |
| Pyrénées | 37, 39, 40, 41. |
| Sologne | 1, 25. |
| Vosges | 22, 23. |

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie

**Le Maroc.** *Son état économique et commercial.* Mission du ministère du commerce, par Albert Salmon, avocat à la cour d'appel de Paris, et Edmond Charleville. 1906. Un volume in-12, broché . . . . . . . . . . . . **3 fr. 50**

**La Conférence d'Algésiras,** par ***. *L'évolution diplomatique française. Les compétitions. Les confins algéro-marocains.* 1906. Un volume in-8, avec 8 planches cartographiques hors texte, broché . . . . . . . . . . . . **5 fr.**

**Algérie-Sahara-Soudan. — Vie, travaux, voyages de Mgr Hacquard, des Pères Blancs (1860-1901),** *d'après sa correspondance,* par l'abbé Marin, professeur à la Malgrange, docteur ès lettres, lauréat de l'Académie française. Avec une préface du commandant Hourst. 1905. Un superbe volume gr. in-8 de 666 pages, avec 213 photograv., cartes et plans, br. **18 fr.** Relié en toile gaufrée or, tête rouge . . . . . . . . . . . . . . . . **20 fr.**

**La Tunisie.** 1896. Publication en quatre beaux volumes in-8.

— Première partie : *Histoire et description.* Le sol et le climat. L'homme. Organisation. Deux volumes avec 40 planches, dont 22 en couleurs, br. **10 fr.**

— Deuxième partie : *La Tunisie économique.* Agriculture. Industrie. Commerce. Finances. Deux vol. avec 13 planches, dont 3 en couleurs, br. **10 fr.**

**Madagascar.** *Histoire, Organisation, Colonisation,* par André You, sous-directeur au ministère des colonies. Préface de M. Albert Decrais, sénateur, ancien ministre des colonies. Introduction de M. le général Gallieni, gouverneur général de Madagascar. 1905. Un volume in-8 de 652 pages, avec une carte in-folio, broché. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **12 fr.**

**Rapport sur l'Expédition de Madagascar,** par le général Duchesne, adressé le 25 avril 1896 au ministère de la guerre, suivi de tous les documents militaires (ordres, instructions, notes ministérielles, états d'effectifs, etc.), diplomatiques et parlementaires, relatifs à l'expédition de 1895, avec seize cartes, croquis ou itinéraires, en noir et en couleurs, dressés d'après les travaux du service géographique du corps expéditionnaire. 1897. Un volume in-8 de 487 pages, avec atlas, broché. . . . . . . . . . . . . . . . . **12 fr.**

**Histoire de la Conquête du Soudan (1878-1899),** par le lieutenant Gatelet, du 14e chasseurs à cheval. 1901. Un volume in-8 de 531 pages, avec 13 croquis dans le texte et 16 cartes hors texte, broché . . . . . . . **10 fr.**

**Le Soudan occidental,** par Charles Colin, médecin auxiliaire de la marine. 1883. Grand in-8, broché. . . . . . . . . . . . . . . . . . **1 fr. 25**

**Les Relations de l'Algérie avec l'Afrique centrale,** par E. Watbled, sous-archiviste du Sénat. 1879. Grand in-8, broché. . . . . . . . . **75 c.**

**Histoire militaire du Congo.** *Explorations. Expéditions. Opérations de guerre. Combats et faits militaires,* par Adolphe Lejeune-Choquet, ex-officier de la force publique de l'État indépendant du Congo. 1906. Un volume in-4 de 261 pages, avec 48 gravures et photogr., et 45 cartes et plans, br. **6 fr.**

**Trente mois au Continent mystérieux. Gabon, Congo et Côte occidentale d'Afrique,** par Payeur-Didelot, ancien membre des missions Crevaux et de Brazza. 1900. Un volume in-8 de 415 pages, broché sous couverture illustrée . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **5 fr.**

**Manuel diplomatique et consulaire.** *Aide-mémoire pratique des chancelleries,* suivi d'un appendice à l'usage spécial des agents consulaires, par R. Monnet, consul de France. Nouvelle édition, mise à jour par un supplément et augmentée d'une table alphabétique. 1905. Un volume in-8 de 560 pages, broché. **7 fr. 50.** — Relié en percaline gaufrée. . . . . . **8 fr. 50**

**Précis de Droit maritime international et de Diplomatie,** d'après les documents les plus récents, par A. Le Moine, capitaine de vaisseau, licencié en droit. 1888. Un volume in-8 de 360 pages . . . . . . . . . . . . **6 fr.**

**Le Droit de visite et la Guerre de course.** *Notions pratiques de droit maritime international et de législation commerciale.* Applications aux guerres maritimes contemporaines, par E. Duboc, lieutenant de vaisseau en retraite. 1901. Un volume in-8 de 309 pages, broché. . . . . . . . . . . . . **5 fr.**

BERGER-LEVRAULT & Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

*PARIS, 5, rue des Beaux-Arts — 18, rue des Glacis, NANCY*

**LOUIS MADELIN**

# CROQUIS LORRAINS

*Préface de MAURICE BARRÈS*

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

1907. Un volume in-12 de 442 pages, broché . . . . **3 fr. 50**

---

**Chr. PFISTER**

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

# HISTOIRE DE NANCY

*Tome I. (Jusqu'à la mort du duc René II, en 1508.)*

Un volume grand in-8 de 775 pages, illustré de 183 gravures, 3 planches et 3 plans, broché. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **25 fr.**

En demi-reliure maroquin rouge, plats toile, plaques et fers spéciaux, tète dorée . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **30 fr.**

15 exemplaires sur papier de luxe, numérotés à la presse, br. **40 fr.**

*Les tomes II et III sont en préparation.*

---

**PIERRE BOYÉ**

**Un roi de Pologne et la couronne ducale de Lorraine.** *Stanislas Leszczynski et le troisième traité de Vienne,* d'après les archives d'État, les papiers du roi de Pologne et autres documents inédits. 1898. Un volume grand in-8 de 680 pages, broché . . . . . . . . . . . . . . . . . **12 fr.**

**Lettres inédites du roi Stanislas, duc de Lorraine et de Bar, à Marie Leszczynska (1754-1766),** publiées avec une étude, des notes et un fac-similé. 1901. Un volume in-8, broché . . . . . . . . . . . **4 fr.**

**Correspondance inédite de Stanislas Leszczynski, duc de Lorraine et de Bar, avec les rois de Prusse Frédéric-Guillaume Ier et Frédéric II (1736-1766),** publiée avec une étude et des notes. 1906. Un volume in-8 de 90 pages, broché. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . **3 fr**

**La Milice en Lorraine au XVIIIe siècle.** 1904. Un volume in-8, br. **3 fr**

**Les Travaux publics et le régime des corvées en Lorraine au XVIIIe siècle.** 1899. Un volume grand in-8, broché . . . . . . . . . . **3 fr**

**Le Butin de Nancy (5 janvier 1477).** *Étude d'histoire et d'archéologie.* 1905. Un volume in-8, avec 2 planches, broché . . . . . . . . . . **3 fr. 50**

**Les Abeilles, la Cire et le Miel en Lorraine jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.** *Étude d'économie historique.* 1906. Un volume in-8, br. **3 fr**

**Les Hautes-Chaumes des Vosges.** *Étude de géographie et d'économie historiques.* 1902. Un volume in-8 de 432 pages, avec 3 planches, br. **6 fr**

Nancy, imp. Berger-Levrault et Cie.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

HF.
A6778v
214486
Author Ardouin-Dumazet, Victor Eugene
Title Voyage en France. Vol.46.

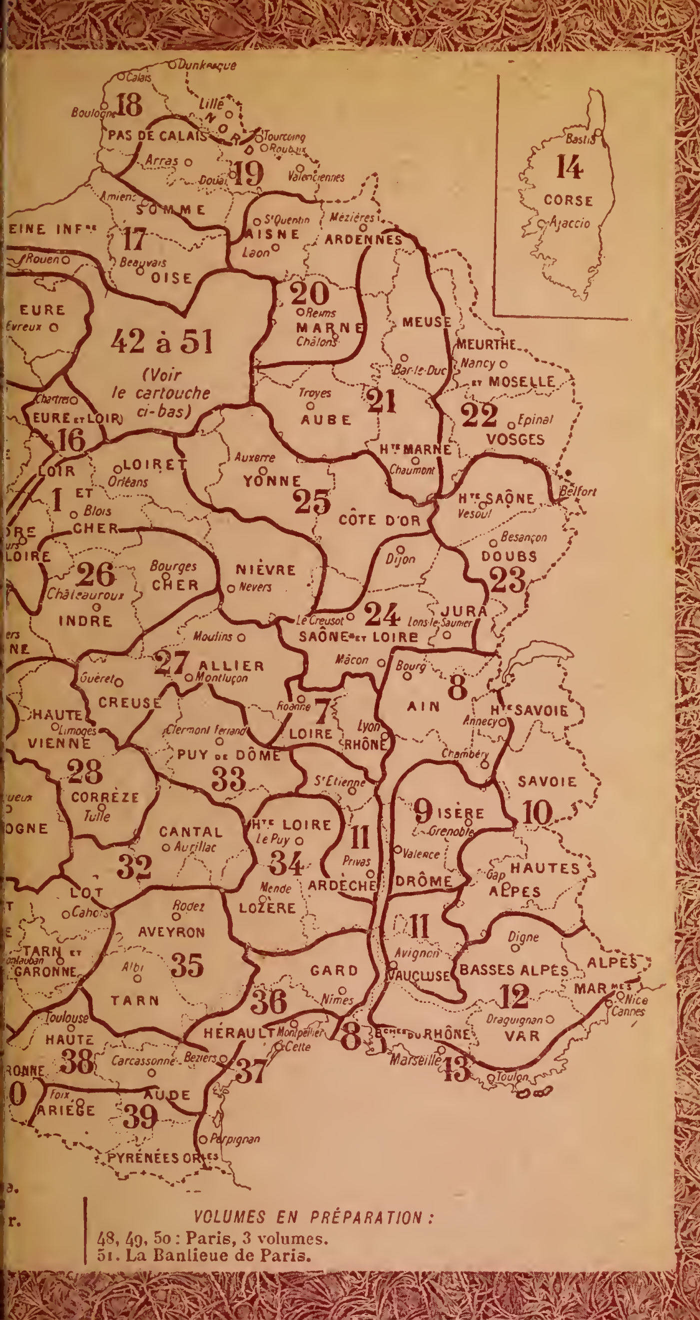



## VOLUMES PARUS :

1. Morvan, Val de Loire et Perche.
2. Des Alpes mancelles à la Loire maritime.
3. Les Iles de l'Atlantique : I. *d'Arcachon à Belle-Isle.*
4. — II. *D'Hoëdic à Ouessant.*
5. Iles de la Manche et Bretagne.
6. Cotentin, Normandie.
7. La Région lyonnaise.
8. Le Rhône, du Léman à la mer.
9. Bas-Dauphiné.
10. Les Alpes, du Léman à la Durance.
11. Forez, Vivarais, Tricastin, Comtat-Venaissin.
12. Alpes de Provence et Alpes-Marit.
13. Région marseillaise et Côte d'Azur.
14. La Corse.
15. Charentes et Plaine Poitevine.
16. De Vendée en Beauce.
17. Vexin, Picardie et pays de Caux.
18. Nord : I. *Flandre et Littoral.*
19. Nord : II. *Artois, Cambrésis, Hainaut.*
20. Hte-Picardie, Champagne rémoise et Ardennes.
21. Hte-Champagne ; Bsse-Lorraine.
22. Plateau lorrain et Vosges.
23. Plaine Comtoise et Jura.
24. Haute-Bourgogne.
25. Basse-Bourgogne et Senonais.
26. Berry et Poitou oriental.
27. Bourbonnais et Haute-Marche.
28. Limousin.
29. Bordelais et Périgord.
30. Gascogne.
31. Agenais, Lomagne et Bas-Quercy.
32. Haut-Quercy et Haute-Auvergne.
33. Basse-Auvergne.
34. Velay, Vivarais mérid^al, Gévaudan.
35. Rouergue et Albigeois.
36. Cévennes méridionales.
37. Golfe du Lion.
38. Haut-Languedoc.
39. Pyrénées, partie orientale.
40. Pyrénées centrales.
41. Pyrénées, partie occidentale.

Région Parisienne :

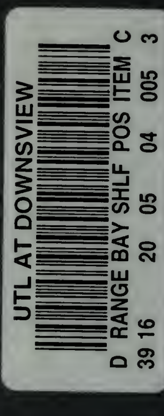
42. — I. Nord-Est : Le Valois.
43. — II. Est : La Brie.
44. — III. Sud : Gâtinais français et Haute-B
45. — IV. Sud-Ouest : Versailles et le Hurep
46. — V. Nord-Ouest : La Seine de Paris à Parisis et Vexin français.
47. — VI. Ouest : L'Yveline et le Mantois.




*VOLUMES EN PRÉPARATION :*

48, 49, 50 : Paris, 3 volumes.

51. La Banlieue de Paris.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 20 05 04 005 3